



CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

Sainte Thérèse de Jésus

Relations spirituelles

Traduction nouvelle

par le R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH,
Carme déchaussé.

III

Editions de la Vie Spirituelle.

Œuvres de sainte Thérèse de Jésus

traduction nouvelle par le P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH, C. D.

Vie de la Sainte écrite par elle-même :

Tome I. 5 fr.

Tome II. 5 fr.

Relations spirituelles de la Sainte 5 fr.

Sous presse : **Le Chemin de la Perfection.**

Pour paraître prochainement : Les autres œuvres de la Sainte.

DU MÊME AUTEUR :

Lettres de sainte Thérèse de Jésus. 3 vol. in-8.

2^e édit. 30 fr.

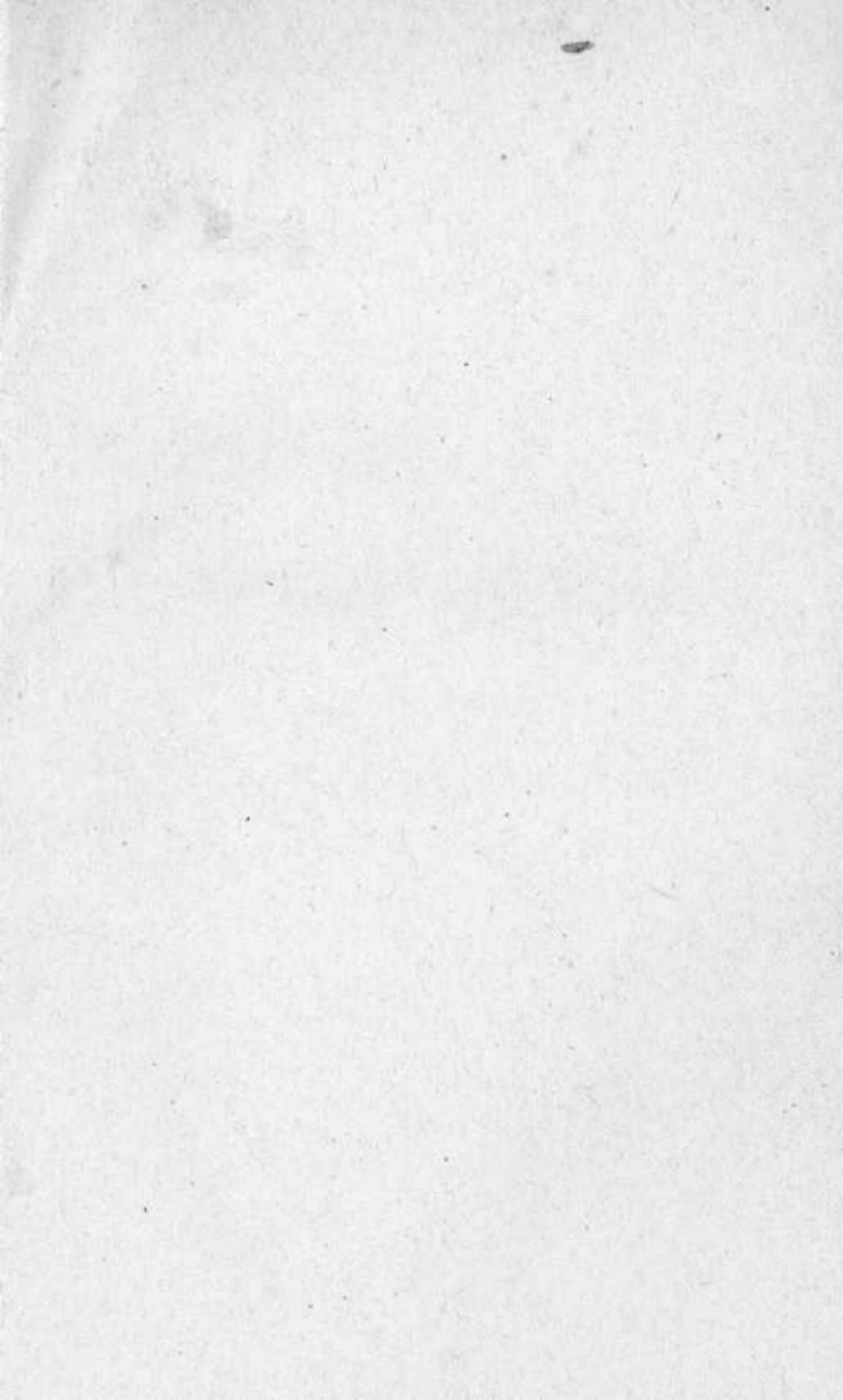
Avis et Maximes de saint Jean de la Croix.

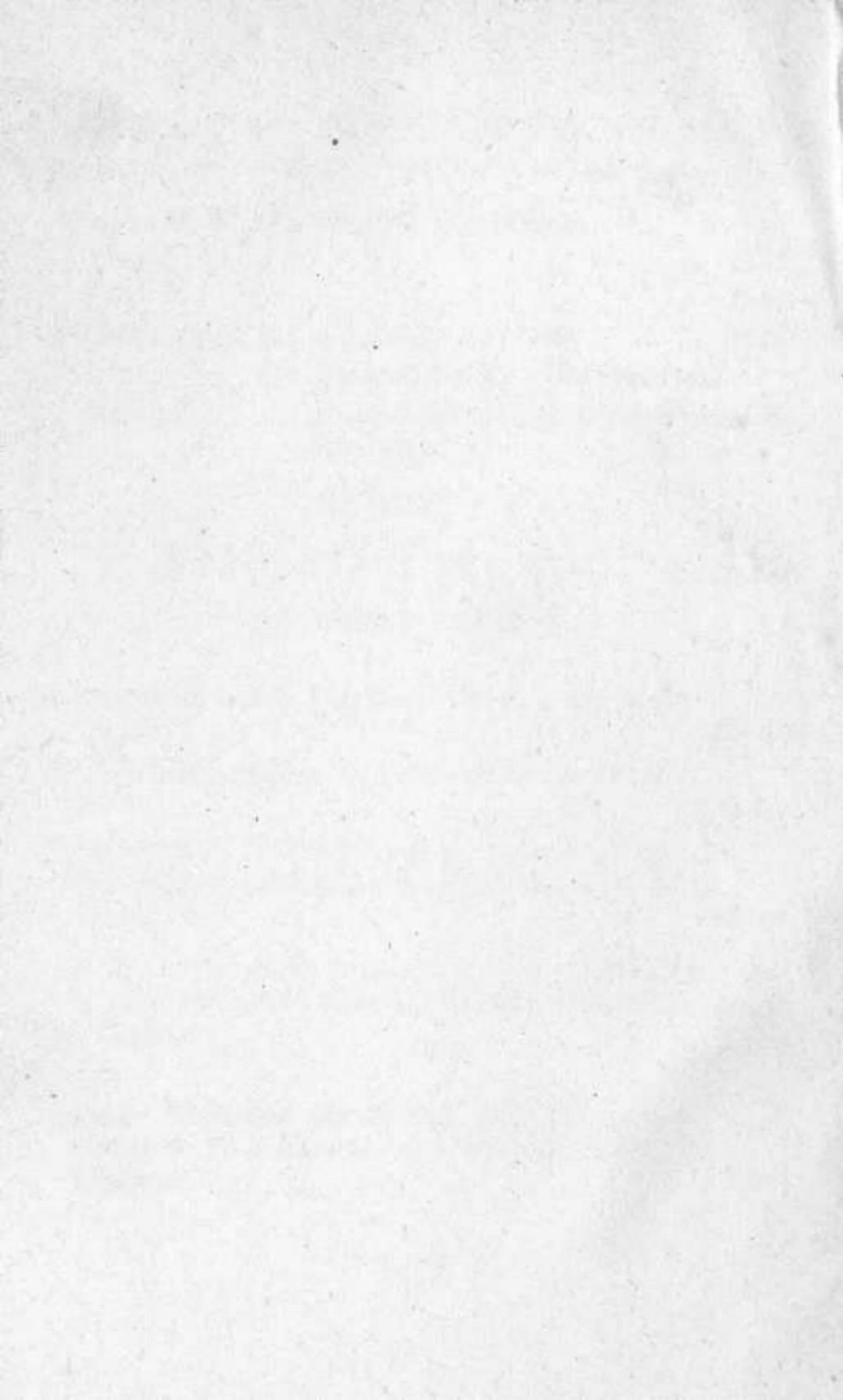
In-8. 3 fr.

Triduum en l'honneur de la B^{se} Anne de Saint-Barthélemy, compagne de sainte Thérèse de Jésus. In-8. 3 fr.

N. B. — Ces trois ouvrages sont en vente chez l'auteur, 58, boulevard d'Italie, Monte Carlo, Principauté de Monaco.

Sainte Thérèse de Jésus, Docteur mystique, in-8. En vente chez MM. Aubanel frères, Avignon. 3 fr.





Relations spirituelles

Imprimi potest, servatis de jure servandis.

Romae, 18 Maii 1927.

fr. GUGLIELMUS a S. Alb.,
Praep. Gen.

Imprimatur.

Pictavii, die 1^a Maii 1928.

P. LE GUICHAOUA, *vic. gen.*

Tous droits réservés.

Sainte Thérèse de Jésus

Relations spirituelles

Traduction nouvelle

par le R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH,
Carme déchaussé.

III

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
LIBRAIRIE DESCLÉE ET C^{ie}
30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS-VI^e

RELATIONS SPIRITUELLES

INTRODUCTION

Avant d'écrire le livre de sa *Vie*, sainte Thérèse avait déjà donné à ses confesseurs plusieurs relations qui concernaient son âme (1). Nous savons par elle-même qu'elle en composa une pour don François de Salcedo et Maître Gaspar Daza (2). Elle en fit une autre pour un Père de la Compagnie de Jésus, probablement le P. Cétina. Ces relations n'existent plus. Elle écrivit, en outre, le livre de sa *Vie*, en 1562, et cette rédaction elle-même a disparu. La Sainte l'a modifiée et augmentée; c'est ce dernier travail que nous possédons, et qui porte le nom de *Vie* de sainte Thérèse.

A ce livre s'ajoutent quelques relations qui lui sont antérieures, et où elle ne parle que de son âme. Nous en possédons encore d'autres qui ont été écrites plus tard à différentes époques de son existence. Nous publierons les unes et les autres, et nous nous proposons de les présenter autant que possible dans leur ordre chronologique. De la sorte, on pourra suivre plus facilement la Sainte, en se

(1) Bibl. Nat. de Madrid, ms. 1400.

(2) Cf. le livre de sa *Vie*, t. I, c. xxiii.

rapportant à son récit des *Fondations* et à ses *Lettres*. Ce n'est pas seulement dans la solitude de ses monastères qu'elle reçoit des faveurs, c'est aussi au milieu des travaux et des difficultés de chacune de ses fondations, ou dans ses voyages, comme à Ecija, lorsqu'elle se rendait de Véas à Séville.

Ces relations constituent vraiment sa vie intime et nous fournissent un apport précieux pour la connaissance de son âme. Elles constituent une preuve évidente que, sans négliger les fondations de ses monastères, la vierge d'Avila ne perdait jamais de vue les grands intérêts de son âme. Si elle se donnait tout entière aux œuvres extérieures commandées par l'obéissance, elle surveillait davantage encore ses actes intérieurs et son orientation vers Dieu ; ou plutôt, elle n'a été si parfaite vis-à-vis des créatures que parce qu'elle l'était devant Dieu.

Yépès, qui fut son confesseur, exprime le regret qu'elle n'ait pas continué le récit des faveurs reçues après avoir achevé le livre de sa *Vie* (1). Sans doute, son *Chemin de la Perfection* et surtout son *Château de l'âme* suppléent à cette lacune dans une large mesure. Mais ce dernier livre lui-même était terminé en 1577, et la Sainte devait vivre encore cinq années sur cette terre. Or ces dernières années ont été certainement les plus parfaites et les plus fécondes. D'ailleurs peu avant sa mort, alors qu'elle était encore à la fondation de Burgos, elle désirait elle-même rentrer promptement à Avila, pour faire le récit des faveurs nouvelles dont elle avait été l'ob-

(1) L. III, c. 18.

jet. C'est là ce que sa fidèle compagne Anne de Saint-Barthélemy a raconté à la Sœur Isabelle-Baptiste, qui l'a affirmé au procès d'Avila en 1610. Nous sommes donc loin de connaître toutes les faveurs célestes accordées à la Sainte.

Les *relations* qui nous sont connues sont au nombre de 68; elles s'échelonnent entre les années 1560 et 1581. Quelques-unes seulement, au nombre de huit, ont été adressées à ses confesseurs ou directeurs; les autres, la Sainte les a écrites pour n'en point perdre le souvenir et pour être utile à quelques âmes, comme on le voit par les *relations* 22 et 45. Nous commencerons par donner en première série celles qui sont adressées à ses confesseurs. Quant à celles qui n'ont aucun destinataire déterminé, elles feront partie d'une deuxième série.

Il y a quatre copies de ces faveurs : l'une d'elles se trouve chez les Carmélites d'Avila; elle est due à Anne de Saint-Pierre, l'une des secrétaires de la Sainte, et présente les plus sérieuses garanties; l'autre, se trouve chez les Carmélites de Tolède; la troisième, chez celles de Salamanque; et la quatrième qui est du P. Ribéra, S. J., se trouve à la *Real Academia de la Historia*, Madrid, estante II, grada 5, n° 132. Elles se complètent mutuellement. Mais, à moins d'indications contraires, nous nous conformons à la copie d'Avila.

Nota. — Nous renouvelons ici l'*Avertissement* que nous avons donné au t. I, p. 17, et qui concerne l'abréviation de nos *citations* ou *références*.



I^{re} SÉRIE

Relations adressées à ses confesseurs

I. — 1560. INCARNATION D'AVILA

A L'UN DE SES CONFESSEURS (1)
PROBABLEMENT LE P. IBAGNÈS, O. P.

Jésus! La manière dont je fais actuellement l'oraison est la suivante. Lorsque je m'y trouve, il est rare que je puisse discourir avec l'entendement; car mon âme commence aussitôt à se recueillir. Elle se trouve alors de telle sorte dans la quiétude et le ravissement que je ne saurais

(1) Ribéra est le premier qui ait fourni le texte de cette relation; mais il ne donne pas le nom de son destinataire (l. IV, c. 26). — Le P. Pierre de l'Annonciation, dans le 2^e volume des *Lettres de la Sainte* publié à Bruxelles en 1674, la donne comme adressée à saint Pierre d'Alcantara.

Don M. Mir, t. I, croit qu'elle fut adressée au P. Ibagnès. Il rappelle, en effet, que, d'après la Sainte elle-même, cette relation fut adressée à un confesseur très adonné à l'orai-

me servir de mes puissances et de mes sens. La seule faculté qui agisse est celle de l'ouïe; et encore elle ne m'aide pas pour comprendre ce que l'on dit.

Voici ce qui m'arrive souvent. Bien que je ne cherche point à fixer ma pensée en Dieu et que je songe même à d'autres choses, il me semble impossible, malgré tous mes efforts, de me livrer à l'oraison, à cause de l'état de grande sécheresse où je me trouve et des souffrances corporelles que j'endure, quand soudain le recueillement et le vol d'esprit s'emparent de moi avec tant de promptitude que je n'y puis résister. En un instant, je me trouve transformée et changée. Cela a lieu sans que j'aie eu de vision, ni entendu quoi que ce soit; je ne sais même où je suis. Il me semble que mon âme se perd, et cependant je la vois tellement enrichie, que, malgré mes efforts, je n'aurais, je crois, jamais pu réaliser de tels progrès en une année.

Parfois, il me vient de tels transports et de tels

son et excellent théologien, qui la montra à d'autres théologiens et en particulier au P. Mancio. Ces réflexions semblent indiquer un Père dominicain, et vraisemblablement le P. Ibagnès. — Mir, I.

Quant aux 33 raisons pour lesquelles il faut approuver cette relation et que les éditeurs ont publiées en même temps, elles semblent être également du même P. Ibagnès.

désirs de me consumer pour Dieu, que je ne sais que devenir. Il me semble que ma vie va se terminer ; et alors je crie vers Dieu et je l'appelle ; ces transports m'arrivent avec une très grande impétuosité.

D'autres fois je ne puis demeurer assise, tant est vive l'impétuosité du transport. J'endure un tourment que je n'ai point recherché : mais il est tel que l'âme ne voudrait jamais en être privée durant son pèlerinage ici-bas. Ce sont des désirs véhéments qui l'animent de quitter cet exil. Elle semble vivre sans pouvoir guérir son mal. Le remède serait de voir Dieu, mais pour cela il faudrait mourir et elle ne peut se donner la mort. Aussi, elle s'imagine que le monde entier, sauf elle, est dans la consolation et trouve le moyen de supporter les épreuves. Cette pensée l'afflige tellement que le Seigneur doit la soutenir par quelque ravissement où elle trouve une paix complète, une quiétude et une joie profondes, soit en voyant quelque chose de ce qu'elle désire, soit en comprenant certaines vérités. Sans cela, il lui serait impossible, ce semble, de surmonter la peine où elle est.

D'autres fois, ce sont des désirs de servir Dieu, accompagnés de transports si élevés que je ne saurais en donner l'idée. J'éprouve alors un cha-

grin extrême, en voyant combien je vaux peu pour travailler à sa gloire. Il n'y a alors, ce me semble, ni travaux, ni épreuves, que je puisse redouter; ni mort, ni martyre que je n'endure volontiers. Aucune considération n'a précédé ce sentiment qui me remplit en un instant et me transforme entièrement. Je ne sais d'où me vient un tel courage. Je voudrais, ce semble, élever la voix et donner à entendre à tous les hommes combien il importe de ne pas se contenter de faire peu de chose pour Dieu, et quels trésors nous recevrons de sa main si nous nous préparons à les recevoir. Ces désirs dont je parle sont tels que je me consume en moi-même, parce qu'il me semble que je veux une chose au-dessus de mes forces. Je me trouve comme enchaînée par ce corps qui m'empêche de rien réaliser pour Dieu et pour mon Ordre. Sans cela, j'accomplirais des œuvres très importantes selon l'étendue de mes moyens. Aussi quand je me vois complètement impuissante à servir Dieu, j'éprouve une telle peine que je ne trouve aucun terme pour l'exprimer. Elle se dissipe par les délices, le recueillement et les consolations où Dieu met mon âme.

Quand ces désirs véhéments de servir Dieu me viennent, il m'arrive parfois de vouloir faire des

pénitences, mais je ne le puis, vu la faiblesse de mon corps. Cela cependant me soulagerait; et, en réalité, le peu que j'en fais est pour moi un soulagement et une joie. Si j'avais la liberté de suivre de tels désirs, je commettrais sûrement des excès.

D'autres fois, je suis très peinée d'avoir à traiter avec qui que ce soit; l'affliction est si grande que j'en répands d'abondantes larmes. Mon unique désir alors est d'être dans la solitude; il est vrai que je n'y suis pas toujours occupée à prier ou à lire, et cependant la solitude même est pour moi une consolation.

Les entretiens, surtout avec les parents et les proches, semblent m'être à charge. Je les subis comme une personne vendue, excepté quand je m'entretiens de l'oraison et de l'âme, car alors j'éprouve de la consolation et de la joie. Parfois cependant ces personnes me fatiguent; je voudrais ne pas les voir et m'en aller dans un endroit où je fusse seule, bien que cela soit rare, surtout quand il s'agit de ceux auxquels je découvre les secrets de ma conscience; ceux-ci me consolent toujours.

D'autres fois, j'éprouve une peine très vive d'être obligée de manger et de dormir, spécialement quand je vois que je ne puis moins que

personne m'en dispenser. Je le fais pour obéir à Dieu, et je lui offre mon sacrifice.

Le temps me paraît toujours court et semble me manquer pour prier. Je ne me fatiguerais jamais de garder la solitude. Je désire sans cesse avoir des loisirs pour me livrer à la lecture, car j'ai beaucoup aimé cela. Néanmoins je lis très peu, parce que j'ai à peine pris un livre que j'entre dans un recueillement où je trouve la joie ; ainsi ma lecture se change en oraison. Cela néanmoins est rare, à cause de mes occupations ; bien que bonnes en elles-mêmes, elles ne me donnent pas le contentement que je trouverais dans la lecture. Voilà pourquoi je souhaite sans cesse avoir plus de temps ; et tout, ce me semble, m'est insipide, quand je vois que je ne réalise ni ce que je veux, ni ce que je désire.

Notre-Seigneur m'a donné ces désirs et une augmentation de vertu, dès le jour où Il m'a favorisée de l'oraison de quiétude et élevée aux ravissements. Je trouve en moi une telle amélioration, qu'à mon avis, j'étais jusqu'alors l'imperfection même. Ces ravissements et ces visions produisent en moi les grands effets dont je vais parler. S'il y a quelque bien en mon âme, c'est sûrement de là que je le tiens.

Il m'est venu une résolution très ferme de ne

point offenser Dieu, même véniellement, et de mourir mille fois plutôt que de le faire de propos délibéré. De plus, lorsqu'une chose me semble plus parfaite et plus glorieuse pour Notre-Seigneur, et qu'elle m'est commandée par celui qui a soin de mon âme et la dirige, je me sens tellement déterminée à l'accomplir que je ne saurais l'omettre pour aucune difficulté, ni pour aucun trésor de la terre. Dans le cas où j'agisrais autrement, je n'oserais plus rien demander à Dieu Notre-Seigneur, ni recourir à l'oraison, bien que cependant je ne laisse pas de tomber dans une foule de fautes et d'imperfections.

J'obéis à mon confesseur (1), bien que ce soit d'une manière défectueuse; mais si je comprends qu'il veut une chose ou s'il me la commande, je ne manquerais pas, ce me semble, de l'exécuter; sans cela, je me croirais dans une profonde illusion.

Il me vient, en outre, le désir de vivre pauvre, mais je ne le souhaite pas assez; cependant, si j'avais de grands trésors, je ne voudrais pas, ce me semble, posséder de rentes en mon particulier, ni d'argent en réserve, pour mon usage privé; cela me laisse indifférente; je me contenterais

(1) C'était alors le P. Balthazar Alvarez.

seulement du nécessaire. Néanmoins je me trouve très en retard avec cette vertu de pauvreté; bien que je ne désire pour moi ni argent, ni rente, ni rien, je voudrais posséder quelque chose pour le donner.

Presque toutes les visions dont j'ai été favorisée ont produit en moi des résultats précieux; c'est peut-être une illusion du démon; je m'en remets sur ce point à mes confesseurs.

Je ne voudrais plus, ce me semble, voir des choses belles ou riches, comme l'eau, la campagne, les fleurs, ni respirer de parfums, ni entendre de chants, etc. La différence entre les objets d'ici-bas et les visions dont le Seigneur me favorise est telle, que je n'ai plus ce désir; aussi j'en fais très peu de cas; à peine si je m'y porte par un premier mouvement; voilà seulement ce qui m'en reste; tous ces objets me paraissent de la boue.

Lorsque je parle ou m'entretiens avec des personnes du monde, parce que je ne puis m'en dispenser, et que la conversation roule même sur des points d'oraison, je suis obligée, si elle se prolonge par passe-temps et non par nécessité, de me faire violence, car je ressens alors une grande peine. Quant aux choses d'agrément que je recherchais tant autrefois et aux vanités du

monde, elles me sont à charge ; je voudrais ne pas les voir.

Ces désirs que j'ai d'aimer Dieu, de le servir et de le voir, ai-je dit, ne me viennent pas à la suite de réflexions, comme précédemment, quand je me trouvais, ce me semble, pénétrée de dévotion et que je répandais d'abondantes larmes ; ils sont produits par une flamme et une ferveur telles que, je le répète, si le Seigneur n'y remédiait par quelque ravissement où il comble l'âme de délices, je ne tarderais pas, je crois, à perdre la vie.

Ceux que je vois avancés dans la vertu, animés de ces désirs, détachés et généreux, je les aime beaucoup ; c'est avec eux que je voudrais m'entretenir, car ils sont, à mon avis, un soutien pour moi. La vue des personnes qui sont timides et qui me semblent aller à tâtons dans ces choses qu'elles pourraient faire raisonnablement, me cause une sorte d'angoisse. J'en appelle alors à Dieu ; j'invoque les saints qui ont accompli ces mêmes actions dont la noblesse nous effraie. Cela ne veut pas dire que je sois bonne à quoi que ce soit ; néanmoins, le Seigneur, ce me semble, vient au secours de ceux qui, par amour pour lui, entreprennent de grandes œuvres. Il ne manque jamais à ceux qui mettent en lui seul leur confiance. Je voudrais rencontrer des âmes

capables de me fortifier dans cette persuasion, et n'avoir nul souci soit de la nourriture, soit du vêtement, afin d'abandonner tout cela à Dieu.

En laissant à Dieu le soin de ce qui m'est nécessaire, je ne veux pas dire que je laisserais de m'en occuper, mais que je le ferais sans inquiétude. Depuis le jour où Notre-Seigneur m'a donné cette liberté, je m'en trouve très bien et je travaille à m'oublier le plus possible. Il y a un an à peine, ce me semble, que j'ai reçu cette faveur.

Grâce à Dieu, je n'ai, je crois, nul motif d'avoir de la vaine gloire. Je vois clairement que c'est Dieu qui me fait ces faveurs et que je n'y mets rien de moi. D'ailleurs, il me donne à connaître mes misères; malgré mes efforts, je ne pourrais, ce me semble, arriver par moi-même à comprendre toutes les vérités qu'il me manifeste en un instant.

Quant à ces faveurs elles-mêmes, il me semble que j'en parle depuis quelque temps comme s'il s'agissait d'une autre personne. Précédemment, j'étais parfois confuse que l'on en eût connaissance; aujourd'hui, je vois que j'en suis pas meilleure pour cela; je n'en suis, au contraire, que plus misérable, puisque je profite si peu de tant de grâces. Nulle part en ce monde,

il ne s'est rencontré, ce me semble, une âme pire que la mienne sous tous les rapports. Les vertus des autres me paraissent beaucoup plus méritoires que les miennes, car je ne fais que recevoir des faveurs; le Seigneur donnera aux autres tout à la fois ce qu'il veut m'accorder sur la terre; voilà pourquoi je le supplie de ne pas me donner ma récompense en ce monde; s'il me conduit par cette voie, c'est, j'en suis persuadée, à cause de ma faiblesse et de ma misère.

Lorsque je suis à l'oraison, et même presque chaque fois que je me livre tant soit peu à quelques considérations, il me serait impossible, malgré mes efforts, de lui demander des joies ou de les désirer, car je vois qu'il n'a eu lui-même sur la terre que la croix pour partage. Aussi, je le supplie de me donner des épreuves; cependant, je le prie d'abord de m'accorder la grâce de les endurer.

Toutes les faveurs de ce genre et celles qui se rapportent à une haute perfection s'impriment tellement en moi dans l'oraison, que j'en suis ravie. Quand je vois tant de vérités d'une manière si claire, les choses de la terre me semblent des folies. J'ai besoin de veiller sur moi-même pour ne point oublier de quel œil je regardais autrefois les vanités du monde; n'est-ce pas une folie,

en effet, de gémir sans cesse sur les morts et les épreuves, ou de s'attacher avec excès aux parents, aux amis...? Oui, je le répète, je dois veiller sur moi, quand je considère ce que j'ai été dans le monde et combien j'étais sensible à cela.

Lorsque je vois chez les autres des choses qui semblent évidemment des péchés, je ne puis croire que ces personnes ont offensé Dieu; si la pensée m'en est venue, c'est bien rarement; en tout cas, jamais je n'y ai consenti, malgré les preuves que j'en avais; il me semblait que les autres étaient comme moi et désiraient vraiment plaire à Dieu. Et en cela, il m'a accordé une grande grâce en ne permettant pas que je m'arrête jamais à des choses mauvaises dont le souvenir me revienne plus tard; si je me les remémore, je vois aussitôt quelque vertu dans la personne qui les a faites. Ainsi donc, je n'éprouve jamais le moindre trouble à ce sujet. Le péché en général et les hérésies, voilà ce qui m'attriste souvent, et, presque chaque fois que j'y pense, il me semble que cela seul devrait suffire pour nous affliger. Je gémis, en outre, lorsque je vois des âmes qui étaient adonnées à l'oraison retourner en arrière; néanmoins, cette peine n'est pas très profonde, parce que je veille à ne pas m'y arrêter.

J'ai moins de curiosité qu'autrefois, bien que je ne sois pas complètement corrigée de ce défaut; s'il m'arrive de me mortifier de temps en temps sur ce point, je n'y suis pas toujours fidèle.

Tout ce que je viens de dire est, à mon avis, ce qui se passe ordinairement en moi.

J'ajoute que mon esprit est occupé de Dieu d'une façon très constante. Malgré mes autres occupations, mon attention est éveillée, sans que je le veuille, ou que je sache par qui. Cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement quand je traite de choses importantes; grâce à Dieu, mon esprit ne s'occupe de ces choses importantes que par moments, et même alors, il n'en est pas complètement absorbé.

Il m'arrive parfois, mais rarement, que, durant trois, quatre ou cinq jours, mes bonnes œuvres, mon zèle, les visions, tout me semble avoir disparu; je ne puis même m'en souvenir, et, malgré mes efforts, je ne saurais me rappeler quel bien il y a eu dans ma vie passée. Tout cela me paraît un songe; ou du moins, je ne me souviens de rien; mes maux corporels me torturent tous à la fois; l'entendement se trouble; je ne puis penser à aucune chose de Dieu; je ne sais sous quelle loi je vis; si je fais une lecture, je ne la comprends pas; il me semble que je suis remplie de

fautes, et sans aucun courage pour la vertu; car ce grand courage que j'ai d'ordinaire est tellement abattu qu'il ne pourrait, ce semble, résister à la plus petite tentation ou à la plus légère critique du monde. Il me vient alors à la pensée que je ne suis bonne à rien, et que c'est à tort que je sors de la voie commune; la tristesse s'empare de mon âme; il me semble que je trompe tous ceux qui ont quelque bonne opinion de moi; je voudrais me cacher dans un endroit où personne ne pût me voir; je recherche la solitude non par vertu, mais par manque de générosité. Je serais, je crois, prête à reprendre avec amertume ceux qui voudraient me contredire. Cependant, au milieu de ce combat, Dieu me fait la grâce de ne pas l'offenser plus que de coutume; je ne lui demande point de m'enlever cette épreuve; je suis même prête à l'endurer toujours si telle est sa volonté, pourvu qu'il me soutienne de sa main et que je ne l'offense en rien. Je me conforme à lui de tout cœur, et je reconnais que c'est de sa part une faveur très signalée de ne pas me laisser toujours en cet état.

Ce qui me ravit, c'est que, quand je suis ainsi, une seule de ces paroles que j'ai coutume d'entendre, une vision, ou un peu de recueillement qui dure le temps d'un *Ave Maria*, ou la com-

munion, suffit pour rendre à mon âme la paix, au corps la santé, à l'entendement la clarté, ainsi que le courage et les désirs dont je suis ordinairement animée. J'ai l'expérience de cette faveur qui est fréquente; au moins, depuis plus de six mois, ma santé reçoit une amélioration notable, lorsque je communie; cet effet se produit encore lorsque j'ai des ravissements. L'amélioration dure parfois plus de trois heures; d'autres fois, le jour tout entier; et, à mon avis, ce n'est pas de l'illusion de ma part; je l'ai remarqué avec le plus grand soin. Voilà pourquoi, lorsque j'ai ce recueillement, je ne redoute aucune maladie. Il est vrai, quand mon oraison est comme précédemment, je n'éprouve pas cette amélioration.

Tout ce que je viens de dire me donne à croire que ces choses viennent de Dieu. Je sais, en effet, ce que j'étais. Je vois que je courais à ma perte et qu'en peu de temps, c'en était fait; mais ces faveurs dont mon âme est ravie m'ont certainement transformée. Je ne savais d'où me venaient les vertus que je découvrais en moi; je ne me reconnaissais plus; c'était là évidemment un don du ciel et non un fruit de mes efforts. Je puis le dire en toute vérité et clarté, et je sais que je ne me trompe pas, Dieu a voulu non seulement par ces faveurs m'attirer à lui, mais encore me pré-

server de l'enfer, comme le savent les confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales.

De plus, quand je vois une personne qui connaît quelque chose de moi, je voudrais lui raconter ma vie; il me semble qu'il est de mon honneur que Notre-Seigneur soit loué; tout le reste ne m'est rien. Sa Majesté ne l'ignore pas, ou je suis bien aveugle : ni l'honneur, ni la vie, ni la gloire, ni un bien quelconque soit du corps, soit de l'âme, rien ne saurait m'arrêter, ou exciter mes désirs. Je ne souhaite même pas mon avancement spirituel, mais sa gloire. Je ne puis m'imaginer que le démon ait pris tant de moyens pour séduire mon âme et la perdre; je ne le crois pas insensé à ce point. Je ne puis croire, non plus, que, si j'ai mérité par mes péchés de tomber dans l'illusion, Dieu n'ait pas agréé les prières nombreuses que tant de bonnes âmes lui adressent depuis deux ans pour moi. Je ne cesse d'en demander à tout le monde, afin qu'il daigne me manifester si ces faveurs viennent de lui, ou me conduire par une autre voie. A mon avis, sa divine Majesté n'aurait pas permis que ces faveurs eussent toujours continué, si elles ne venaient pas de sa main.

Toutes ces raisons et celles de tant de saints m'encouragent, lorsque la vue de ma misère me

fait craindre par ailleurs que ce ne soient pas là des grâces du ciel.

Mais à l'heure de l'oraison, ou les jours que mon âme vit dans le calme et la pensée de Dieu, les savants et les saints du monde auraient beau se réunir et m'infliger tous les tourments imaginables pour me faire croire que c'est le démon, j'aurais beau moi-même vouloir le croire, que je ne le pourrais. Quand on voulut m'y obliger, j'étais dans les craintes, vu l'autorité de celui qui me commandait. Je pensais que les savants devaient dire la vérité, et que moi, étant ce que je suis, je devais être dans l'illusion. Or, la première parole que j'entendais en moi, le premier recueillement intérieur ou la première vision que j'avais détruisait tout ce qu'ils m'avaient dit; je n'en pouvais pas davantage, et j'étais persuadée que c'était Dieu qui agissait.

Je pense néanmoins que le démon peut parfois se mêler à ces faveurs; et il en est ainsi, comme je l'ai vu et comme je l'ai dit; mais les effets sont alors très différents. Quiconque a l'expérience des faveurs divines ne saurait, à mon avis, s'y tromper.

Malgré ce que je viens de déclarer et la persuasion où je suis qu'elles viennent de Dieu, pour rien au monde je ne ferais une chose qui

d'après les lumières du directeur de mon âme, ne tournerait pas à la plus grande gloire de Notre-Seigneur. Je n'ai jamais entendu autre chose, si ce n'est que je dois obéir, et ne rien taire de ces faveurs, parce que cela me convient. Presque constamment, je suis reprise de mes fautes d'une manière qui m'impressionne jusqu'au fond de l'âme. Je reçois, en outre, des avis, quand il y a, ou qu'il peut y avoir quelque danger dans les choses dont je m'occupe. Ces avertissements m'ont été extrêmement profitables; ils ont ramené très souvent à mon esprit le souvenir de mes péchés passés, qui me causent tant de chagrin.

Cette lettre est bien longue, et cependant le récit des grâces dont je me trouve enrichie au sortir de l'oraison est certainement loin d'être complet. J'ajoute qu'après ces faveurs, je suis très imparfaite, très inutile et très misérable. Peut-être que je ne comprends pas les bonnes choses et que je me trompe moi-même. Néanmoins, je remarque une amélioration notable dans ma vie; voilà pourquoi, lorsque je songe à ce que je viens de dire, je puis assurer en vérité que je l'ai, ce me semble, vraiment éprouvé. Telles sont les perfections que le Seigneur a daigné opérer dans une créature aussi vile et

aussi misérable que moi. Je remets cela à votre jugement, puisque vous connaissez les secrets les plus intimes de mon âme.

APPROBATION DE L'ESPRIT SURNATUREL DE SAINTE THÉRÈSE

PAR LE PÈRE IBAGNÈS (1)

1. Le but que Dieu se propose est d'amener une âme à lui; celui du démon est de l'éloigner de Dieu. Notre-Seigneur n'emploie jamais de

(1) Il semble que ce soit le P. Pierre Ibaguès qui ait composé cet écrit pour le soumettre à une réunion de théologiens où il y défendrait l'esprit qui animait la Sainte.

Il n'y a pas de motif de l'attribuer à saint Pierre d'Alcantara. Les premières religieuses du Monastère de Saint-Joseph n'en disent rien, quand au contraire elles l'attribuent à un Père dominicain. La nièce de la Sainte, Thérésita, a déposé dans le Procès d'Avila (1610) qu'un mémoire qui lui a été remis par la Mère Marie de Saint-Jérôme montre l'estime qu'avait pour la Sainte un de ses confesseurs avant même la fondation du couvent de Saint-Joseph; que ce mémoire, d'après ce que lui indiquent d'autres mémoires qu'elle a en main, est du P. Pierre Ibaguès, très saint religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, ou du P. Dominique Bagnès, que ces mémoires ressemblent beaucoup à plusieurs raisons que le susdit P. Pierre Ibaguès a écrites dans un grand cahier où il approuve l'esprit de la dite sainte Mère et que le dit témoin a envoyé au

moyens qui éloignent une âme de lui, ni le démon qui en conduisent à Dieu. Toutes les visions et faveurs dont cette âme est favorisée l'approchent davantage de Dieu et la rendent plus humble, plus obéissante, etc...

2. D'après la doctrine de saint Thomas et de tous les saints, c'est à la paix et à la quiétude qu'il laisse dans l'âme que l'on reconnaît l'ange de lumière. Cette âme ne reçoit jamais ces faveurs sans goûter une paix et une joie très grandes; tous les plaisirs de la terre réunis ne sauraient approcher de la moindre de ces grâces.

3. Elle ne commet ni faute, ni imperfection

Général qui vit actuellement; que ce Père, pour prouver que c'était l'esprit de Dieu qui dirigeait la dite sainte Mère Thérèse de Jésus, l'avait présenté à une réunion où se trouvèrent des personnes très saintes et très savantes qui devaient examiner l'esprit de la dite sainte Mère Thérèse de Jésus, mais qu'elle n'avait pas pu comprendre auquel des deux pères susnommés il fallait attribuer le mémoire qui suit et qu'elle dépose au procès. — Le doute que la nièce de la Sainte émet au sujet de l'auteur de ce mémoire n'offre pas de difficulté. On sait, en effet, que le P. Bagnès n'a connu la Fondatrice que dans la seconde partie de l'année 1562; or le mémoire est de l'année 1560, et de plus, ce mémoire est composé par quelqu'un qui connaissait déjà intimement la Sainte, puisqu'il dit au n° 29 du mémoire : « Cette personne a fait beaucoup de bien à un grand nombre de personnes et à moi en particulier. » — Cfr. *P. Silverio*, t. II, p. 130 et 317, 318. — *M. Mir.*, t. I, pp. 407-408.

dont elle ne soit reprise par Celui qui lui parle intérieurement.

4. Elle n'a jamais demandé, ni désiré ces faveurs; son unique ambition a été d'accomplir en tout la volonté de Dieu, Notre-Seigneur.

5. Tout ce qu'on lui dit alors est conforme soit à la sainte Écriture, soit à l'enseignement de l'Église, et, d'après toute la rigueur de la scolastique, est très véritable.

6. Elle a une très grande pureté d'âme et de corps; elle est animée de désirs ardents de plaire à Dieu, et, pour atteindre ce but, elle ne redoute aucun des obstacles d'ici-bas.

7. Il lui a été dit que tout ce qu'elle demanderait de juste à Dieu lui serait accordé. Elle a demandé beaucoup de faveurs qui ne sont pas destinées à être confiées à une lettre, car le récit en serait long, et Notre-Seigneur n'a jamais manqué de l'exaucer.

8. Quand ces faveurs viennent de Dieu, elles sont toujours ordonnées au bien propre, au bien général, ou au bien particulier. Or, cette âme connaît par expérience le profit qui en est résulté pour elle-même et pour un grand nombre de personnes.

9. Nul, à moins d'être dans une disposition perverse, ne traite avec elle sans se sentir porté

à la dévotion par suite des faveurs dont elle est l'objet, bien qu'elle n'en parle pas.

10. Elle grandit de jour en jour dans la vertu, et on ne cesse de lui enseigner une perfection plus haute. Ainsi, depuis l'époque où elle a commencé à avoir des visions, elle est allée grandissant dans la vertu, de la manière qui est enseignée par saint Thomas.

11. Ce qu'on lui a dit ne concerne ni nouvelles, ni choses inutiles, mais est, au contraire, très édifiant. On lui a raconté de quelques-uns qu'ils étaient remplis de démons, mais c'était pour lui faire comprendre l'état d'une âme qui a offensé Dieu mortellement.

12. Le démon a coutume de recommander aux âmes qu'il veut tromper, de garder le silence sur ce qu'il leur dit; or, il est recommandé à celle-ci de parler de ces faveurs à des savants qui soient de vrais serviteurs de Dieu, car si elle se taisait par fausse honte, elle tomberait dans les pièges du démon.

13. Son âme a tiré un tel profit de ces faveurs, et donne un tel exemple d'édification, que plus de quarante religieuses de son monastère se sont adonnées à une vie vraiment intérieure (a).

14. Ces faveurs lui viennent ordinairement après une longue oraison, et quand elle est très

absorbée en Dieu, embrasée de son amour, ou qu'elle fait la communion.

15. Ces faveurs allument en elle un désir ardent de ne point se tromper et de n'être pas victime des illusions du démon.

16. De là lui vient une humilité très profonde : elle reconnaît que de telles grâces découlent de la main du Seigneur et que, par elle-même, elle est très peu de chose.

17. Quand elle n'a pas ces faveurs, les difficultés de la vie lui causent de la peine et du chagrin ; quand elle en jouit de nouveau, elle ne se souvient plus des épreuves passées ; elle est, au contraire, animée d'un grand désir de souffrir, et cela lui cause une telle joie qu'elle en est dans l'étonnement.

18. Elle trouve de la joie et des consolations dans les travaux, les critiques dont elle est l'objet et les maladies ; elle souffre beaucoup du cœur, de vomissements et de beaucoup d'autres maux, mais tous ces maux disparaissent quand elle a une vision.

19. Avec tout cela, elle se livre à de très austères pénitences ; elle jeûne, prend la discipline et exerce toutes sortes de mortifications.

20. Quant aux choses qui, sur la terre, peuvent lui donner quelque contentement, et aux

nombreuses épreuves qu'elle endure, elle les accepte avec égalité d'esprit, sans perdre ni la paix, ni la quiétude de l'âme.

21. Elle a un si ferme propos de n'offenser Dieu en rien, qu'elle a fait le vœu de ne pas négliger d'accomplir quoi que ce soit qui lui semblerait plus parfait ou que son directeur lui recommanderait comme tel. Bien qu'elle regarde comme des saints les Pères de la Compagnie, et qu'à son avis, Notre-Seigneur s'est servi de leur intermédiaire pour lui accorder tant de grâces, si elle savait, ainsi qu'elle me l'a dit, qu'il est plus parfait de ne plus traiter de son âme avec eux, elle ne leur parlerait jamais, et ne les verrait plus; et cependant, ce sont eux qui l'ont tranquillisée et dirigée dans ces faveurs.

22. Les douceurs et les sentiments de Dieu qu'elle éprouve ordinairement, cet amour embrasé dont elle se consume pour lui, sont évidemment quelque chose d'admirable. Tout cela la tient presque tout le jour dans le ravissement.

23. Lorsqu'elle entend qu'on parle de Dieu avec flamme et avec force, elle ne peut s'empêcher souvent d'entrer en extase, malgré tous les efforts qu'elle fait sur elle-même; elle est telle alors que ceux qui la voient sont touchés de la plus grande dévotion.

24. Elle ne peut souffrir que son directeur ne lui dise pas quelles fautes elle a commises, ou ne lui adresse pas de réprimandes, et elle accepte ses avis avec une profonde humilité.

25. Comblée de faveurs comme elle l'est, elle ne peut supporter que ceux qui sont dans un état de perfection ne s'appliquent pas à acquérir celle de leur institut.

26. Elle est très détachée des parents, et ne recherche nullement le commerce des créatures ; elle aime la solitude ; elle a une grande dévotion pour les saints ; leurs jours de fêtes, et ceux où l'Église nous rappelle des mystères, elle a des sentiments admirables pour Notre-Seigneur.

27. Si tous les religieux de la Compagnie et tous les serviteurs de Dieu qui sont sur la terre lui disaient que c'est le démon qui agit en elle, sans doute elle serait remplie de craintes et de frayeurs avant ces visions ; mais à peine entre-t-elle en oraison, ou se trouve-t-elle dans le recueillement intérieur, qu'on aurait beau la mettre en pièces, on ne lui persuaderait jamais que ce n'est pas Dieu qui s'entretient avec elle et lui parle.

28. Dieu lui a donné une force de volonté et une fermeté d'âme qui étonnent ; avant ces visions, elle était timide, et maintenant elle met

en fuite tous les démons. Elle est très éloignée d'avoir les manières affectées et les petitesse de la femme; elle est complètement exempte de scrupules; c'est la droiture même.

29. Avec cela, Notre-Seigneur lui a accordé un don de larmes très suaves, une vive compassion pour le prochain, la connaissance vraie de ses propres fautes, une haute estime pour les personnes vertueuses, et le mépris de soi. Je puis assurer qu'elle a fait du bien à beaucoup d'âmes, et à moi en particulier.

30. Elle vit ordinairement dans la pensée de Dieu et le sentiment de sa présence.

31. Il ne lui a jamais été rien révélé qui ne se soit trouvé conforme à la vérité, ou ne se soit parfaitement accompli; et c'est là une très forte preuve que ces visions viennent de Dieu.

32. Ces faveurs mettent dans son entendement une clarté et une lumière admirables sur les choses de Dieu.

33. On lui a dit qu'on pouvait parcourir les saintes Écritures, et qu'on ne trouverait jamais qu'une âme dont l'unique désir a été de plaire à Dieu eût vécu si longtemps dans l'illusion.

(a) Il s'agit des Carmélites du couvent de l'Incarnation, à Avila.

II. — JANVIER-JUILLET 1562 (1)

DU PALAIS DE DONA LOUISE DE LA CERDA A TOLÈDE

AU PÈRE IBAGNÈS, O. P.

L'oraison de la Sainte s'est perfectionnée; son esprit de pauvreté, de foi, sa charité, sa patience, son détachement, son courage. Désir de la gloire de Dieu. Pureté de son âme.

JÉSUS! Il y a plus d'un an, ce me semble, que j'ai écrit la relation ci-jointe. Durant ce temps, Dieu m'a soutenue de sa main, et mon

(1) La Sainte écrivit cette Relation lorsqu'elle était à Tolède chez Louise de la Cerda, où elle s'était rendue sur l'ordre de son provincial. Elle semble l'avoir adressée comme la précédente au P. Ibagnès, mais elle a pu la montrer au P. Garcia de Tolédo, qui était pour lors à Tolède. Cette relation a beaucoup de ressemblance avec le chap. 34 de sa *Vie*. Il n'est pas impossible, non plus, qu'elle ait montré cette relation à S. Pierre d'Alcantara. Elle l'avait, en effet, supplié d'aller la voir à Tolède pour lui soumettre quelques difficultés concernant la fondation du Couvent de Saint-Joseph à Avila. — Cf. *Portentum poenitentiae*, seu *Vita S. Petri de Alcantara*, l. 3, c. 14, du P. Laurent de Paul Sueco.

état intérieur n'est pas plus mauvais; au contraire, je constate un réel progrès, comme je vais vous le raconter. Dieu soit béni de tous ses dons!

Les visions et les révélations n'ont point cessé; mais elles sont d'un ordre bien plus élevé. Le Seigneur m'a enseigné un mode d'oraison où je trouve plus de profit, où je puise plus de détachement des choses d'ici-bas, plus d'énergie et plus de liberté d'esprit.

Les ravissements ont augmenté. Parfois, ils me viennent avec une telle impétuosité et de telle sorte que je ne puis en empêcher l'effet extérieur; ils me viennent même quand je suis en compagnie; aussi, je ne puis les dissimuler qu'en donnant à entendre que, vu les souffrances du cœur auxquelles je suis sujette, il s'agit de quelque défaillance. J'ai un soin extrême d'y résister au début; mais parfois je ne le puis.

Pour ce qui concerne la pauvreté, il me semble que Dieu m'a fait une grande grâce. Je ne voudrais même pas avoir le nécessaire, si ce n'est à titre d'aumône; aussi ai-je le plus vif désir de me trouver dans un monastère où l'on ne vivrait que de charités. Il me semble que, si j'habite une maison où j'ai la certitude de ne manquer de rien ni pour la nourriture, ni pour le vêtement,

je n'accomplis pas avec autant de perfection mon vœu de pauvreté et le conseil du Christ, que là où il n'y a pas de rentes et où il manquera parfois quelque chose. Les avantages que procure la vraie pauvreté me paraissent considérables : je voudrais n'en perdre aucun.

A certaines heures, ma foi est très vive. Dieu, ce me semble, ne peut abandonner l'âme qui le sert ; je n'ai pas le moindre doute sur cette vérité : ses paroles sont infaillibles et ne manqueront jamais de s'accomplir ; il m'est impossible de me persuader autre chose et d'avoir la moindre crainte sur ce point ; aussi, j'éprouve une peine profonde quand on me conseille d'avoir des rentes, et j'ai recours à Dieu pour me consoler.

J'ai, ce me semble, beaucoup plus de compassion pour les pauvres que précédemment. Leur misère me touche avec tant de force et le désir de les secourir est tel que, si je m'écoutais, je leur donnerais jusqu'à mes vêtements. Je n'ai aucune répugnance à leur parler, ou à les toucher. C'est là, je le vois, un don de Dieu. Sans doute, je leur faisais précédemment l'aumône par l'amour pour Lui ; mais je n'étais pas portée naturellement à en avoir pitié. Aussi, je trouve en moi une amélioration notable sur ce point.

Par rapport aux critiques nombreuses dont je suis souvent l'objet et qui me causent un préjudice réel, je me sens beaucoup plus généreuse. Elles ne me font pour ainsi dire pas plus d'impression que si je n'y comprenais rien. Il me semble parfois et presque toujours qu'on a raison de me blâmer, et j'y suis si peu sensible qu'à mon avis, je n'ai rien à offrir à Dieu. Comme l'expérience me l'a appris, mon âme y trouve un précieux avantage; il me semble que par là on me fait plutôt du bien. Je vois se dissiper toute pensée de ressentiment contre mes détracteurs, dès le premier instant où je me remets à l'oraison; au moment où j'entends leurs propos, j'éprouve, il est vrai, un peu de peine, mais c'est sans inquiétude, ni trouble. Quand parfois, au contraire, je vois des personnes me témoigner de la compassion, j'en ris en moi-même (1), car toutes les injustices de la terre me semblent si peu de chose, qu'il n'y a pas lieu de s'en laisser émouvoir : je regarde tout cela comme un rêve dont au réveil il ne reste plus rien.

Dieu m'a accordé par les visions dont il m'a favorisée de plus vifs désirs de le servir, une soif

(1) Au lieu de *entre mi me desahogo*, je m'en trouble, le P. Silverio a préféré suivre Ribéra qui met *entre mi me rio*.

plus grande de solitude, un détachement plus complet des choses d'ici-bas, comme je l'ai dit; il m'a donné à comprendre par là le peu de cas qu'il faut faire de tout, alors même qu'il s'agirait de laisser ceux et celles avec qui j'étais liée par l'amitié ou la parenté; ce n'est pas un sacrifice de m'éloigner de ces derniers; ils me sont plutôt une très lourde charge. Dès lors qu'il s'agit de rendre un peu plus de gloire à Dieu, je les laisse avec une entière liberté et avec joie; de la sorte, je trouve partout la paix.

Quelques conseils qui m'ont été donnés dans l'oraison ont été très justifiés par les effets.

Si d'un côté je suis plus favorisée des grâces de Dieu, de l'autre je suis plus lâche à le servir; les circonstances m'ont ménagé une vie plus douce; et souvent cela me cause une peine très vive. Mes pénitences sont peu de chose. On me fait beaucoup d'honneur, et c'est très souvent contre mon gré. Enfin, je mène une vie très douce et nullement mortifiée (1). Plaise à Dieu d'y remédier, comme il le peut!

(1) Ce fragment semble indiquer que la Sainte se trouvait alors dans la maison de doña Louise de la Cerda, à Tolède. Cette phrase et la suivante manquent dans Ribéra.

III. — 1563. DU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA.

La relation ci-jointe, qui est de ma main, je l'ai écrite, il y a neuf mois environ (1). Depuis lors, je n'ai pas manqué de correspondre aux grâces dont Dieu m'a favorisée. Je crois même, à ce que je comprends, en avoir reçu de nouvelles et une liberté intérieure beaucoup plus grande. Jusqu'à présent, il me semblait que j'avais besoin des autres, et je m'appuyais plus qu'aujourd'hui sur les secours du monde; je vois maintenant d'une manière claire que tous les hommes sont comme de petites pailles de romarin sec, qu'il n'y a pas de sécurité à s'appuyer sur eux, et qu'ils fléchissent au moindre vent de la contradiction ou de la critique. Comme l'expérience me l'a appris, le vrai moyen de ne

(1) Cette relation aurait été adressée au P. Garcia de Tolédo ou au P. Bagnès, qui la confessaient alors (*P. Silverio*); — au P. Ibagnès ou au P. Bagnès (*Mir*). — D'après Ribéra, cette relation est séparée de ce qui précède par une simple ligne.

point tomber est d'avoir pour appui la croix et de se confier en Celui qui a voulu y être attaché. Je trouve en lui un ami véritable, et je me vois ainsi élevée à un tel empire que je pourrais, ce semble, pourvu que Dieu ne me manque point, résister aux attaques du monde entier.

Avant d'avoir une vue si claire de cette vérité, j'étais très désireuse d'être estimée. Aujourd'hui, cela ne me préoccupe pas, et, sous un certain rapport, j'en ai plutôt de la peine, ce me semble. Je ne parle pas de ceux avec qui je traite des affaires de mon âme, ou à qui je crois être utile; je voudrais être aimée des premiers, afin qu'ils me supportent, et des seconds, afin qu'ils croient plus volontiers ce que je leur dis du néant de toutes les choses d'ici-bas.

Au milieu des terribles épreuves, persécutions et contradictions que j'ai endurées ces derniers mois (1), Dieu m'a donné un courage extraordinaire; plus les difficultés étaient grandes, et plus je me sentais fortifiée, sans me lasser de souffrir. Non seulement je n'éprouvais aucun ressentiment contre les personnes qui parlaient mal de moi, mais j'avais pour elles, ce me semble, un amour

(1) La Sainte fait allusion aux épreuves qu'elle a endurées à la fondation du Couvent de Saint-Joseph d'Avila, en 1562 et 1563.

nouveau. J'ignore comment cela pouvait être. En tout cas, j'y reconnais vraiment un don de la main du Seigneur.

J'étais de mon naturel, quand je désirais une chose, très ardente à la rechercher. Maintenant, mes désirs sont accompagnés d'une telle quiétude qu'en les voyant réalisés, je ne sais pas même si je m'en réjouis. La peine et le plaisir, à moins qu'il ne s'agisse de choses d'oraison, ont tellement peu d'empire sur moi, que je parais une sotte et que je reste plusieurs jours en cet état.

J'ai de temps en temps, comme par le passé, des désirs très ardents de me livrer à des pénitences; lorsque j'en fais quelques-unes, je les sens très peu, vu le désir extrême que j'en ai; au contraire, elles me donnent parfois et même presque toujours une joie particulière; cependant, je me modère sur ce point à cause de mes grandes souffrances.

C'est souvent une peine très vive pour moi d'être dans la nécessité de manger, surtout lorsque je suis en oraison; mais en ce moment, cette peine est excessive. Elle doit être très profonde, parce qu'elle me fait pleurer beaucoup et prononcer des paroles pleines d'affliction, presque sans que je m'en aperçoive; or, cela est contre

ma coutume. J'ai eu, en effet, de très sensibles épreuves dans ma vie, et je ne me souviens pas en avoir jamais parlé; sous ce rapport, je ne suis nullement femme et j'ai le cœur dur.

J'éprouve en moi un désir beaucoup plus ardent que de coutume que Dieu ait à son service des personnes absolument détachées et nullement arrêtées par quoi que ce soit d'ici-bas, puisque tout n'y est que mensonge. Je voudrais le voir glorifié ainsi spécialement par les savants. Quand je considère les grandes nécessités de l'Église, il me semble que c'est une moquerie de s'affliger d'autre chose que de cela; voilà pourquoi je ne cesse de recommander à Dieu les théologiens. Je vois qu'une seule personne absolument parfaite et embrasée d'un véritable amour de Dieu serait bien plus utile que beaucoup d'âmes vulgaires.

Pour ce qui concerne la foi, je me trouve, à mon avis, plus ferme. Il me semble que je ne craindrais pas d'être seule à lutter contre tous les luthériens et de leur montrer l'erreur où ils sont. La perte de tant d'âmes m'afflige profondément.

Je vois beaucoup d'âmes avancées dans la vertu, et je reconnais clairement que Dieu a voulu se servir de moi pour leur bien. Je cons-

tate, en outre, que, par sa bonté, la mienne grandit chaque jour dans son amour.

Il me semble que je ne pourrais pas, malgré mes efforts, avoir de la vaine gloire, ni imaginer qu'une seule des vertus qui sont en moi vient de moi; car, il y a peu de temps, je vis que, durant de longues années, je n'en avais possédé aucune. Maintenant, je ne fais que recevoir des grâces, et je ne sers pas Dieu; je suis la chose la plus inutile du monde. Aussi, je considère parfois comment tous les autres réalisent des progrès excepté moi; je ne fais absolument rien pour mon avancement spirituel. Cela, à coup sûr, n'est point de l'humilité, mais la pure vérité. Quand je me vois si inutile, je suis parfois dans la crainte d'être victime de l'illusion. Il est évident pour moi que ces révélations et ces ravissements, que je ne recherche pas et que je ne favorise pas plus que si j'étais un morceau de bois, sont la source de ces avantages. Cela me tranquillise : je retrouve alors un peu plus de calme; je me remets entre les mains de Dieu; je me confie en mes désirs, qui sont sûrement, je le vois, de mourir pour lui et de lui sacrifier tout repos, advienne que pourra.

Il y a des jours où je me rappelle sans cesse ce que dit saint Paul, bien que sûrement je ne

l'éprouve pas comme lui. Il me semble que ce n'est plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me dirige et me fortifie; je suis pour ainsi dire hors de moi, et alors la vie m'est un lourd fardeau. Comme il m'est si pénible d'être séparée de Dieu, le plus grand sacrifice que je puisse offrir à sa gloire est de consentir à vivre encore en ce monde par amour pour lui. Je voudrais même que ce fût au milieu des plus terribles travaux et des plus sensibles persécutions; dès lors que je ne puis le servir en rien, je voudrais au moins le glorifier par la souffrance; de bon cœur j'endurerais tous les martyres du monde pour avoir un petit peu plus de mérites, je veux dire, pour mieux accomplir sa volonté.

De toutes les choses qui m'ont été annoncées dans l'oraison, alors même que ce serait deux ans avant l'événement, il n'y en a aucune que je n'aie vue s'accomplir.

Les lumières que je reçois sur les grandeurs de Dieu et sur sa providence sont très élevées; je ne saurais presque jamais y penser, sans que mon intelligence constate sa propre faiblesse à la vue de choses qui surpassent de beaucoup sa portée, et alors j'entre dans un recueillement profond.

Dieu veille avec tant de soin à me préserver de

la moindre faute que parfois j'en suis vraiment étonnée. Il me semble que je vois avec quelle attention il prend soin de moi, bien que je n'y corresponde presque en rien. J'étais un abîme de péchés et de misères avant d'être l'objet de ses faveurs, et il me semblait que je n'avais pas assez d'empire sur moi pour n'y plus retomber. Si j'ai le désir de faire connaître les infidélités de ma vie, c'est pour manifester le souverain pouvoir de Dieu. Qu'il soit à jamais béni! Ainsi soit-il!

Jésus! La relation qui est au commencement n'est pas de ma main. Je l'avais donnée à mon confesseur (1); c'est lui qui, sans y rien changer, ni ajouter, a fait cette copie. C'était un homme très adonné à la spiritualité et un excellent théologien. Je lui avais livré tous les secrets de mon âme, et il en avait conféré avec d'autres théologiens, au nombre desquels se trouvait le Père Mancio (2). Les uns et les autres n'ont rien trouvé en tout cela qui ne fût entièrement conforme à la sainte Écriture; voilà pourquoi je suis rassu-

(1) Le Père Pierre Ibagnès, dominicain.

(2) Religieux dominicain. Né vers 1497, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique à Salamanque et ne tarda pas à devenir l'un des plus grands théologiens de son temps. Il enseigna la théologie à Alcalá et à Salamanque. Il mourut saintement le 9 juillet 1566.

rée. Néanmoins, tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par cette voie, je dois évidemment ne me fier à moi pour rien. Telle a été d'ailleurs toujours ma ligne de conduite, bien que j'y sois très sensible. Veuillez considérer que tout cela est sous le secret de la confession, comme je vous en ai supplié (1).

(1) Cette relation et les précédentes ont été publiées la première fois en 1590 par Ribéra. Malheureusement, il n'en indique pas le destinataire.

IV. — 1571. 18 AVRIL. SALAMANQUE (1)

Toute la journée d'hier, je me suis trouvée dans une grande solitude. A part le moment où je fis la communion, la fête de Pâques (2) n'a produit en moi rien de particulier. Or le soir, j'étais en compagnie des sœurs quand on chanta quelques couplets sur le tourment qu'il y a à vivre sans Dieu (3). Comme j'éprouvais (4) déjà ce tourment, je fus tellement saisie que mes mains se raidirent, malgré tous mes efforts, et, de même que mon âme entre en extase par les ravisse-

(1) Les Carmélites de Sant'Egidio, à Rome, possèdent une partie de l'autographe de cette Relation, qui a peut être été adressée au P. Martin Gutierrez, à qui la Sainte se confessait alors à Salamanque.

(2) La Sainte nous dit dans son *Château de l'âme*, Dem. VI, c. II, que c'était le dernier jour des fêtes de Pâques; elle ajoute même qu'elle avait passé le jour de la fête dans une grande sécheresse spirituelle.

(3) C'est la sœur Isabelle de Jésus, novice, qui chanta les strophes que nous publierons en même temps que les poésies de la Sainte.

(4) C'est ici que commence la partie de l'autographe conservée à Sant'Egidio.

ments de joie, de même aussi elle y entre par la peine excessive, et demeure comme hors d'elle-même (1). Jusqu'alors je n'avais pas compris cela. Depuis quelques jours, il me semblait que je n'avais pas des transports aussi élevés que de coutume, et il me semble maintenant que le motif est ce que je viens de dire; je ne sais si cela peut être. Précédemment, la peine n'était pas assez intense pour me faire entrer en extase; mais comme elle était devenue si intolérable et que je conservais l'usage de mes sens, elle me forçait à jeter de grands cris que j'étais impuissante à comprimer. Maintenant, cette peine a augmenté et elle est arrivée à ce transpercement dont je parle. Aussi, je comprends mieux la transfixion de Notre-Dame. Jusqu'à ce jour, je le répète, je n'avais pas compris ce qu'est le transpercement. Mon corps en est demeuré tellement brisé que je ne puis même écrire ces lignes qu'avec une extrême difficulté; mes mains sont restées comme disloquées et endolories. Dès que vous viendrez me voir, vous me direz s'il s'agit d'une extase de peine, ou si je l'éprouve comme elle est en réalité, ou enfin si je me trompe.

(1) C'est au sortir de cette extase que la Sainte composa la glose qui commence par ces mots : *Je me meurs de ne point mourir*. Nous la donnerons avec ses autres poésies.

Cette peine a continué jusqu'au moment où, ce matin, me trouvant en oraison, j'ai eu un grand ravissement. Il me semblait que Notre-Seigneur m'élevait jusqu'à son Père et lui disait : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la donne à mon tour* ; et le Père, ce me semble, me fit approcher de lui. Ceci n'est pas une imagination de ma part ; c'est une faveur absolument réelle, une grâce tellement élevée et spirituelle que je ne saurais l'exprimer. Le Père m'adressa ensuite plusieurs paroles dont je ne souviens pas ; quelques-unes se rapportaient aux grâces dont il veut me combler. Il me retint ainsi près de lui pendant un certain temps.

Comme vous êtes parti hier si promptement et que je vois que vos nombreuses occupations ne me permettent pas de trouver près de vous les consolations [même nécessaires, que, par ailleurs, ces occupations sont plus indispensables que ma satisfaction, je fus un instant dans la peine et la tristesse. Le tourment dont j'ai parlé devait y être pour quelque chose, et cependant, je crois n'être attachée à aucune créature ici-bas. J'avais quelque] (1) scrupule, dans la crainte que je ne

(1) Ce fragment entre crochets ne se trouve pas dans l'autographe qui est coupé au haut de la page ; il correspond au commencement de la Relation qui manque également.

vinse à perdre cette liberté où je suis. Tout cela se passait hier soir. Or, aujourd'hui, Notre-Seigneur a répondu en ces termes à ma difficulté : « Ne t'étonne pas; de même que les mortels désirent une compagnie pour parler de leurs joies mondaines, ainsi l'âme, quand elle rencontre quelqu'un qui la comprend, désire lui faire part de ses joies et de ses peines; elle s'attriste quand elle ne le trouve pas. » Il ajouta : *A présent, il est dans une bonne voie, et ses œuvres me sont agréables* (1). Comme il resta quelques instants avec moi, je me suis souvenue de vous avoir marqué que ces visions passaient promptement, et il me dit alors : « Il y a une différence entre cette faveur et les visions imaginaires; de plus, il n'y a pas de règle fixe dans les faveurs que j'accorde; car un jour celles-ci conviennent, un autre jour celles-là. »

Une fois, après la communion, il me semble que je vis très clairement Notre-Seigneur s'asseoir près de moi; il se mit à me consoler avec la plus grande bonté, et me dit entre autres choses : *Me voici près de toi, ma fille, c'est moi; montre-moi tes mains.* Il me les prenait, ce sem-

(1) Il est probable qu'il s'agit ici du destinataire de la présente relation.

ble, et les portant à son côté, il ajouta : *Regarde mes plaies, tu n'es pas sans moi ; la vie est courte et passe promptement.* Par certaines de ses paroles, je compris que, depuis son Ascension dans les cieux, il n'est plus descendu sur la terre, si ce n'est au très Saint Sacrement, pour se communiquer aux hommes. Il me dit, en outre, qu'au moment de sa Résurrection il s'était montré à Notre-Dame, car elle se trouvait dans les plus cruelles angoisses. Vu la peine où elle était abimée et la douleur qui la transperçait, elle ne revint pas immédiatement à elle-même pour goûter la joie indicible de la Résurrection. Je compris par là l'autre transpercement que j'ai senti, comme je l'ai dit, mais qui était bien différent. Quel ne dut pas être, en effet, celui de la Vierge? Notre-Seigneur ajouta qu'il dut rester longtemps avec elle, et que cela avait été nécessaire pour la consoler (1).

(1) C'est ici que se termine l'autographe de Sant'Egidio, dont nous avons pris une copie fidèle.

V. — 1572. MONASTÈRE DE L'INCARNATION,
AVILA (1)

Sur une explication de l'union qui me fut donnée.

« Ne crois pas, ma fille, que l'union consiste à être très près de moi; ceux qui m'offensent le sont aussi, quoiqu'ils ne le veuillent pas. Les joies et les douceurs de l'oraison, seraient-elles même données par moi à un très haut degré, ne constituent pas, non plus, l'union; elles sont souvent un moyen de gagner les âmes qui ne se trouvent pas en état de grâce. » Au moment où j'entendis ces paroles, mon esprit était très élevé en oraison. Le Seigneur me fit entendre ce que c'était que l'esprit, et l'état où mon âme se trouvait alors. Il me donna aussi l'intelligence de ces

(1) Il nous semble probable que cette relation a été adressée à saint Jean de la Croix, qui, depuis le mois de mai 1572, était confesseur des Carmélites du couvent de l'Incarnation d'Avila, dont la Sainte était prieure par ordre du Visiteur Apostolique, le P. Pierre Fernandez, O. P.

paroles du *Magnificat* : *Mon esprit s'est réjoui.....* mais je ne saurais l'expliquer. Je compris, ce me semble, que l'esprit est supérieur à la volonté.

Je reviens à l'union dont je parlais. Je compris que c'était l'état de cet esprit pur et élevé au-dessus de toutes les choses de la terre, en qui il ne reste rien qui veuille s'éloigner de la volonté de Dieu, mais qui est tellement un même esprit et une seule volonté avec Dieu, détaché de tout pour lui, qu'il ne garde plus le moindre vestige d'amour de soi et des créatures. Je me demandais si c'était là l'union ; car une âme qui est toujours dans cette disposition généreuse est toujours, nous pouvons le dire, dans cette oraison d'union ; or, celle-ci, nous le savons bien, est de très courte durée. Il m'est venu à la pensée que cette âme marchera dans la voie droite, réalisera des progrès, gagnera des mérites, mais on ne peut pas dire qu'alors elle est unie à Dieu comme dans la contemplation. J'entendis, ce me semble, sinon ces paroles, du moins cette pensée : « La poussière de notre pauvre nature, de nos fautes et des obstacles où nous nous embarrassons est tellement abondante qu'il n'est pas possible de vivre avec la même pureté que l'esprit lorsqu'il est uni à Dieu, car il serait en dehors et au-dessus de notre misérable condition. » Si l'union consiste

en ce que notre volonté et notre esprit ne fassent plus qu'un avec Dieu, il est impossible, ce me semble, malgré ce qu'on a pu me dire, de la posséder, à moins d'être en état de grâce. Il me paraît donc très difficile de savoir, quand il y a union, si ce n'est par une lumière spéciale de Dieu ; car nous ne pouvons pas savoir quand nous sommes en état de grâce.

Veillez m'envoyer votre avis, me marquer ce en quoi je me trompe et me retourner cet écrit.



VI. — FÉVRIER OU MARS 1576. SÉVILLE (1)
AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ, S. J.

Dispositions intérieures de la Sainte. Ses directeurs et ses épreuves. Approbations des théologiens et des hommes de Dieu. Obéissance simple aux confesseurs. Effets produits par les faveurs célestes.

Il y a quarante ans que cette religieuse a pris

(1) L'autographe de cette relation, écrit tout entier de la main de la Sainte, comme nous l'avons dit dans notre édition des *Lettres de Sainte Thérèse* 1906, t. III, p. 416, se trouvait à notre couvent de Santa Maria in Carbonara, à Viterbe, où nous en avons pris une copie exacte. Nous ne saurions dire si les copies d'Avila et de Tolède qui ont donné cette relation ont été faites sur un autre autographe. En tout cas, nous nous en tenons à celui de Viterbe, qui diffère sensiblement de celui qui avait été publié. Le P. Silverio l'a suivi également — (Boll., *Acta S. Ter.*, n. 1537). — Lors de son séjour à Séville, la Sainte, ayant dû congédier une novice, se vit dénoncée par elle à l'Inquisition, comme faisant partie de la secte des *Illuminés*. Elle ne s'en troublait pas, tandis que le P. Gratien, son supérieur, en était, au contraire, tout préoccupé. Ce qui est certain, c'est que le P. Rodrigue Alvarez, S. J., fut désigné pour agir au nom de l'Inquisition. Thérèse dut à différentes reprises se présenter devant ce Père, qui, aidé de son collègue le P. Henri Enriquez, l'examina sérieusement. C'est alors qu'elle

l'habit de l'Ordre (1). Dès la première année, elle commença à méditer les divers mystères de la Passion de Notre-Seigneur, et à pleurer ses propres péchés. Elle ne songeait jamais à suivre une voie qui fût surnaturelle; elle se contentait de considérer durant certains moments de la journée les créatures et les choses d'ici-bas qui lui montraient combien tout passe avec rapidité. Il ne lui est jamais venu à la pensée d'aspirer plus haut. Elle était si vile à ses propres yeux qu'elle se considérait comme indigne même de penser à Dieu.

Elle a passé ainsi environ vingt-deux ans au milieu de grandes aridités. Elle s'entretenait également à lire de bons livres.

Il y a environ dix-huit ans (2) qu'elle commença à traiter de la fondation du premier monastère des Carmélites déchaussées qui eut lieu à Avila. Déjà près de trois ans auparavant, il commença à lui sembler qu'on lui parlait inté-

écrivit la présente *relation*. Elle lui adressa également la relation suivante. Elle fut hautement approuvée par ces deux religieux, qui ne cessèrent depuis lors de la regarder comme une âme vraiment privilégiée de Dieu.

(1) La Sainte revêtit l'habit de l'Ordre du Carmel le 2 novembre 1536; elle était âgée de 21 ans et 7 mois. — Cf. *Vie de la Sainte*, t. I, pp. 76-77.

(2) En l'année 1558.

rieurement quelquefois, et qu'elle avait quelques visions et révélations ; mais elle n'a jamais rien vu des yeux du corps. C'était une représentation qui passait avec la rapidité de l'éclair ; cependant, l'impression faite dans son esprit et les effets produits étaient aussi et même plus considérables que si elle avait vu ces choses des yeux du corps.

Cette religieuse était alors d'une nature si craintive, qu'elle n'osait pas parfois rester seule, même le jour. Comme, malgré ses efforts, elle ne pouvait éviter ces visions, elle en était très affligée et redoutait que ce ne fût là un piège du démon. Elle commença donc à en parler à des religieux de la Compagnie de Jésus adonnés à la spiritualité. Parmi eux, il y eut le Père Araoz, qui était alors commissaire de la Compagnie, et qui vint à passer dans l'endroit où elle était (1) ;

Le Père François, qui avait été duc de Gandie, et avec qui elle eut deux entretiens ;

Un provincial de la Compagnie qui est actuellement à Rome, et occupe la charge d'un des quatre assistants ; il s'appelle Gilles Gonzalez ;

Le provincial actuel de Castille, avec qui cependant elle eut moins de rapports qu'avec le Père Gilles Gonzalez ;

(1) A Avila.

Le Père Balthasar Alvarez, recteur actuel de Salamanque, qui l'a confessée durant six ans ;

Le recteur actuel de Siguenza, nommé Salazar ;

Celui de Ségovie, nommé Santander, avec qui elle a eu moins de rapports ;

Le recteur de Burgos, appelé Ripalda, qui lui était très opposé, jusqu'à ce qu'il se fût entretenu avec elle ;

Le docteur Paul Hernandez, à Tolède, qui était consultant de l'Inquisition ;

Un autre Père, nommé Ordoñez, qui fut recteur à Avila.

Comme elle s'est trouvée dans différentes localités, elle s'adressait à ceux d'entre eux qui jouissaient d'une plus haute estime.

Le Père Pierre d'Alcantara s'est beaucoup entretenu avec elle ; c'est lui qui a grandement travaillé pour la défendre.

On est demeuré alors plus de six ans à faire des épreuves. Durant ce temps, elle était dans les larmes et la plus profonde affliction. Plus on la soumettait à l'épreuve, et plus elle recevait les faveurs dont il a été parlé, plus aussi elle avait de ravissements ; cela lui arrivait très souvent durant l'oraison et même en dehors de cet exercice.

On priait beaucoup et on célébrait des messes afin que le Seigneur daignât la diriger par une

autre voie, car ses craintes étaient très vives lorsqu'elle n'était plus en oraison. Cependant, pour tout ce qui concerne la gloire de Dieu, non seulement on remarquait en elle une amélioration sensible, mais on ne découvrait en elle ni vaine gloire, ni orgueil; loin de là; elle était, au contraire, très confuse que cela fût connu; il lui en coûtait plus de dévoiler ces faveurs que s'il se fût agi de péchés; il lui semblait qu'on allait se moquer d'elle et considérer ses visions comme des contes de femmelettes.

Il y a environ treize ans, plus ou moins, passa par là l'évêque actuel de Salamanque, qui était alors inquisiteur à Tolède, je crois, et a dû l'être ici (a). Or, cette religieuse fit en sorte de lui parler pour arriver à une plus grande sécurité, et lui rendit compte de tout. Celui-ci lui répondit qu'il ne voyait rien en cela qui regardât son office, puisque tout ce qu'elle voyait et entendait l'affermissait de plus en plus dans la foi catholique; car non seulement elle a toujours été et est très ferme sur ce point, mais ses désirs de la gloire de Dieu et du bien du prochain sont tels, que, pour sauver une seule âme, elle serait prête à endurer mille morts. En la voyant si tourmentée, il lui recommanda d'envoyer une longue relation de tout ce qui se passait en elle au Père maître

Avila (1), qui était encore en vie, et était un homme profondément versé dans la connaissance de l'oraison, et de se reposer entièrement sur sa réponse. C'est ce qu'elle fit. Le P. Avila lui a répondu en la rassurant beaucoup. Cette relation était telle, que les savants qui l'ont vue et qui étaient mes confesseurs disaient qu'elle contenait d'excellents conseils pour la vie intérieure. Voilà pourquoi ils lui ont donné ordre de la transcrire, et de composer pour ses filles, puisqu'elle était alors prieure, un petit livre où elle leur donnerait des conseils (2).

Néanmoins, elle n'était pas toujours sans crainte. Les personnes adonnées à la vie spirituelle pouvaient également, lui semblait-il, être trompées aussi bien qu'elle. Voilà pourquoi elle voulait traiter de son intérieur avec quelques grands théologiens, alors même qu'ils n'eussent pas été très adonnés à l'oraison ; son unique désir était de savoir si tout ce qui se passait en elle était conforme à la Sainte Écriture. Parfois elle se consolait à la pensée que, quand bien même ses péchés lui eussent mérité d'être dans

(1) A saint Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie. — Cf. *Vie*, t. II, Appendice 13.

(2) Après la seconde relation du livre de sa *Vie*, dont elle parle ici, elle composa le *Chemin de la Perfection*.

l'illusion, le Seigneur ne permettrait pas que tant de bonnes âmes qui désiraient l'éclairer se trompassent comme elle.

Elle commença donc à consulter des Pères de l'Ordre de Saint-Dominique sur ce qui se passait en elle, bien que, avant d'être favorisée de ces visions, elle se fût souvent confessée à eux. Voici les noms de ceux qu'elle a consultés :

Le Père Vincent Baron l'a confessée à Tolède un an et demi, quand elle se rendit à cette ville pour une fondation; il était alors consulteur du Saint-Office. C'était un grand théologien; il la rassura beaucoup et lui répéta ce que tous lui disaient : Si vous n'offensez pas Dieu, et si vous reconnaissez votre misère, que craignez-vous?

Le Père maître Dominique Bagnès, qui est actuellement consulteur du Saint-Office, à Valladolid, m'a (1) confessée six ans, et elle a toujours continué ses relations avec lui par lettres, chaque fois qu'il s'est présenté quelque chose de nouveau;

Le Père maître Chavès;

En même temps que le second, le Père Ibagnez, qui était alors Recteur à Avila et très grand théologien;

(1) Il est à remarquer que la Sainte se trahit ici : elle ne parle plus à la troisième personne.

Un autre dominicain appelé le P. Garcia de Tolédo ;

Le Père maître Barthélemy de Médina, professeur à Salamanque, qui, elle ne l'ignorait pas, était très prévenu contre elle, à cause de ce qu'on lui avait dit de ses visions. Elle s'imaginait que celui-là lui déclarerait mieux que tout autre si elle était dans l'illusion ; cela se passait il y a un peu plus de deux ans. Elle fit en sorte de se confesser à lui et lui donna une longue relation de tout, durant le temps de son séjour à Salamanque ; elle voulut même lui remettre ce qu'elle avait écrit de sa *Vie* (1), pour qu'il fût plus à même d'en juger. Or, ce Père la rassura autant et même plus que tous les autres ; et depuis, il lui est resté très dévoué.

Elle s'est confessée aussi quelque temps au Père maître Philippe de Menesès, lorsqu'elle alla faire la fondation de Valladolid, alors que ce Père était prieur ou recteur du Collège de Saint-Grégoire. Déjà il avait entendu parler de ces choses et était allé à Avila, où il lui avait montré la plus grande charité ; il voulait s'assurer si elle était dans l'illusion, et si l'on n'avait pas raison de tant la critiquer ; or, il fut très satisfait d'elle.

(1) Il s'agit du livre de sa *Vie*, dont le Père Médina fit faire une copie qu'il remit à la duchesse d'Albe.

Elle s'est entretenue aussi d'une manière toute particulière avec un provincial de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé Salinas, homme très adonné à la vie intérieure, et grand serviteur de Dieu, ainsi qu'avec un autre lecteur de théologie, appelé le Père Diégo de Yanguas, homme d'un grand talent qui est actuellement à Ségovie.

Cette religieuse s'est encore confessée à d'autres, à cause de l'occasion qu'elle en a eue durant tant d'années qu'elle a été dans la crainte, et surtout obligée, comme elle l'était, de voyager beaucoup pour ses fondations. On l'a donc soumise à une foule d'épreuves, car les uns et les autres désiraient réussir à l'éclairer; et ces épreuves ont servi à la rassurer et à les rassurer eux-mêmes sur son compte. Elle a toujours été et est soumise à tous les enseignements de la sainte foi catholique. Le but de ses oraisons et celui des monastères qu'elle a fondés est de travailler à la propagation de la foi.

Elle disait que, si quelqu'une de ces choses surnaturelles dont elle était favorisée l'avait poussée à quoi que ce soit d'opposé à la foi catholique ou à la loi de Dieu, il n'eût pas été nécessaire de la soumettre à des épreuves; elle aurait vu aussitôt que le démon en était l'auteur.

Elle ne s'est jamais dirigée par les choses

qu'elle entendait dans l'oraison ; loin de là. Quand ses confesseurs lui disaient d'agir contrairement à ce qui lui avait été suggéré dans l'oraison, elle se soumettait immédiatement, et ne manquait pas de leur rendre compte de tout. Malgré les affirmations de ses directeurs, elle n'a jamais cru de façon à pouvoir l'affirmer par serment que ces choses venaient de Dieu ; il est vrai, les effets et les grandes faveurs dont elle était l'objet semblaient pourtant le lui prouver parfois. Ce qu'elle n'a cessé de désirer, ce sont des vertus ; c'est là le point sur lequel elle a insisté vis-à-vis de ses religieuses. La plus humble et la plus mortifiée, leur a-t-elle toujours dit, sera aussi la plus élevée en spiritualité.

La relation qu'elle a écrite, elle l'a remise au Père maître Dominique Bagnès, qui est actuellement à Valladolid. C'est avec lui qu'elle a traité et traite encore le plus des affaires de son âme ; elle pense qu'il a présenté lui-même au Saint-Office, à Madrid, les écrits de cette religieuse qui se soumet en tout à la censure de la foi catholique et de l'Église (*b*). Personne n'a trouvé à la blâmer, parce que ces faits extraordinaires dont elle parle ne sont au pouvoir d'aucune créature, et Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

Comme elle a rendu compte de son âme à tant

de personnages, à cause des grandes craintes où elle était, ces faits se sont beaucoup divulgués. Cela a été pour elle un vrai tourment et une croix très pénible; non, dit-elle, parce que son humilité en était offensée, mais parce qu'elle a toujours eu en horreur que l'on traitât ces choses de contes de femmes.

Elle redoutait beaucoup de se laisser guider par ceux qui lui semblaient disposés à regarder toutes ces faveurs comme venant de Dieu; il lui venait aussitôt la crainte que le démon ne réussît à les tromper, eux et elle en même temps. Quand, au contraire, elle trouvait quelqu'un de timide sur ce point, elle s'adressait à lui de préférence. Elle avait cependant du chagrin lorsque, pour l'éprouver, on méprisait toutes ces choses, dont plusieurs lui semblaient vraiment venir de Dieu; elle n'aurait pas voulu alors les voir condamnées d'une manière péremptoire sans raison; d'un autre côté, elle se troublait quand on regardait tout cela comme venant de Dieu; car elle voyait très bien qu'il pouvait y avoir illusion; voilà pourquoi elle ne crut jamais qu'il fût prudent de se tenir dans une sécurité complète là où il pouvait y avoir du danger.

Elle s'appliquait le mieux qu'elle pouvait à n'offenser en rien le Seigneur et à pratiquer tou-

jours l'obéissance. Armée de ces deux dispositions, elle pensait sortir heureusement de l'épreuve, alors même que les visions fussent venues du démon.

Dès le moment où elle a été favorisée de ces choses surnaturelles, elle s'est toujours sentie portée à rechercher le plus parfait ; d'une manière presque ordinaire, elle était altérée de souffrances. Aussi dans les persécutions qui ne lui ont pas manqué, elle trouvait de la consolation ; elle portait même un amour particulier à ceux qui la persécutaient. A un ardent désir de pauvreté et de solitude, elle joignait celui de quitter cet exil pour aller voir Dieu. Lorsqu'elle constata ces effets et d'autres semblables, elle commença à recouvrer un peu de paix. Il lui semblait qu'un esprit qui la laissait enrichie de telles vertus ne devait pas être mauvais. C'était également l'avis de ses directeurs à qui elle s'en ouvrait. Cependant, elle ne laissait pas pour cela de craindre ; du moins, sa peine n'était plus aussi grande.

L'esprit dont elle est animée ne lui a jamais suggéré de taire la moindre chose ; au contraire, il l'a toujours portée à obéir. Jamais elle n'a rien vu des yeux du corps, comme elle l'a déjà dit ; tout se passait d'une manière tellement élevée et intellectuelle que parfois, dans les commence-

ments, elle se demandait si ce n'était pas une illusion de sa part ; d'autres fois, elle ne pouvait avoir cette pensée. Elle n'a jamais rien entendu, non plus, des oreilles du corps, si ce n'est deux fois ; et encore elle ne comprit rien de ce qu'on lui disait, ni qui c'était. Ces choses n'étaient pas continuelles ; elles arrivaient parfois lorsque son âme était dans quelque nécessité. Il en fut ainsi une fois entre autres, qu'elle s'était trouvée depuis plusieurs jours dans des tortures intérieures indicibles, et que son âme était bouleversée par la crainte que le démon ne la trompât ; c'est ce qu'elle a exposé plus longuement dans cette relation dont elle a parlé et où elle raconte ses péchés qui ont été divulgués comme tous ces faits, car la crainte où elle était alors lui avait fait oublier le crédit dont elle jouissait.

Elle se trouvait donc dans cette affliction dont on ne saurait donner la moindre idée, lorsqu'elle entendit intérieurement ces seules paroles : *C'est moi, ne crains rien.* Aussitôt son âme se trouva si tranquille, courageuse et confiante, qu'elle ne pouvait comprendre d'où lui était venu un tel bien ; son confesseur n'avait pu réussir à la tranquilliser ; de nombreux théologiens auraient eu beau venir avec tous leurs discours, ils eussent été impuissants à lui donner la paix et la quié-

tude qu'une parole de cette sorte avait produites. Il en a été ainsi d'autres fois ; à la suite d'une vision, elle se sentait pleine de forces. Sans ce secours, elle n'aurait pu supporter des épreuves, des contradictions et des souffrances si grandes et innombrables ; elle en a encore, car elle n'est jamais sans quelque souffrance ; il y a du plus et du moins ; mais d'une manière ordinaire, elle a toujours des douleurs et de nombreuses infirmités, bien que, depuis qu'elle est religieuse, ses maux corporels se soient aggravés. Si elle rend à Notre-Seigneur quelque gloire, ou quelque service, elle l'oublie promptement ; si elle reçoit de Lui quelque faveur, elle y pense souvent : néanmoins elle ne saurait y fixer longtemps son attention comme sur ses péchés ; ceux-ci la tourmentent sans cesse et sont pour elle comme un bourbier infect.

C'est sans doute parce qu'elle a tant offensé Dieu et l'a si peu servi qu'elle n'a point de tentation de vaine gloire. L'esprit qui la dirige ne l'a jamais portée au mal et ne lui a jamais rien manifesté qui ne fût absolument pur et chaste.

Il l'a animée surtout d'une grande crainte d'offenser Dieu, Notre-Seigneur, ou de ne pas accomplir en tout sa volonté ; c'est là d'ailleurs ce qu'elle ne cesse de lui demander. Cette disposi-

tion, lui semble-t-il, est tellement ferme en elle, que si ses confesseurs ou supérieurs lui disaient la moindre chose où elle crût procurer davantage la gloire de Dieu, elle ne manquerait pas de l'accomplir, persuadée que le Seigneur vient au secours des âmes déterminées à le servir et à le glorifier. Quand il s'agit de la gloire de Dieu, elle ne se souvient pas plus d'elle-même et de son intérêt personnel que si elle n'existait pas. C'est là du moins ce qu'elle peut juger de ses dispositions et ce que ses confesseurs en jugent.

Tout ce qui est dans cet écrit est la pure vérité; vous pouvez vous en assurer en interrogeant ses confesseurs, si vous le voulez, et toutes les autres personnes avec qui elle a traité depuis vingt ans.

L'esprit qui la guide la pousse d'une manière très fréquente à louer Dieu. Elle voudrait voir le monde entier le glorifier, quoi qu'il dût lui en coûter à elle-même. De là lui vient ce désir dont elle est animée pour le bien des âmes. Si elle est parvenue à mépriser les choses de ce monde, c'est qu'elle a vu combien tout est vil ici-bas et combien sont précieuses les richesses spirituelles auxquelles rien ne saurait être comparé.

Voici maintenant le genre de vision dont vous voulez avoir connaissance. On ne voit rien ni intérieurement, ni extérieurement : ce n'est pas

une vision imaginative; mais sans rien voir, l'âme comprend qui c'est, et de quel côté il est présent, plus clairement que si elle le voyait; cependant, il n'y a aucun objet particulier de représenté. Ainsi, par exemple, vous pouvez sentir qu'une personne est très près de vous, mais à cause de l'obscurité, vous ne la voyez pas, et cependant vous avez la certitude qu'elle est là. Cette comparaison, je l'avoue, est faible. Celui, en effet, qui est dans l'obscurité, a quelque moyen de connaître qu'une personne est près de lui : ou il entend du bruit, ou il a vu cette personne et l'a connue avant. Ici, il n'y a rien de tel. L'âme n'entend ni parole intérieure, ni parole extérieure, mais elle comprend très clairement qui c'est, de quel côté il est, et parfois même ce qu'il veut lui signifier. Par quel moyen et comment le comprend-elle ? elle l'ignore ; mais il en est ainsi ; et le temps que cela dure elle ne peut l'ignorer. Une fois cette vision passée, elle ne saurait, malgré ses efforts, se la représenter de la même façon ; elle comprend que c'est là alors un effet de son imagination, et non cette représentation de l'objet qui est au-dessus de sa portée, comme le sont toutes les faveurs surnaturelles. De là il résulte que l'âme à laquelle Dieu accorde cette faveur n'a aucune estime d'elle-

même; elle voit que c'est là un pur don, et qu'elle ne peut par elle-même ni l'enlever ni l'obtenir. Après cette faveur elle se trouve beaucoup plus humble et désireuse de servir toujours un Maître si puissant qui peut réaliser ce que nous ne pouvons même pas comprendre sur la terre. D'ailleurs, quelque savant qu'on soit, il y a des choses qui nous dépassent. Béni soit celui qui accorde de telles faveurs! Ainsi soit-il! à jamais!

(a) Don François de Soto de Salazar, chanoine d'Avila, qui fut successivement inquisiteur de Cordoue, Séville et Tolède, et devint ensuite évêque d'Albarracin, puis de Ségorbe et enfin de Salamanque.

(b) Le P. Dominique Bagnès, apprenant que le livre de la *Vie* de la Sainte avait été dénoncé au Saint-Office, s'était empressé, quelques mois avant, de le porter lui-même à l'Inquisition et d'en prendre la défense. — Cf. t. I, *Introduction*, p. 26.

VII. — MARS OU AVRIL 1576. SÉVILLE.

AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ (1)

Oraison surnaturelle. Paix intérieure. Sommeil des puissances. Extase, union, ravissement : effets qui découlent de ces faveurs. Vol d'esprit, transport. Blessure d'amour. Vision des trois personnes divines.

Jésus ! Il est très difficile de parler de ces faveurs spirituelles de l'âme, et surtout de s'exprimer de manière à en donner l'intelligence, dès lors qu'elles passent avec tant de rapidité. Si l'obéissance ne me vient en aide, ce sera un hasard que je parvienne à m'expliquer convenablement, en particulier sur des choses tellement élevées. Peu importe que je dise des folies ; cet écrit est adressé à quelqu'un qui m'en a entendu débiter de plus grandes. Je vous supplie d'être bien persuadé que je n'ai nullement la prétention

(1) Cette relation diffère totalement de la précédente ; ce n'est plus un plaidoyer où la Sainte défend sa foi, c'est un récit plein de confiance qu'elle fait non plus au juge de l'Inquisition, mais au père spirituel de son âme.

de croire que j'ai réussi à composer cet écrit ; je pourrais ne pas m'en rendre compte moi-même ; cependant, ce que je puis vous certifier, c'est que je n'avancerai rien que je n'aie expérimenté plusieurs fois et même souvent. Vous verrez si c'est bien ou mal, et vous me le direz.

Je crois vous être agréable en commençant par parler des premières faveurs surnaturelles ; car on sait ce qu'il faut entendre par ces mots dévotion, attendrissement, don des larmes et méditation, toutes choses que nous pouvons acquérir ici-bas avec l'aide de Dieu.

Je donne le nom de surnaturel à ce que nous ne saurions atteindre par notre industrie et nos efforts personnels, quelque grands qu'ils soient, bien que nous puissions nous y disposer, et que même il soit important de le faire. Or, la première oraison surnaturelle, ce me semble, que j'aie sentie est un recueillement intérieur. L'âme l'éprouve au-dedans d'elle-même ; elle semble avoir là d'autres sens, comme les sens extérieurs du corps, et vouloir s'affranchir de l'agitation de ces derniers. Parfois, elle les attire à elle ; car il lui plaît de fermer les yeux, de ne rien voir, ni entendre, ni comprendre, sinon ce qui l'occupe alors, afin de s'entretenir avec Dieu seul. Elle ne perd pas dans cette oraison l'usage

de ses sens et de ses facultés, dont la puissance demeure entière, mais dont les dispositions sont de s'employer pour Dieu. Celui qui aura reçu cette grâce de Notre-Seigneur comprendra facilement ce que je dis ; dans le cas contraire, non ; ou du moins, il faudrait pour cela de longs discours et beaucoup de comparaisons.

A la suite de ce recueillement, il vient parfois une quiétude et une paix intérieure très douces ; l'âme, ce semble, ne manque de rien ; c'est une fatigue pour elle-même de parler, je veux dire de prier vocalement et de méditer ; elle ne voudrait qu'aimer. Cette oraison dure plus ou moins longtemps.

De là découle encore ordinairement ce qu'on appelle le sommeil des puissances ; celles-ci ne sont pas complètement absorbées ni tellement suspendues qu'on puisse donner à cet état le nom de ravissement. Mais ce n'est pas, non plus, tout à fait l'union.

Quelquefois et même souvent l'âme comprend que la volonté seule est unie. Elle le comprend très clairement ; du moins cela lui paraît ainsi. Elle la voit tout entière occupée de Dieu et dans l'impossibilité de s'arrêter à autre chose et de s'en occuper. Mais les deux autres puissances (1)

(1) L'intelligence et la mémoire.

sont libres pour vaquer aux affaires et aux œuvres de la gloire de Dieu ; en un mot, Marthe et Marie travaillent à l'unisson. Comme j'étais très étonnée de cela, je demandai au Père François (1) si c'était de l'illusion, et il me répondit que cela arrivait souvent.

Quand toutes les puissances sont dans l'union, c'est très différent ; elles ne peuvent plus rien faire par leur mode ordinaire, et l'entendement est comme étonné de ce qu'il voit. La volonté aime plus que l'âme ne comprend : l'âme ne comprend pas de manière à pouvoir l'exprimer, si elle aime, ni ce qu'elle fait. Quant à la mémoire et à l'imagination, on dirait, ce me semble, qu'il n'y en a pas ; les sens extérieurs ne sont pas éveillés alors ; ils sont comme perdus, pour permettre à l'âme, je pense, d'être davantage à la jouissance qui lui est offerte, vu que cela est de courte durée et passe vite. En se trouvant enrichie d'humilité, de toutes sortes de vertus et d'amour de Dieu, l'âme voit quels biens précieux découlent de cette faveur, mais elle ne saurait exprimer ce que c'est. Si elle cherche à se faire comprendre, elle ne sait pas comment elle comprend cela et elle est impuissante à l'exposer.

(1) Saint François de Borgia.

Quand cette union est véritable, c'est, je crois, la plus grande grâce, ou du moins l'une des plus grandes que Dieu nous accorde dans cette voie spirituelle.

Les extases et suspensions sont, à mon avis, une même chose, bien que j'emploie ordinairement le mot suspension, pour éviter celui d'extase qui effraie. D'ailleurs, on peut bien en toute vérité donner aussi le nom de suspension à l'union dont je viens de parler.

La différence qu'il y a entre l'extase et l'union est la suivante : l'extase dure plus longtemps et se fait sentir davantage à l'extérieur ; elle coupe peu à peu la respiration, de telle sorte qu'on ne saurait ni parler, ni ouvrir les yeux. Ces effets se produisent également, il est vrai, dans l'union ; mais ici, c'est avec une force plus intense, parce que la chaleur naturelle s'en va je ne sais où ; quand l'extase est grande, car dans tous ces états d'oraison il y a des degrés, quand l'extase est grande, les mains sont glacées et parfois raides comme des bâtons. Lorsqu'elle arrive, le corps, s'il est debout, reste debout ; s'il est à genoux, à genoux. L'âme est tellement abîmée dans la joie du bonheur que le Seigneur lui fait goûter, qu'elle semble oublier d'animer le corps et le délaisser. Lorsque cet état se prolonge, les nerfs demeurent endoloris.

Le Seigneur veut, je crois, que l'âme comprenne mieux dans l'extase ce dont elle jouit que dans l'union. Voilà pourquoi Il lui donne alors à contempler très ordinairement certaines choses de sa Majesté. Les effets qu'elle ressent sont très élevés; elle s'oublie elle-même; son seul désir est que ce Dieu si grand, que ce Seigneur soit connu et glorifié. Quand l'extase vient de Dieu, l'âme ne peut, selon moi, s'empêcher de reconnaître clairement qu'elle n'y est pour rien. Elle voit la misère et l'ingratitude qu'elle a eue de n'avoir pas servi Celui qui par pure bonté lui accorde de telles grâces. Elle éprouve un sentiment et une suavité tellement au-dessus de toutes les choses de la terre, que, si le souvenir ne s'en effaçait pas, elle aurait sans cesse du dégoût pour les joies de l'exil : voilà pourquoi elle ne fait plus que bien peu de cas de tout le bonheur du monde.

La différence qu'il y a entre l'extase et le ravissement est la suivante : dans l'extase, c'est peu à peu que l'âme meurt à ces choses extérieures et perd l'usage de ses sens pour vivre tout en Dieu. Le ravissement vient par une simple connaissance que la divine Majesté donne au plus intime de l'âme; il arrive avec une telle promptitude qu'il emporte en quelque sorte l'âme à la

partie supérieure d'elle-même, et que l'âme semble abandonner son corps. Aussi doit-elle être courageuse au début de cette faveur afin de s'abandonner entre les bras du Seigneur, pour qu'il l'emporte où il veut ; car jusqu'à ce qu'il l'établisse dans la paix où il a résolu de l'élever, c'est-à-dire de lui donner des connaissances très sublimes, il faut certainement qu'elle soit au début très fermement résolue à mourir pour lui ; dans les débuts, en effet, la pauvre âme, je le répète, ne sait pas encore ce que cela doit être.

Les vertus qui découlent de là sont, à mon avis, plus fortes que dans l'extase. On désire davantage et on comprend mieux le pouvoir de ce grand Dieu ; on a pour lui et plus de crainte et plus d'amour ; sans que nous puissions opposer la moindre résistance, il enlève notre âme en Maître tout-puissant. Quant à l'âme, elle demeure avec un regret immense de l'avoir offensé ; elle s'étonne d'avoir eu assez d'audace pour contrister une telle Majesté ; elle souhaite ardemment que personne ne résiste à sa volonté et que tous la glorifient. De là viennent, en outre, je crois, ces désirs si ardents du salut des âmes qui l'animent, cette soif d'y contribuer pour sa part, et de se sacrifier pour que ce grand Dieu soit loué, comme il le mérite.

Le vol d'esprit est un je ne sais quoi qui monte du plus intime de l'âme. Voici une comparaison dont je me rappelle et dont je me suis servie, là où vous savez (1), pour exposer tout au long ces sortes d'oraisons et d'autres encore. Je ne me souviens que de celle-là, car j'ai si peu de mémoire que j'oublie vite. L'âme et l'esprit doivent être, ce me semble, une même chose; je les compare à un grand feu et à un feu qui se dispose à brûler. L'âme, vu la disposition où elle est vis-à-vis de Dieu, est comme le feu qui s'allume promptement, lance sa flamme et monte en haut; mais cette flamme est du feu aussi bien que ce qui reste en bas; elle ne cesse pas d'être du feu, parce qu'elle monte en haut. De même l'âme semble produire du fond d'elle-même un effet si prompt, si subtil, qui monte à la partie supérieure et va où le Seigneur veut, que je ne puis mieux l'expliquer. Cela me paraît un vol d'esprit; je ne trouve pas d'autre comparaison plus claire. Je sais qu'on le comprend très bien alors, et qu'on ne peut l'empêcher.

L'esprit qui s'élève léger comme le petit oiseau, paraît s'être délivré de l'esclavage de la chair et échappé de la prison du corps; ainsi rendu à la

(1) *Vie*, c. 18, 20 et 21.

liberté, il est plus apte à jouir des faveurs dont le Seigneur le comble. Ce vol de l'esprit est si délicat et si précieux, d'après ce que l'âme comprend, qu'elle ne croit pas l'illusion possible dans ce cas, ni même dans les autres faveurs au moment où elle en est favorisée; ses craintes viennent ensuite. La personne qui les a reçues, étant très imparfaite, croyait avoir raison de tout craindre, bien que, dans l'intime de l'âme, elle eût une certitude et une assurance avec lesquelles elle pouvait vivre; mais elle ne laissait pas pour cela de bien veiller à n'être point victime de l'illusion.

J'appelle transport un désir dont l'âme est animée, sans que l'oraison ait précédé. Il lui vient quelquefois et même le plus souvent d'un souvenir subit qu'elle est absente de Dieu, ou bien elle entend une parole dans ce sens. Ce souvenir est parfois si puissant et d'une telle force qu'en un instant elle semble hors d'elle-même. Une personne à qui l'on apprend tout à coup une nouvelle imprévue très triste, ou à qui l'on cause une grande frayeur, semble perdre toute pensée capable de la consoler et demeure comme interdite. Ainsi en est-il dans le cas présent, mais la peine dont l'âme souffre est causée par un tel motif, qu'elle comprend parfaitement combien

il lui serait avantageux d'en mourir. Il lui semble en réalité que tout ce dont elle a alors l'intelligence est de nature à augmenter sa souffrance; d'après la volonté du Seigneur tout son être ne doit pas servir à autre chose; elle ne se souviendra même pas que c'est Dieu qui la retient sur la terre. Elle est comme dans une solitude si affreuse et une telle privation de secours qu'elle ne peut l'exprimer. Le monde tout entier et les plaisirs du monde lui sont à charge; rien de créé ne saurait lui tenir compagnie; son unique aspiration est de voir son Créateur. Or, elle reconnaît que c'est impossible sans passer par la mort, et comme elle ne peut se la donner, elle meurt du désir de mourir. Voilà pourquoi elle est vraiment en danger de mort; elle se voit en quelque sorte suspendue entre le ciel et la terre, et ne sait que devenir. Dieu lui donne de temps en temps une connaissance si élevée de lui-même, pour lui montrer ce qu'elle perd, qu'elle ne pourrait en donner une idée. De toutes les souffrances de l'exil, ou du moins de toutes celles que j'ai endurées, aucune n'égale celle-là; il suffit qu'elle dure une demi-heure pour laisser le corps si brisé et les bras si raides qu'on ne peut même se servir des mains pour écrire, tant elles sont endolories.

L'âme ne sent pas ces souffrances du corps, si ce n'est une fois le transport passé. Elle a assez à faire à sentir les souffrances intérieures; elle ne sentirait même pas, je crois, les plus cruels tourments du corps. On a l'usage de tous les sens; on peut parler et même regarder, mais non marcher, car le grand coup de l'amour abat l'âme. Mourrait-on du désir d'avoir cette faveur, on ne l'obtiendrait pas; c'est un pur don de Dieu. On en retire les plus riches effets et les plus précieux avantages. Les savants signalent ceux-ci ou ceux-là; personne, néanmoins, ne les condamne. Le Père maître d'Avila m'a écrit que c'était une chose bonne (1); tel est l'avis de tous. Quant à l'âme, elle comprend clairement que c'est là une haute faveur de Dieu; mais, si elle la recevait fréquemment, la vie durerait peu.

Le transport ordinaire est le désir de servir Dieu, accompagné d'une grande tendresse et de larmes que lui fait répandre le désir de quitter cet exil. Comme elle a assez de liberté pour voir que la volonté de Dieu est de la laisser encore en ce monde, elle se résigne; elle offre sa vie au Seigneur et le supplie de ne l'employer que pour sa gloire; avec cela, elle supporte l'existence.

(1) Cf. Lettre du 12 sept. 1568. — Cf. *Vie*, t. II, App.

Voici une autre oraison très fréquente : c'est une sorte de blessure qui semble véritablement être faite à l'âme, comme si quelqu'un lui enfonçait une flèche au travers du cœur ou d'elle-même. Cette blessure cause une douleur intense, qui fait pousser des cris plaintifs, mais tellement délicieuse qu'on ne voudrait point la voir finir. Cette douleur n'est pas dans les sens du corps; ce n'est pas une blessure matérielle; on l'éprouve dans l'intérieur de l'âme, et il n'en paraît rien sur le corps (1). On n'arrive à donner l'idée de cet état qu'en se servant de comparaisons, et celles-ci sont très grossières, oui vraiment grossières pour le but proposé; cependant je ne puis m'exprimer d'une autre manière. Voilà pourquoi ces choses ne sont ni pour être écrites ni pour être racontées; celui qui ne les aura pas expérimentées ne les comprendra pas; je dis qu'il ne saura pas jusqu'où va cette peine; car les peines de l'esprit sont très différentes de celles d'ici-bas. Cela me montre que les âmes qui sont dans l'enfer et dans le purgatoire souffrent beaucoup plus que nous ne pouvons nous l'imaginer par les peines corporelles d'ici-bas.

Parfois, il semble que cette blessure d'amour

(1) Cf. *Vie de la Sainte*, c. 29.

monte de l'intime de l'âme ; ses effets sont vraiment admirables. Il lui est tout aussi impossible, quoi qu'elle fasse, de se procurer cette faveur si le Seigneur ne la donne pas, que de la refuser quand il daigne l'accorder. Ce sont comme des désirs de Dieu tellement ardents et élevés qu'on ne peut les exprimer. L'âme se voit enchaînée et ne peut jouir de Dieu autant qu'elle le voudrait ; elle conçoit alors une horreur souveraine pour son corps ; elle le considère comme un mur élevé, qui l'empêche de jouir, sans obstacle de sa part, du bien qu'elle possède déjà, lui semble-t-il, en elle-même. Aussi comprend-elle le mal profond que le péché d'Adam nous a causé, en nous enlevant cette liberté. Cette oraison m'a été donnée avant celle des ravissements et des grands transports dont j'ai parlé.

J'ai oublié de dire que ces grands transports ne se terminent presque jamais si ce n'est par un ravissement, ou par une faveur insigne ; le Seigneur alors console l'âme et l'encourage à vivre par amour pour lui.

Tout ce que je viens de dire ne peut être une illusion, pour plusieurs motifs qu'il serait trop long d'énumérer. Que ce soit bon ou non, le Seigneur le sait. Quant aux effets, on ne saurait, à mon avis, s'empêcher de les reconnaître à la vue

des biens immenses dont l'âme est enrichie.

Je vois clairement que les trois Personnes divines sont distinctes, comme je vous vis hier, vous et le Père provincial (1) séparément, quand vous lui parliez. Ainsi que je vous l'ai marqué, je ne vois rien des yeux du corps, je n'entends rien des oreilles du corps; les yeux de l'âme même ne voient pas; j'ai seulement une certitude extraordinaire que les trois Personnes divines sont là, et quand leur présence cesse, je le comprends aussitôt. Le comment de tout cela, je l'ignore; mais je sais très bien que ce n'est pas de l'imagination. J'aurais beau ensuite m'ingénier pour me représenter cette présence, je n'y réussirais pas; j'en ai fait l'expérience. Il en est de même de tout ce que je viens de dire, d'après ce que je puis comprendre. Depuis tant d'années que je reçois ces faveurs, j'ai eu le temps de le constater pour en parler avec cette assurance.

Je puis bien affirmer, il est vrai, et je vous prie de remarquer ceci, quelle est, ce me semble, la Personne qui me parle toujours. Quant aux deux autres, je ne pourrais l'affirmer de la même

(1) Le P. Diego de Acosta. La Sainte lui resta très attachée et recommanda aux Sœurs de Séville de recourir à sa direction.

manière. L'une d'elles, je le sais, ne m'a point encore parlé; la cause, je ne l'ai jamais sue; d'ailleurs, je ne m'occupe point de demander à Dieu plus que ce qu'il lui plaît de me donner : car il me semblerait immédiatement que le démon va me jeter dans l'illusion. Je ne le demanderai pas, non plus maintenant, pour la même raison.

La première Personne m'a parlé quelquefois, ce me semble. Comme je ne m'en souviens pas bien en ce moment, et comme j'ai oublié ce que c'était, je n'oserais l'affirmer. Tout cela, et ce dont je viens de parler, se trouve exposé plus longuement dans l'écrit que vous savez; néanmoins, je ne sais si c'est dans les mêmes termes.

L'âme voit par un mode très élevé que les trois Personnes divines sont distinctes, mais elle connaît qu'elles ne sont qu'un seul Dieu. Je crois me souvenir que Notre-Seigneur ne m'a point parlé; c'est son Humanité. Je le répète, tout cela, je puis l'assurer, n'est point une illusion.

Ce que vous me dites de l'eau, je l'ignore. Je n'ai point, non plus, appris où se trouve le paradis terrestre. Comme je vous l'ai déjà marqué, ce que le Seigneur me donne à comprendre, je ne puis pas ne pas le comprendre; je le comprends, parce que je ne puis faire autrement.

Quant à demander à Sa Majesté de me donner l'intelligence de certaines choses, je ne l'ai point osé; je croirais aussitôt que c'est là l'œuvre de mon imagination, et que le démon va me tromper. Jamais, grâce à Dieu, je n'ai eu la curiosité d'adresser des demandes de cette sorte; je ne me suis pas préoccupée d'en apprendre davantage; il m'en a coûté assez de travail pour apprendre sans le vouloir ce que l'on m'a enseigné. Cependant, c'est là, à mon avis, un moyen que le Seigneur a pris pour me sauver, quand il a vu mes infidélités; car les bons n'ont pas besoin de tant de grâces pour servir Sa Majesté.

Voici une autre oraison dont je me rappelle. Elle précède la première dont j'ai parlé et consiste dans une certaine présence de Dieu. Ce n'est nullement une vision; mais du moins, quand il n'y a pas de sécheresse, si l'on veut se recommander à Notre-Seigneur, même par une prière vocale, on le trouve présent, lorsqu'on le veut et chaque fois qu'on le veut.

Qu'il lui plaise que je ne perde pas de telles grâces par ma faute, et qu'il daigne me faire miséricorde!

VIII. — 1581, MAI. PALENCIA (1)

A DON ALPHONSE VÉLASQUEZ,
SON ANCIEN CONFESSEUR A TOLÈDE,
ET POUR LORS ÉVÊQUE D'OSMA

État actuel de son âme

Jésus! Oh! comme je voudrais bien faire comprendre à Votre Seigneurie la quiétude et la paix où se trouve mon âme!.....

Elle (2) a, en effet, une certitude si grande de jouir un jour de Dieu qu'il lui semble en avoir déjà reçu cette possession, mais sans la joie dont elle sera accompagnée. Elle est comme celui qui aurait reçu d'un autre, par un contrat passé en due forme, une splendide propriété dont il ne devrait jouir et recueillir les fruits qu'après un

(1) Nous supposons que cette lettre est loin d'être complète, puisque l'autographe qui se vénère au couvent des Carmélites de *Santa Ana* de Madrid commence au haut d'une page, ce qui nous fait croire qu'il manque au moins une feuille.

(2) C'est ici que commence la partie de l'autographe conservée à *Santa Ana* de Madrid.

temps déterminé. Jusqu'alors, il n'aurait que la possession du titre reçu, et attendrait la possession de la propriété. Cependant, mon âme, dans sa reconnaissance, ne voudrait pas jouir immédiatement de la possession de Dieu : il lui semble qu'elle ne l'a pas méritée ; son désir est de continuer à servir Dieu, même au prix des plus terribles souffrances ; et encore, ce serait peu parfois, à ses yeux, de servir jusqu'à la fin du monde celui qui lui a donné ce gage. A la vérité, elle n'est plus en quelque sorte sujette aux misères du monde, comme précédemment ; elle a plus de souffrances à endurer, mais il lui semble que ces souffrances ne font que l'effleurer. Elle est pour ainsi dire dans une forteresse, d'où elle exerce son empire, et elle ne perd point la paix. Néanmoins, cette sécurité, loin de lui enlever une crainte extrême d'offenser Dieu, ne la dispense pas de travailler à surmonter tous les obstacles qui s'opposeraient à sa loi, et augmente, au contraire, sa sollicitude. Mais elle se préoccupe si peu de son propre intérêt, qu'il lui semble avoir perdu en partie son être, tant elle vit dans l'oubli d'elle-même. Tout en elle est dirigé au service de Dieu, à l'accomplissement de plus en plus parfait de sa volonté et à sa plus grande gloire.

Tel est donc l'état de son âme. Quant à sa santé et à son corps, il semble qu'elle en prend plus de soin que par le passé, qu'elle pratique moins la mortification dans la nourriture et les pénitences extérieures; néanmoins ses désirs de l'exercer n'ont point diminué, et, si je ne me trompe, ils ont même grandi. Tout cela a pour but de servir Dieu davantage en d'autres choses. Souvent elle lui offre, comme un rude sacrifice, le soin dont, malgré son chagrin, elle entoure sa santé; parfois, elle accomplit, il est vrai, quelques pénitences, mais vraiment elle ne peut le faire sans danger pour sa santé, et elle se rappelle alors ce que les supérieurs lui ont prescrit. Cette pensée et le désir d'avoir de la santé sont évidemment accompagnés de beaucoup d'amour-propre. Pourtant, j'aurais, je crois, plus de satisfaction à me livrer à de grandes austérités, comme j'en éprouvais autrefois quand je pouvais les pratiquer. Il me semblait au moins que je faisais quelque chose, que je donnais le bon exemple et que je n'avais pas ce tourment où je suis de ne servir Dieu en rien. Votre Seigneurie aura la bonté d'examiner ce qu'il y aura de mieux à accomplir sur ce point.

La grâce des visions imaginatives a cessé. Mais j'ai toujours, ce me semble, cette vision

intellectuelle des trois personnes divines et de la Sainte Humanité de Notre-Seigneur; cette faveur est, selon moi, incomparablement plus élevée. Les faveurs précédentes, je crois pouvoir l'assurer maintenant, venaient vraiment de Dieu, et préparaient mon âme à l'état où elle est aujourd'hui. Vu ma faiblesse et mon peu de courage, Dieu me conduisait par la voie qu'il croyait nécessaire; ces faveurs, cependant, dès lors qu'elles viennent de lui, sont d'un très haut prix.

Les paroles intérieures persévèrent toujours; et quand Notre-Seigneur le juge nécessaire, il me donne quelques avis; sans cela, on aurait fait à Palencia, où je suis présentement, une étourderie très grossière, bien qu'il n'y eût aucune offense de Dieu (1).

Les actes et les désirs ne semblent plus avoir leur force d'autrefois. Quelque grands qu'ils soient, je souhaite incomparablement plus l'accomplissement de la volonté de Dieu et ce qui doit contribuer davantage à sa gloire; l'âme, en effet, comprend combien Sa Majesté sait ce qui est nécessaire pour cela; elle est profondément dépouillée de tout intérêt propre; les actes et les désirs dont je parle cessent promptement et n'ont,

(1) Cf. *Fondations*, ch. 29.

ce me semble, aucune force. De là provient une crainte où je suis de temps en temps, sans cependant éprouver, comme jadis, de l'inquiétude et de la peine. Je crains que mon âme soit insensible et ne fasse rien; je ne puis alors me livrer aux pénitences corporelles. Quant aux désirs de souffrir, d'endurer le martyre ou de voir Dieu, ils sont sans force; le plus ordinairement, il m'est impossible de les former. Je vis uniquement, ce semble, dans le but de manger et de dormir; je n'ai aucune peine de rien; et cela même ne m'en donne pas. J'ai seulement de temps en temps, je le répète, une crainte que ces choses ne soient de l'illusion, mais je ne puis le croire; car, d'après la conviction de ma conscience, je n'ai aucune attache forte aux créatures ni même à toute la gloire du ciel. Seul l'amour de Dieu règne en moi avec force; cet amour, bien loin de diminuer, grandit au contraire à mes yeux, ainsi que le désir que Sa Majesté soit glorifiée par toutes les créatures.

A côté de cela, une chose m'étonne, c'est que je ne puis plus éprouver, comme précédemment, ces chagrins si excessifs et si intimes dont j'étais tourmentée à la vue de la perte des âmes ou à la pensée que je commettais peut-être quelque offense contre Notre-Seigneur. En ce moment je

ne saurais les éprouver de la sorte. Néanmoins, le désir que Dieu ne soit plus offensé n'a pas diminué, ce me semble.

Votre Seigneurie saura qu'en tout ceci, comme dans les choses qui se sont passées en moi ou qui s'y passent présentement, je ne puis faire davantage; il n'est pas en mon pouvoir de servir Dieu avec plus de fidélité; (mais oui, je le pourrais, à la condition que je ne fusse pas imparfaite comme je le suis!) J'affirme cependant qu'il me serait impossible en ce moment, malgré tous mes efforts, de désirer la mort, de produire comme autrefois des actes, ou d'être affligée des offenses faites à Dieu. Je ne ne pourrais, non plus, éprouver ces craintes excessives d'être trompée où j'ai vécu durant tant d'années. Voilà pourquoi je n'ai plus besoin, à l'heure actuelle, de consulter les savants, ni de rien communiquer à personne. Il me suffirait seulement pour ma satisfaction de savoir que je suis dans la bonne voie, ou que je puis travailler quelque peu à la gloire de Dieu. J'ai traité de ce point comme j'avais traité des autres, avec plusieurs théologiens, le Père Dominique (1), le Père maître Médina et quelques Pères de la Compagnie de Jésus. Ce que

(1) Le P. Dominique Bagnès, O. P.

vous me direz maintenant me déterminera à en finir avec les consultations, car je mets la plus entière confiance en Votre Seigneurie. Veuillez, pour l'amour de Dieu, examiner tout cela avec attention.

Je n'ai point perdu, non plus, la faveur de connaître que certaines âmes qui me touchent de près, et sortent de ce monde, sont déjà au ciel (1). J'ajoute que je n'ai pas cette lumière pour les autres.

Oh ! dans quelle solitude je me trouve, quand je songe qu'on ne peut appliquer le sens dont je vous ai parlé au sujet du retour d'Égypte, à celui qui tette les mamelles de ma mère (2).

Je goûte une grande paix intérieure. Les joies et les peines ont peu de puissance pour m'enlever longtemps cette présence des trois personnes divines dont il m'est absolument impossible de douter. Il me semble expérimenter clairement ce que dit saint Jean : Les trois personnes divines

(1) Elle vit en particulier que son père et sa mère étaient au ciel, ainsi que son frère don Laurent. Ce paragraphe se trouve à la marge dans l'autographe.

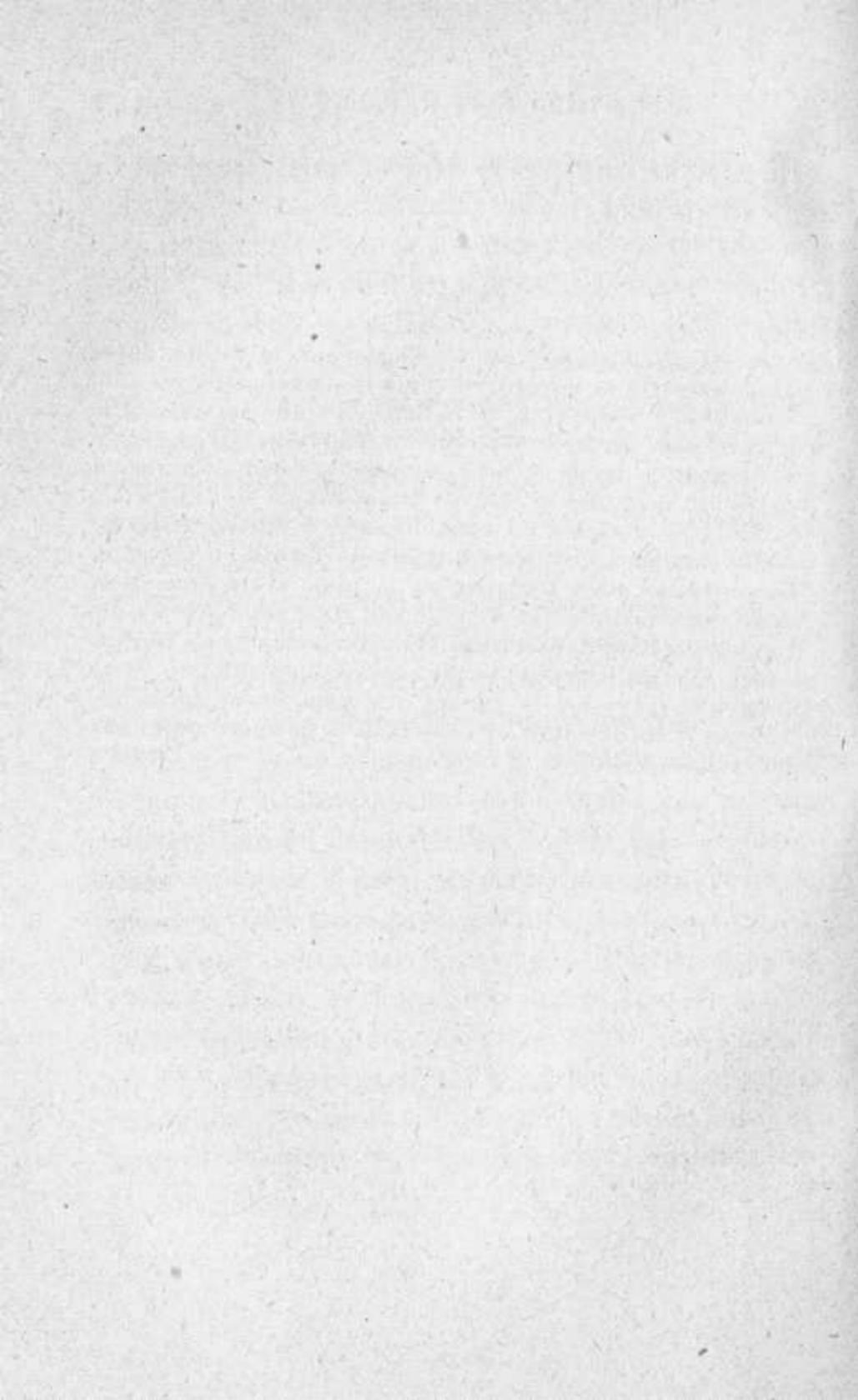
(2) Phrase très obscure pour nous, qui ne connaissons pas, comme le docteur Vélasquez, la question que la Sainte avait posée. Nous n'avons pas cru devoir l'omettre, malgré son obscurité. Elle se trouve non en marge, mais en texte.

établiront leur demeure dans l'âme, et cela, non seulement en nous accordant la grâce, mais en voulant nous donner à sentir leur présence. Une telle faveur est la source des plus riches trésors ; on ne saurait les exprimer. L'un d'eux, c'est qu'il n'est pas nécessaire de se livrer à de longues considérations pour reconnaître que Dieu est là. Ce bienfait m'est sensible d'une manière presque constante, à moins que je ne sois accablée par les souffrances physiques. Parfois, le Seigneur semble vouloir me faire souffrir sans me laisser la moindre consolation intérieure ; jamais cependant ma volonté ne s'oppose, même par un premier mouvement, à l'accomplissement en elle de la volonté de Dieu. Cette soumission a tant de force que je ne souhaite ni la mort ni la vie, sauf dans les circonstances très courtes où je suis enflammée du désir de voir Sa Majesté. Comme aussitôt je me représente d'une manière très vive que les trois personnes divines sont en moi, la peine que me causait leur absence se dissipe, et alors je désire rester sur la terre, si telle est la volonté de Dieu, pour travailler encore à sa gloire. Que ne puis-je contribuer à le faire aimer et louer davantage, ne serait-ce que d'une seule âme, et pour un moment ! Je regarderais cela comme plus

important que d'être déjà en possession de la gloire du ciel (1).

THÉRÈSE DE JÉSUS.

(1) Au chapitre XXX de ses *Fondations*, la Sainte, après avoir appris que l'évêque d'Osma la demandait pour une fondation, à Soria, nous dit : « Cette nouvelle me causa une grande joie, car, sans parler de la fondation qui était très avantageuse, j'avais le plus vif désir de communiquer à ce prélat certaines choses de mon âme. » — Elle s'était confessée à lui, lorsqu'il était chanoine à Tolède, en 1576. — Cf. *Relation LV*, Tolède, août 1576. Depuis cette époque, le confesseur avait toujours eu la plus haute vénération pour son illustre pénitente. De son côté, celle-ci lui avait toujours conservé son estime et sa confiance. Aussi voulut-elle lui écrire une relation de sa vie. Cette relation nous la montre plus élevée encore que dans son *Château de l'âme*, qui fut terminé en 1577. C'est la dernière que nous possédions d'elle.



II^e SÉRIE

Relations diverses ou faveurs célestes

I. — 1569, 17 NOVEMBRE. TOLÈDE (1)

Jésus! Le 17 novembre, dans l'octave de saint Martin de l'année 1569, je vis, pour le but que je sais, que j'avais passé douze ans sur trente-trois que vécut Notre-Seigneur. Il en manque vingt et un. C'est à Tolède, au monastère des Carmélites du glorieux saint Joseph que j'ai eu cette révélation.

Moi pour toi, et toi pour moi, ô ma Vie.

J'en ai vécu douze pour moi, et non par ma volonté.

(1) Personne n'a pu jusqu'à ce jour donner une explication plausible de cette relation. L'autographe se trouve au monastère des Carmélites de Médina del Campo.

II (1). — 1569 ou 1570

Quand je me trouvais au monastère de Tolède, plusieurs personnes me conseillaient de ne pas y donner la sépulture à quelqu'un qui ne fût pas gentilhomme; Notre-Seigneur me dit : *Tu te tromperais beaucoup si tu te laissais guider par les lois du monde; jette les yeux sur moi, tu me verras pauvre et méprisé des hommes; est-ce que par hasard il suffit d'être grand devant le monde pour être grand devant moi? et ce qui doit vous rendre dignes d'estime, sont-ce les titres de noblesse, ou les vertus?*

III. — 9 FÉVRIER 1570. MALAGON.

Je venais de communier, le second jour de Carême, à Saint-Joseph de Malagon, lorsque Notre-Seigneur se montra à moi dans une vision imaginative, comme de coutume. En le considé-

(1) Ribera, l. II, c. 14, affirme avoir vu l'autographe de cette relation. La Sainte parle de cette faveur au ch. xv de ses *Fondations*.

rant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il en avait une toute resplendissante, dont les rayons portaient évidemment des blessures que les épines lui avaient faites autour de la tête. Dès lors que j'ai une grande dévotion à ce mystère, je fus très consolée. Je me mis ensuite à penser quel terrible tourment Notre-Seigneur dut endurer, puisque la couronne d'épines lui avait fait tant de plaies, et je fus toute pénétrée de douleur (1). Le Seigneur me dit alors : *Ne t'afflige pas pour ces plaies, mais pour celles en nombre considérable qu'on me fait maintenant.* Je lui répondis : Que puis-je pour y remédier ? Je suis prête à tout. Il répliqua : « Ce n'est pas le temps maintenant de te reposer ; hâte-toi de fonder ces monastères ; ma joie est d'être près des âmes qui les habitent. Accepte toutes les maisons que l'on te donnera : c'est parce que beaucoup d'âmes n'en trouvent point qu'elles ne me servent pas. Les monastères que tu fonderas dans les petites localités seront comme celui-ci ; on y gagnera autant de mérites que dans les autres, pourvu qu'on y soit animé du même zèle. Applique-toi à les mettre tous sous le gouvernement d'un seul supé-

(1) Isabelle de Saint-Dominique raconte ce fait dans les *Informations d'Avila*, 1610.

rieur. Insiste pour que le souci du temporel ne fasse pas perdre la paix intérieure : je veillerai sur vous, afin que rien ne vous manque. On aura un soin particulier des malades ; la prieure qui les néglige, ou même qui n'est pas attentionnée pour elles, ressemble aux amis de Job. Elle les expose à manquer de patience, quand j'envoie la maladie pour le bien de leurs âmes. Tu écriras le récit de la fondation de ces monastères. » Je me rappelai alors que pour celle de Médina je n'avais jamais rien vu qui méritât d'être relaté. Il me dit : *Cette fondation n'est-elle pas miraculeuse? Que veux-tu de plus?* Il voulut me donner à entendre que lui seul l'avait réalisée, quand elle semblait impossible. Je me déterminai alors à écrire ces *Fondations* (1).

IV. — 1570-1571.

Réfléchissant, un jour, à un avis que le Seigneur m'avait chargée de donner, et n'y comprenant absolument rien, malgré toutes les prières

(1) Ce n'est cependant qu'en 1573 que la Sainte y mit la main pour obéir au P. Ripalda, qui la confessait alors à Salamanque. C'est le P. Gratien qui l'obligea à en continuer le récit.

que je lui adressais, je m'imaginai que c'était peut-être le démon qui me trompait. Le Seigneur me dit : « Ce n'est pas le démon, et je te prévendrai, lorsque le temps sera venu. »

V. — 1570 OU 1571

Je pensais une fois que l'âme mène une vie plus pure, quand elle est éloignée des affaires, et que, m'y trouvant toujours engagée, je devais être dans une mauvaise voie et commettre beaucoup de fautes, lorsque j'entendis ces paroles : « Il ne peut en être autrement, ma fille; applique-toi toujours à agir avec une intention droite, et un détachement complet. Jette les yeux sur moi, et rends tes œuvres conformes aux miennes. »

THÉRÈSE DE JÉSUS (1).

VI. — 1570-1571.

Je me demandais dans une circonstance pour-

(1) L'autographe qui se trouve chez les Carmélites de Calahorra et porte même la signature de la Sainte semble avoir été fabriqué avec des lettres découpées de ses écrits.

quoi les ravissements ne me venaient presque jamais plus en public, quand j'entendis : « Cela ne convient plus maintenant ; tu as assez de crédit pour le but que je me propose ; nous aurons égard à l'avenir à la faiblesse des méchants. »

VII. — 1571.

J'étais un jour très préoccupée des moyens de réformer l'Ordre, quand Notre-Seigneur me dit : « Fais ce qui est en ton pouvoir ; laisse-moi agir et ne te préoccupe de rien ; jouis des faveurs dont tu es comblée, car elles sont grandes. Mon Père met ses délices en toi, et le Saint-Esprit t'aime. »

VIII. — 15 FÉVRIER 1571 (1).

Un jour Notre-Seigneur me dit : « Tu désires toujours des souffrances, et d'un autre côté tu les refuses. Je dispose les choses conformément aux désirs que je vois en toi, et non conformément à ta sensualité et à ta faiblesse. Fais de généreux efforts ; tu vois combien je t'aide ; j'ai

(1) *Informations* de Valladolid, 1610. — Marie-Baptiste.

voulu que tu mérites cette couronne. *De ton vivant, tu verras l'Ordre de la Vierge très florissant.* » J'entendis cette parole de Notre-Seigneur lui-même vers la fin de février de l'année 1571.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

IX. — 29 MAI 1571. AVILA.

Le mardi après l'Ascension (1), je restai un instant en oraison, au sortir de la communion que j'avais faite avec difficulté, car j'étais tellement distraite que mon esprit ne pouvait se fixer à une pensée, et je me plaignais au Seigneur de notre pauvre nature. Soudain, mon âme commença à s'enflammer. Je croyais véritablement avoir une vision intellectuelle de la présence en moi de la sainte Trinité. Il fut donné à mon âme, par une certaine représentation ou image de la vérité, de voir, autant du moins que ma faiblesse en était capable, comment il y a trois personnes en un seul Dieu. Il me semblait que ces trois

(1) Le 29 mai 1571, au monastère de Saint-Joseph, à Avila, où le provincial, des Carmes, le P. Alphonse Gonzalez, venait de l'envoyer à son retour de Salamanque à Médina.

personnes me parlaient, qu'elles se reproduisaient distinctement au dedans de mon âme et me disaient : *A partir de ce jour, tu verras en toi du progrès sur trois choses dont chacune de nous te fait don : la charité, la joie dans la souffrance et le sentiment de cette charité qui s'enflammera dans ton âme.* Je compris le sens de ces paroles du Seigneur : « Les trois personnes divines habiteront dans l'âme qui est en état de grâce. » Je voyais, en effet, la sainte Trinité présente au dedans de moi de la manière que j'ai exposée.

Je remerciais ensuite le Seigneur d'une telle grâce, dont je me trouvais si indigne, et je disais avec les plus profonds sentiments de douleur à Sa Majesté : « Puisque vous deviez m'accorder des faveurs de ce genre, pourquoi ne m'avez-vous pas soutenue de votre main et préservée de tant d'infidélités? » car le jour précédent, j'avais eu une extrême affliction de mes fautes dont le souvenir s'était présenté. Je vis alors clairement tout ce que le Seigneur avait fait pour moi depuis mon enfance, afin de m'attirer à lui par les moyens les plus efficaces, et le peu de zèle que j'avais mis à correspondre à sa grâce. Je vis par là quel amour excessif le porte à nous pardonner chacune de nos fautes, lorsque nous voulons revenir à lui ; mais cet amour se manifeste davan-

tage en moi qu'en toute autre, pour beaucoup de raisons.

Mon âme vit, ce semble, s'imprimer si profondément en elle l'image de ces trois personnes divines, que je contemplais et qui ne sont qu'un seul Dieu, que, si cette faveur durait, il me serait impossible de n'être pas recueillie dans une telle compagnie. Je vis encore dans cette circonstance d'autres choses et entendis d'autres paroles, mais il n'y a pas de motif pour en parler.

X. — MAI 1571. AVILA.

Peu avant cette faveur, je me disposais un jour à aller recevoir la sainte communion; l'hostie était encore dans le ciboire, quand je vis une sorte de colombe qui agitait les ailes avec bruit. J'en fus tellement émue que j'entrai alors en extase et que je dus faire de grands efforts pour communier. Tout cela se passa à Saint-Joseph d'Avila. La sainte communion m'était donnée par le Père François de Salcêdo (1). Un autre jour, que j'assistais à sa messe, le Seigneur, qui m'ap-

(1) Il avait été ordonné prêtre l'année précédente, 1570.

paraissait à l'état de gloire dans l'hostie consacrée, me dit : *Son sacrifice m'est agréable.*

XI. — 30 JUIN 1571. MÉDINA.

Cette présence en moi des trois personnes divines dont j'ai parlé au commencement (1) a continué jusqu'à ce jour, fête de la commémoration de Saint Paul, d'une manière presque constante. Habituee comme je l'étais à la présence seule de Jésus-Christ, il me semblait toujours que j'étais quelque peu gênée par la vue de ces trois personnes, bien que je sache qu'elles ne sont qu'un seul Dieu. Comme je m'entretenais aujourd'hui de cette pensée, le Seigneur me dit : *Tu te trompes en te représentant les choses de l'âme comme celles du corps ; sache qu'elles sont très différentes, et que l'âme est capable de jouir beaucoup.* Il me parut que, semblable à une éponge toute pénétrée et imbibée d'eau, mon âme était imprégnée de la Divinité, et que d'une certaine manière, elle jouissait vraiment de la présence des trois personnes et les possédait en elle. J'entendis alors cette parole : *Ne songe pas à me renfermer en toi, mais à te renfermer en moi.* Il me semblait que

(1) Cf. Relation IX, où elle en parle.

les trois personnes divines étaient au dedans de mon âme; je les voyais se communiquer à chacune des créatures, sans exception, tout en demeurant en moi.

XII. — JUILLET 1571.

JÉSUS! je me demandais un jour si l'on n'avait pas raison de trouver mal que je sortisse de mon monastère pour ériger des fondations, et si je ne ferais pas mieux de me livrer sans cesse à l'oraison, lorsque j'entendis : *Tant que l'on est sur la terre, le profit spirituel ne consiste pas à se procurer près de moi de plus grandes joies, mais à accomplir ma volonté.* Thérèse de Jésus (1).

XIII. — 1571.

Il m'avait semblé que la recommandation de saint Paul sur la retraite où doivent vivre les femmes, dont on m'avait parlé depuis peu de

(1) L'autographe de cette relation se trouve dans l'église de Puig, et est signé de la main de la Sainte.

jours mais que j'avais entendue avant, devait être pour moi l'expression de la volonté de Dieu, quand le Seigneur me dit : *Prévien-les de ne pas se guider par un seul passage de la sainte Écriture, mais de considérer aussi les autres : eh quoi! pourraient-ils par hasard me lier les mains?*

XIV. — 10 JUILLET 1571. MÉDINA.

Le lendemain de l'octave de la Visitation, je me trouvais dans l'ermitage du Mont-Carmel et recommandais à Dieu un de mes frères, qui était en danger de perdre son âme⁽¹⁾. Je lui disais (je ne sais plus si c'était mentalement) : Pourquoi mon frère est-il dans un endroit où son salut est en danger? Si je voyais, Seigneur, un de vos frères dans ce danger, que ne ferais-je pas pour le sauver? Je ne négligerais rien, ce me semble, de ce qui est en mon pouvoir. Le Seigneur me répliqua : *O ma fille, ma fille, les religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs, et tu hésites à aller à leur secours. Courage! Sache que je le veux. Les difficultés ne sont pas aussi grandes qu'il te le*

(1) Il s'agit probablement de son frère Augustin de Ahumada. Cf. *Vie*, t. II, *Append. I*.

semble; tes autres affaires n'en souffriront point comme tu le redoutes : elles n'en iront que mieux, ainsi que celles de l'Incarnation. Ne résiste donc plus; mon pouvoir est grand (1).

XV. — APRÈS LE 21 JUILLET 1571. AVILA.

La soif et le désir si ardents que j'avais de la mort m'ont quittée, surtout depuis la fête de sainte Madeleine; car je me suis déterminée alors de bon cœur à vivre pour servir beaucoup Dieu. Quelquefois néanmoins le désir de le voir me revient, et malgré tous mes efforts pour le chasser, je n'y réussis pas.

XVI. — 1571. AVILA.

Une autre fois, j'entendis : Un temps viendra où il s'opérera beaucoup de miracles dans cette église; on l'appellera l'église sainte. Cela eut lieu à Saint-Joseph d'Avila, en 1571.

(1) *Informations de Valladolid — Marie-Baptiste.*

XVII. — 1571.

Je songeais, un jour, à la grande pénitence que faisait doña Catherine de Cardone. Je me disais que j'aurais pu moi-même m'y livrer davantage pour correspondre aux désirs que Dieu m'en avait donnés parfois. Comme les supérieurs me l'avaient défendu par obéissance, je me demandais s'il ne serait pas mieux de ne plus leur obéir à l'avenir sur ce point. Or, le Seigneur me dit : *Cela, non, ma fille ; le chemin que tu suis est bon et sûr ; vois toutes ces pénitences ; eh bien ! je préfère ton obéissance.*

XVIII. — 1571.

Me trouvant un jour en oraison, le Seigneur me montra dans une sorte de vision intellectuelle l'état d'une âme qui est en grâce avec Dieu. Je vis la sainte Trinité lui tenir compagnie et par le fait même lui donner le pouvoir de dominer le monde entier. Il me fut donné alors de comprendre ces paroles du livre des Cantiques : « Que mon Bien-Aimé vienne dans mon jardin et se

nourrisse du fruit des pommiers. » Il me montra, en outre, l'état d'une âme en péché mortel ; elle est privée de tout pouvoir, semblable à une personne qui est complètement liée et attachée, qui a les yeux bandés, qui, malgré ses efforts, ne peut ni voir, ni marcher, ni entendre, et qui enfin se trouve dans d'épaisses ténèbres. Je fus tellement touchée de pitié pour les âmes qui sont en cet état que tous les tourments possibles me sembleraient légers pour en délivrer une seule. On ne saurait bien exprimer ce que j'ai vu alors ; mais si on le comprenait comme je l'ai vu, il serait impossible, je crois, qu'une âme quelconque consentit à perdre une faveur telle que l'état de grâce, ou à rester dans une infortune comme celle du péché.

XIX. — 19 JANVIER 1572. AVILA.

La première année que je fus prieure à l'Incarnation, au moment où l'on commençait le *Salve*, la veille de saint Sébastien, je vis la Mère de Dieu environnée d'une foule d'anges descendre du ciel, et se placer à la stalle de la prieure, là où se trouve la statue de Notre-Dame. Il me paraît qu'alors je

ne vis plus la statue, mais Notre-Dame elle-même, qui ressemblait, je crois, un peu à l'image dont la comtesse m'avait fait présent (1). Il est vrai, j'eus à peine le temps de l'examiner ; je tombai aussitôt dans une grande extase. Il me semblait qu'il y avait des anges au-dessus des corniches des stalles et sur les accoudoirs de devant. Mais je ne les voyais pas sous une forme corporelle, car c'était une vision intellectuelle. Notre-Dame resta ainsi durant tout le *Salve*, et me dit : Tu as bien fait de me placer ici ; je serai présente aux louanges que les sœurs adresseront à mon Fils, et je les lui offrirai. Après cela, mon âme entra dans l'oraison où elle se trouve en compagnie de la Sainte Trinité. Il me sembla alors que le Père m'approchait de lui et m'adressait les paroles les plus agréables. Il me dit entre autres choses, en me montrant son amour : Je t'ai donné mon Fils, le Saint-Esprit et cette Vierge, que peux-tu me donner en retour ?

(1) Doña Marie de Vélasco y Aragon, comtesse d'Osorno, avait fait don à la Sainte de cette statue qui se conserve religieusement au monastère de Saint-Joseph, à Avila.

XX. — 30 MARS 1572. INCARNATION D'AVILA.

Le dimanche des Rameaux, je venais de communier, quand j'entrai dans une grande extase ; je ne pouvais avaler la sainte Hostie. Je l'avais encore dans la bouche, lorsqu'il me sembla véritablement, une fois que je fus un peu revenue à moi, que toute ma bouche était remplie de sang, que toute ma figure et ma personne en étaient couvertes, comme si Notre-Seigneur venait de le répandre. Il me sembla que ce sang était chaud et que la suavité que j'en éprouvais était excessive. Notre-Seigneur me dit alors : « Ma fille, je veux que mon sang te profite ; ne crains pas que ma miséricorde vienne à te manquer. J'ai répandu mon sang au milieu des plus grandes douleurs, et tu en jouis au milieu des délices, comme tu le vois. Je te paye bien le banquet que tu m'as fait à pareil jour. » Il ajouta ces dernières paroles, parce que, depuis plus de trente ans, je communiais ce jour-là, si je le pouvais, et je m'appliquais à bien préparer mon âme pour y donner l'hospitalité au Seigneur. Les Juifs, à mon avis, s'étaient montrés vraiment cruels envers lui, lorsqu'ils le laissèrent aller si loin chercher son repas, après l'avoir reçu avec tant de solennité.

Je ne négligeais donc rien pour qu'il daignât demeurer avec moi; et certes, il se trouvait dans une bien mauvaise hôtellerie, comme je le vois maintenant. Je me livrais ainsi à plusieurs considérations très naïves, mais Notre-Seigneur devait cependant les agréer, car cette vision est une de celles que je regarde comme des plus certaines, et elle m'a servi pour la communion.

Avant de recevoir cette faveur, j'étais restée, si je ne me trompe, trois jours dans cette grande peine que j'éprouve plus vivement à certains jours d'être loin de Dieu. Cette fois, la peine avait été tellement vive que je ne croyais plus pouvoir l'endurer. Après en avoir beaucoup souffert, je vis qu'il était tard pour prendre ma collation, et je n'en avais nullement la force. C'est une très sensible fatigue pour moi de ne pas la prendre plus tôt, à cause de mes vomissements. Je fis donc un effort; je plaçai le pain devant moi pour tâcher de le manger; je vis aussitôt le Christ qui, ce me semble, coupait le pain pour me le porter à la bouche; il me dit : *Mange, ma fille; soumets-toi comme tu pourras; je suis peiné de ce que tu souffres; mais cela te convient pour le moment.* Ma peine disparut alors et je fus consolée. Il me sembla vraiment que Notre-Seigneur était alors avec moi et qu'il y demeura tout le

jour suivant. Enrichie de cette faveur, mon désir fut pour lors satisfait. J'ai remarqué l'expression : « Je suis peiné », car, à mon avis, il ne peut plus avoir de peine de rien (1).

XXI. — MAI 1572. AVILA.

« De quoi t'affliges-tu, pauvre petite pécheresse? Ne suis-je pas ton Dieu? Ne vois-tu pas combien je suis offensé là-bas? Si tu m'aimes, pourquoi n'as-tu pas de douleur des offenses (2) qui me sont faites? »

XXII. — 1572. AVILA.

Sur la crainte de n'être pas en état de grâce.

« Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres; je suis fidèle; personne ne se perdra sans le savoir. Il se trompe celui qui veut mettre son assurance dans les joies spirituelles; la véritable

(1) Yépès, *Vie de la Sainte*, l. I, c. 19. — Déposition de Muñoz de Godoy.

(2) On ne sait de quoi il s'agit.

assurance est le témoignage de la bonne conscience. Que personne ne s'imagine pouvoir par lui-même demeurer dans la lumière, ou empêcher la nuit de venir; cela dépend de ma grâce. Le meilleur moyen pour l'âme de garder la lumière est de comprendre qu'elle ne peut rien par elle-même, et que tout lui vient de moi. Bien qu'elle soit dans la lumière, elle tombe dans la nuit dès l'instant où je me retire. La véritable humilité pour l'âme consiste à connaître ce qu'elle peut et ce que je puis. Ne manque pas d'écrire les avis que je te donne, afin de ne les point oublier. Quand tu veux avoir par écrit les avis des hommes, pourquoi t'imagines-tu que c'est perdre le temps que de transcrire ceux que tu reçois de moi? Un temps viendra où ils te seront tous nécessaires. »

XXIII. — 1572. AVILA.

J'avais lu dans un livre que c'était une imperfection d'avoir des images curieuses; aussi, je ne voulais plus qu'il en restât une seule dans la cellule. Déjà il m'avait semblé conforme à la pauvreté de n'avoir que des images en

papier; quand donc je fis ensuite cette lecture, je n'en voulais plus que de cette sorte. Voici ce que le Seigneur me dit à un moment où je ne songeais plus à cela : « Ce n'est pas là une bonne mortification. Lequel vaut le mieux ? la pauvreté ou la charité ? C'est évidemment la charité ; ne laisse donc point de côté ce qui peut la réveiller, et ne l'enlève point à tes religieuses ; le livre que tu as là parle non des images, mais des ornements et des dessins artistiques qui les entourent. La ruse du démon consiste précisément à enlever aux luthériens tout ce qui pourrait réveiller leur amour pour Dieu ; voilà pourquoi ces infortunés courent à leur perte. Mes fidèles, ma fille, doivent, maintenant plus que jamais, suivre une voie tout opposée. Je compris, en outre, combien j'étais obligée à honorer Notre-Dame et saint Joseph. Souvent, en effet, je suivais le chemin de la perdition, et Dieu, en considération de leurs prières, me ramenait dans celui du salut.

XXIV. — INCARNATION D'AVILA. MAI 1572 (1).

Durant l'octave de la Pentecôte, le Seigneur

(1) Rib., 1. 3, c. 1. Cf. Lettre de la Sainte du mois de

m'a accordé une grande grâce et donné l'espoir que ce monastère allait s'améliorer; je veux dire les Sœurs de ce monastère.

XXV. — INCARNATION D'AVILA. 22 JUILLET 1572.

Le jour de la fête de sainte Madeleine, le Seigneur vint de nouveau m'accorder la grâce qu'il m'avait faite à Tolède, en me choisissant pour remplacer une personne absente (1).

XXVI. — 22 SEPTEMBRE 1572 (2).

Le lendemain de la fête de saint Matthieu, je me trouvais dans les dispositions où je suis ordi-

mars 1572, où elle parle également de la sainteté des religieuses du monastère de l'Incarnation d'Avila.

(1) Yépès (*Vie de la Sainte*, l. I, c. 19) raconte que la Sainte portait une grande envie à l'amour que Notre-Seigneur avait eu pour Marie-Madeleine. Or, un jour de la fête de cette sainte, Notre-Seigneur lui dit : « J'ai eu celle-ci pour amante durant mon séjour sur la terre; c'est toi qui l'es maintenant que je suis au ciel. » Tous les ans, il lui renouvelait cette faveur, le jour de la fête de sainte Madeleine.

(2) *Cartas*, éd. 1674, t. II. — *Inform.* Salamanque 1610.

nairement depuis que j'ai eu la vision de la Sainte Trinité et de la manière dont elle habite dans l'âme qui est en état de grâce. L'adorable Trinité se représenta à moi de telle sorte que par certains modes et certaines comparaisons, je la contemplai très clairement dans une vision imaginative. D'autres fois, il est vrai, elle s'était montrée à moi dans une vision intellectuelle; mais au bout de quelques jours, je ne pouvais plus, comme maintenant, occuper mon esprit de cette vérité, ni y trouver de la consolation. Aujourd'hui, je reconnais que cette vision est conforme à ce que j'ai entendu des théologiens, quoique je ne le comprisse pas aussi bien alors. Cependant, j'ai toujours cru cette vérité sans hésiter; car je n'ai jamais eu de tentation contre la foi.

Nous pensons, nous autres ignorants, que les Personnes de la Sainte Trinité sont toutes les trois en une seule; c'est ainsi que nous les voyons dans les peintures, à la manière d'un corps à trois visages que l'on nous représente parfois. C'est là une chose qui nous épouvante et nous paraît impossible. Nous n'osons y arrêter notre pensée; l'entendement se trouble, dans la crainte de douter de cette vérité, et il perd alors un grand mérite.

Ce qui fut représenté à mon esprit, ce sont

trois personnes distinctes, qu'on peut voir et à qui on peut parler séparément. Depuis lors, j'ai considéré que le Fils seul a pris la chair humaine, ce qui montre bien cette vérité. Ces trois personnes s'aiment, agissent en commun et se connaissent. Mais si chacune est par elle-même, comment disons-nous que les trois ne sont qu'une seule essence? Or nous le croyons. C'est là une vérité absolue, et je serais prête à endurer mille morts pour la soutenir. Ces trois Personnes n'ont qu'une seule volonté, qu'un seul pouvoir, qu'une seule autorité. Aussi l'une ne peut rien sans l'autre, et toutes les créatures n'ont qu'un seul Créateur. Le Fils pourrait-il sans le Père créer une fourmi? Non; car ils n'ont qu'un seul pouvoir; il en est de même du Saint-Esprit. Il n'y a donc qu'un seul Dieu Tout-Puissant, et les trois Personnes ne sont qu'une même Majesté. Quelqu'un pourrait-il aimer le Père sans aimer le Fils et le Saint-Esprit? Non; celui qui honore l'une de ces trois Personnes les honore toutes les trois; celui qui en offense une offense les trois. Le Père peut-il être sans le Fils et sans le Saint-Esprit? Non; parce qu'ils ne sont qu'une seule essence, et là où se trouve l'un d'entre eux, ils se trouvent tous les trois; on ne saurait les séparer. Mais comment voyons-nous que les trois Per-

sonnes sont distinctes? comment le Fils seul a-t-il pris la chair humaine, et non le Père, ni le Saint-Esprit? Cela, je ne l'ai pas compris : les théologiens le sauront peut-être. Je sais bien, pourtant, que dans l'œuvre si merveilleuse de l'Incarnation, les trois Personnes ont agi, mais je ne porte pas beaucoup ma pensée à la manière dont s'est accompli ce mystère; car mon esprit est bientôt captivé par cette vérité que Dieu est tout-puissant, qu'il a réalisé tout ce qu'il a voulu, et qu'il réalisera encore tout ce qu'il voudra; moins je comprends cette vérité, plus je la crois et plus je l'aime. Que Sa Majesté soit bénie à jamais! Ainsi soit-il!

XXVII. — 1572.

Si Notre-Seigneur ne m'avait accordé tant de grâces, je n'aurais jamais eu, je crois, assez de courage pour entreprendre les œuvres qui se sont accomplies, ni assez de force pour supporter les travaux, les contradictions et les critiques qui ont plu sur moi. Depuis l'origine de ces fondations, les craintes que j'avais précédemment d'être trompée se sont évanouies. J'ai eu la certi-

tude que Dieu lui-même agissait en moi; voilà pourquoi j'ai entrepris des œuvres difficiles. Cependant, je ne l'ai jamais fait qu'après avoir pris conseil, et par obéissance. Il est donc évident que si Notre-Seigneur a voulu ramener notre Ordre à sa ferveur primitive, si pour cela il a voulu dans sa miséricorde se servir de moi, Sa Majesté devait me donner les qualités qui me manquaient et me faisaient complètement défaut, pour mener ce projet à bonne fin. Il devait manifester d'autant plus sa grandeur qu'il employait un instrument plus imparfait.

XXVIII. — 18 NOVEMBRE 1572. AVILA.

La seconde année de mon prieurat à l'Incarnation, le jour de l'octave de saint Martin, j'étais sur le point de communier, quand le Père Jean de la Croix (1), qui me donnait la sainte hostie,

(1) Saint Jean de la Croix était confesseur du monastère depuis le milieu du mois de mai précédent. Yépès (l. II, c. 25) dit à ce sujet : « Déjà la Mère avait bien muni la maison par le dehors et fermé les portes des parloirs par où entrent ordinairement ceux qui volent les âmes et font perdre la paix aux pauvres religieuses. Puis, voulant réformer complètement les âmes elles-mêmes, elle demanda

la partagea en deux pour en donner la moitié à une autre sœur. Je pensai que ce Père agissait ainsi, non parce qu'il n'y avait pas assez d'hosties, mais parce qu'il voulait me mortifier, car je lui avais dit que j'aimais beaucoup recevoir de grandes hosties. Je savais bien que cela importait peu et que Notre-Seigneur est tout entier dans la plus petite parcelle. Sa Majesté me dit alors, pour me faire comprendre qu'en effet cela importait peu : *Ne crains pas, ma fille, que personne puisse jamais te séparer de moi.* Le Seigneur m'apparut alors dans une vision imaginative, comme d'autres fois, au plus intime de l'âme, et, me donnant sa main droite, il me dit : *Vois ce clou ; c'est un signe qu'à partir de ce moment tu seras mon Épouse ; jusqu'à présent, tu ne l'avais pas mérité ; à l'avenir, non seulement tu verras en moi ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais tu auras soin de mon honneur, comme ma véritable Épouse : mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.* Cette grâce fut si puissante que

pour confesseurs de la communauté des Carmes de la réforme, car plusieurs religieuses, qui voulaient commencer une vie nouvelle, désiraient faire une confession générale et souhaitaient ardemment avoir des guides pour les diriger dans les voies de l'oraison. Elle s'adressa au P. Visiteur Apostolique, qui lui envoya saint Jean de la Croix et le P. Germain. »

j'étais comme ravie hors de moi, et dans ce transport, je dis au Seigneur : « Ou transformez ma bassesse, ou ne m'accordez pas une telle faveur. » Il me semblait, en vérité, qu'elle était excessive pour ma faible nature. Je demeurai ainsi tout le jour profondément ravie. Depuis lors, j'ai éprouvé les effets merveilleux de cette grâce; d'un autre côté, je suis plus confuse et plus affligée que jamais, quand je vois combien je suis loin d'y répondre.

XXIX. — 1572.

Voici ce que me dit un jour le Seigneur : Penses-tu, ma fille, que le mérite consiste à jouir? N'est-il pas plutôt à travailler, à souffrir et à aimer? Tu n'as jamais entendu dire que saint Paul ait goûté plus d'une fois les joies du ciel, tandis qu'elles sont nombreuses celles où il a souffert. Considère ma vie; elle est marquée par une souffrance constante; tu n'y trouves qu'une seule joie, celle du Thabor. Ne t'imagines pas, quand tu contemples ma Mère me tenant dans ses bras, qu'elle ait goûté une si haute faveur sans éprouver les plus cruels tourments; dès le

jour où elle entendit les paroles du vieillard Siméon, elle reçut de mon Père une claire vue de mes souffrances futures. Aussi les grands saints du désert, guidés qu'ils étaient par Dieu, se livraient également aux plus austères pénitences, et ils avaient encore à soutenir de terribles combats contre le démon et contre eux-mêmes; ils passaient de longs jours sans goûter la moindre consolation spirituelle. Sois-en bien persuadée, ma fille, plus mon Père aime une âme, plus il lui envoie de tribulations; celles-ci sont en rapport avec son amour. En quoi puis-je moi-même te montrer plus d'amour, si ce n'est en voulant pour toi ce que j'ai voulu pour moi? Contemple mes plaies; jamais tes souffrances n'arriveront jusque-là. Voilà le chemin de la vérité. Comprends-le, et tu m'aideras à pleurer la perte où courent les victimes du monde dont les désirs, les soucis et les pensées sont complètement opposés à ces vérités.

J'avais un tel mal de tête au début de mon oraison, qu'il me semblait presque impossible de la faire, lorsque le Seigneur me dit : « *Tu verras par là le prix de la souffrance; ta santé ne te permettait pas de me parler; j'ai voulu m'entretenir avec toi et te combler de grâces.* » Et, en effet, je demeurai près d'une heure et demie dans

un recueillement profond. Il m'adressa alors les paroles que je viens de rapporter et d'autres encore. Je n'eus aucune distraction durant tout ce temps; je ne sais où j'étais; mais je ne pourrais exprimer l'excès de joie où se trouvait mon âme. Je ne souffrais plus de la tête et j'en fus dans le ravissement; j'éprouvais un très vif désir de souffrir. Je dois le dire aussi, je n'ai pas compris que Notre-Seigneur et saint Paul aient eu d'autres joies sur la terre que celles dont j'ai parlé. Le Seigneur me recommanda, en outre, de bien me rappeler les paroles qu'il avait adressées à ses apôtres : *Le serviteur ne doit pas être plus que le maître.*

XXX. — 1572. AVILA.

Je vis une grande tempête d'épreuves. De même que les enfants d'Israël furent persécutés par les Égyptiens, de même nous devons être persécutés, nous aussi; mais Dieu nous fera passer la mer à pieds secs, et nos ennemis seront engloutis dans les flots (1).

(1) Marie de Saint-Joseph (*Historia de sus persecuciones*, Burgos, 1913) raconte que cette vision fut accordée à la Sainte quatre ans avant la grande persécution dont souffrit la réforme du Carmel.

XXXI. — FÉVRIER-MARS 1575. VÉAS (1).

Un jour, au couvent de Véas, Notre-Seigneur me dit que je pouvais, étant son Épouse, lui présenter mes suppliques, et qu'il me promettait de m'accorder tout ce que je lui demanderais; comme gage, il me donna une bague splendide où se trouvait enchâssée une pierre précieuse semblable à une améthyste, dont l'éclat est incomparablement supérieur à celui des pierres précieuses d'ici-bas, et il me la passa lui-même au doigt. En écrivant cela, je suis toute confuse. Si d'un côté je vois la bonté de Dieu, je vois de l'autre les infidélités de ma vie qui m'auraient mérité l'enfer. Ah! mes filles, recommandez-moi à Dieu. Soyez très fidèles à honorer saint Joseph, dont le pouvoir est grand. J'écris cette folie...

XXXII. — 1572. VÉAS, ÉCIJA (2).

Jésus! Le mois d'avril 1575, j'étais à la fonda-

(1) *Gracias de la gracia...* — P. Faci, 1757.

(2) Lorsque nous avons publié nos deux éditions des Lettres de sainte Thérèse en 1900 et 1906, nous nous som-

tion de Véas, quand arriva maître Jérôme de la Mère de Dieu, Gratien. Je commençai à me confesser à lui quelquefois, sans cependant le considérer comme pouvant remplacer d'autres confesseurs que j'avais eus, ni me diriger entièrement d'après lui. Or, je prenais un jour mon repas, et je n'avais aucun recueillement intérieur.

mes conformé à la copie d'Avila que nous avons eue sous les yeux; elle est certifiée conforme à l'autographe par Jean Vasquez del Marmol, notaire apostolique, le 30 septembre 1603, et contresignée par le Père Laurent de la Mère du Dieu, C. D. La suscription de l'autographe porte : *Ce papier traite d'une affaire relative à mon âme et à ma conscience. Que personne ne le lise, alors même que je viendrais à mourir, et qu'on le remette au Père maître Gratien. Thérèse de JÉSUS.*

La *Peregrinacion de Anastasio* du P. Gratien rapporte, au dialogue 16, qu'il en existe deux copies; ce qui explique les divergences qu'il y a entre la copie d'Avila et celle de Tolède.

Le P. Silverio, t. II, p. 67, suit l'autographe qui se trouve à Consuegra. Pour nous, nous faisons connaître un autre autographe, celui que le P. Gratien avait emporté avec lui en Belgique, et qui se trouve actuellement au monastère des Carmélites de Chichester (Sussex, Angleterre), qui d'ailleurs ont eu l'extrême obligeance de nous en donner une splendide photographie. Nous en reproduisons le texte, qui nous semble inédit. Comme on le verra, il diffère sensiblement de celui de Consuegra, qui de cette relation en fait deux. Il se compose d'une double feuille in-folio; le texte occupe les trois premières pages; sur la quatrième page il y a cette remarque : *son cosas de conciencia — affaires de conscience.*

quand, soudain, mon âme commença à entrer en extase et à se recueillir; la pensée me vint que j'allais avoir quelque ravissement. Voici la vision qui se présenta à moi avec la rapidité ordinaire, qui est comme celle de l'éclair. Je vis, ce semble, près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la forme où Sa Majesté m'apparaît habituellement; vers son côté droit était le même Père maître Gratien. Le Seigneur prit sa main droite et la mienne, et les unissant me dit : « Je veux que ce Père tienne ma place près de toi le cours de ta vie entière; vous aurez l'un et l'autre les mêmes vues en tout, parce que cela convient ainsi. » J'eus la plus complète assurance que c'était Dieu qui me parlait, et cependant, en songeant à deux confesseurs qui m'avaient dirigée à plusieurs reprises assez longtemps, auxquels j'avais obéi et étais grandement redevable, mais surtout à l'un d'eux qui possède toute ma confiance, j'éprouvais une terrible résistance.

Malgré tout, je ne pouvais me persuader que cette vision fût une illusion, car elle avait agi avec force et produit un grand effet. Par deux autres fois le Seigneur me dit en des termes différents qu'il ne fallait pas craindre, parce qu'il le voulait ainsi. Je résolus donc de lui obéir; sa volonté était claire, il fallait suivre ce conseil le

reste de ma vie. Or, je n'avais jamais rien fait de tel avec personne. Cependant je m'étais trouvée en rapport avec plusieurs confesseurs très savants et très saints qui s'étaient occupés de mon âme avec le plus grand zèle. Mais rien de semblable ne m'avait été révélé pour les changer. Au contraire, ma persuasion était qu'il me convenait d'avoir quelques-uns d'entre eux pour guides et que ce ministère leur serait utile.

Une fois ma détermination prise, je demeurai inondée d'une paix et d'une consolation si profondes que j'en étais étonnée. J'avais, en outre, la persuasion que telle était la volonté du Seigneur, car une paix et une consolation de cette sorte ne peuvent, ce semble, venir du démon. Aussi chaque fois que le souvenir m'en revient, je bénis le Seigneur; je me rappelle ce verset : *qui posuit fines suos in pace*, et je voudrais me sacrifier tout entière à la gloire de Dieu.

Or (1) un mois environ après cette détermination, le second jour de la Pentecôte, me rendant à la fondation de Séville, j'entendis avec mes compagnes la messe dans un ermitage, à Écija.

(1) L'autographe de Chichester n'indique nullement qu'il s'agisse ici d'une seconde relation, comme le marque la copie d'Avila.

Nous restâmes là pour la sieste (1). Tandis que les sœurs étaient dans l'ermitage, je demeurai seule dans la sacristie d'à côté et me mis à réfléchir à une faveur que l'Esprit-Saint m'avait accordée une veille de cette solennité (2). Il me vint un vif désir de lui en montrer ma reconnaissance par un service signalé. Or, je ne trouvais rien que je n'eusse déjà fait, ou du moins que je ne fusse résolue d'accomplir, car toutes mes œuvres ont dû être très défectueuses. Je me rappelai alors que le vœu d'obéissance que j'avais fait pouvait l'être avec plus de perfection. Le Saint-Esprit, ce me semblait, serait glorifié, si je m'engageais par une promesse à accomplir la simple résolution que j'avais prise d'obéir au Père maître Jérôme. D'un côté, cette promesse ne me semblait rien, vu la détermination où j'étais déjà d'obéir. D'un autre côté, elle me paraissait très difficile; car je considérais que l'on ne découvre pas aux supérieurs de l'Ordre auxquels on fait vœu d'obéir tous les secrets de l'âme. De plus, ils changent, et si l'on est bien avec un, il en vient un autre avec lequel il n'en sera pas de même. Je craignais de demeurer sans

(1) Le texte porte clairement le mot *siesta*, sieste, et non *fiesta*, fête.

(2) Cf. le livre de sa *Vie*, c. 38.

liberté intérieure ni extérieure le reste de mes jours. Tout cela excitait en moi de la répugnance et même une répugnance vive à me lier par cette promesse.

Or, cette résistance même que je trouvai dans ma volonté me rendit toute confuse. Il me sembla qu'il y avait dès lors quelque sacrifice que je ne faisais pas pour Dieu, et c'était là une chose terrible vu la détermination où je suis de le servir. Le fait est que cette difficulté me causa une angoisse extraordinaire; si j'excepte ce que j'ai souffert quand je sortis de la maison de mon père pour être religieuse, je n'ai jamais, ce semble, pas même pour ma profession, éprouvé un tel combat. La cause de tout cela vient de ce que je ne songeais pas à l'affection que j'ai pour le Père Gratien ni aux qualités dont il est doué pour le bien de mon âme; au contraire, je le considérais alors comme un étranger. J'ai même été étonnée de cela... Je me demandais toute tremblante si la gloire de Dieu était en jeu. Sans doute, ma nature, qui aime la liberté, devait réclamer ses droits, bien que depuis longtemps cette liberté n'ait plus d'attraits pour moi. Mais agir à l'avenir en vertu d'un vœu me paraissait bien autrement important, comme cela l'est en réalité. Enfin, après ce gros moment de combat,

le Seigneur me donna une entière confiance que plus la promesse m'était pénible à faire, plus elle serait méritoire. Dès lors que je faisais cette promesse pour l'Esprit-Saint, il était obligé de donner lui-même au Père Gratien la lumière nécessaire pour me diriger. Je me rappelai en outre alors que Notre-Seigneur me l'avait donné pour guide.

Aussi je me jetai à genoux ; je promis d'accomplir le reste de ma vie tout ce qu'il me dirait afin de plaire par là au Saint-Esprit, pourvu que ce ne fût ni contre Dieu ni contre les prélats, car on est plus tenu de leur obéir qu'à d'autres. Je veillai à ne pas me lier pour des choses de peu d'importance. J'exceptai les cas où je viendrais par oubli à l'importuner sur un point et qu'il me dirait de cesser, ou s'il s'agissait de mes aises, ou encore de ces petits riens dans lesquels on tombe sans s'en apercevoir. Je m'engageai à ne rien lui cacher volontairement ni de mes fautes, ni de mes péchés, ni de mon intérieur, chose qui est encore plus grave que ce que l'on fait avec les prélats ; enfin je le considérerais en tout pour ma conduite, tant intérieure qu'extérieure, comme tenant la place de Dieu.

Je ne sais si j'ai mérité par là ; mais il m'a semblé que j'avais accompli un grand acte pour

le Saint-Esprit. Du moins, j'ai fait tout ce que j'ai su lui être agréable; et c'est très peu encore, vu les obligations que j'ai envers lui. Je remercie Dieu d'avoir créé une personne qui convienne si bien à mon âme. Sa Majesté, j'en ai la confiance la plus grande, lui accordera pour cela des grâces toutes nouvelles. Pour moi, je me trouve tellement pleine d'allégresse et de joie, que je suis, ce semble, parvenue à la liberté complète. Je craignais de m'imposer une chaîne par la sujétion où j'allais me mettre, et me voilà beaucoup plus libre que jamais! Que Dieu soit béni de tout (1)!



Texte espagnol de la Relation précédente

Jesus. Año de 1574 (2) en el mes de Abril estando yo en la fundacion de Veas acerto a venir alli el M^o fray Jeronimo de la M^a de Dios Gracian. Comenceme a confesar con el algunas veces, anque no teniendole en el lugar que a otros confesores havia tenido para del todo governarme por el.

Estando yo un dia comiendo sin ningun recogi-

(1) Sur l'extérieur de la dernière feuille la Sainte a mis : *Son cosas de conciencia, Affaires de conscience.*

(2) C'est par erreur que la Sainte a mis 1574; c'était 1575 qu'il fallait mettre.

miento ynterior se començo mi alma a suspender y recojer de suerte que pense me queria venir algun arrobamiento y representoseme esta vision con la brevedad ordinaria que es como un relampago.

Pareciome ver junto a mi a Nuestro Señor Jesu Cristo de la forma que Su Majestad se me suele representar y hacia su lado derecho estava el mesmo M^o Gracian. Tomo el Señor su mano derecha y la mia y juntolas y dijome que este queria tomase en su lugar toda mi vida y que entramos nos conformasemos en todo porque convenia ansi.

Quede con una siguridad tan grande de que era Dios que aunque se me ponian delante dos confesores que havia en veces tenido mucho tiempo y seguido y a quien he debido mucho, en especial el uno a quien tengo gran voluntad, me hacia terrible resistencia. Con todo no me pudiendo persuadir a que esta vision era engaño, porque hiço en mi gran operacion y fuerza, junto con decirme otras dos veces que no temiese, que el queria esto por diferentes palabras que en fin me determine a hacerlo, entendiendo era voluntad del Señor, y seguir aquel parecer todo lo que viviese, lo que jamas havia hecho con nayde, habiendo tratado con hartas personas de grandes letras y santidad, y que miraban por mi alma con gran cuydado. Mas tampoco havia yo entendido cosa semejante para que no hiciese mudança; que el tomarlos por confesores de algunos havia entendido que me convenia y a ellos tambien. Determinada a esto, quede con una paz y alivio tan grande que me ha espantado, y certificado lo quiere el Señor, porque esta paz y consuelo tan grande del alma no me parece le puede poner el

demonio, y ansi quando se me acuerda, alabo al Señor y se me representa aquel verso : *qui posuyd fines suos yn pace* (1), y querriame deshacer en alabanzas de Dios.

Devia ser como un mes despues desta mi determinacion, segundo dia de Pascua del Espiritu S^o, viniendo yo a la fundacion de Sevilla, oymos misa en una ermita en Ejiça (2), y alli nos quedamos la siesta. Estando mis compañeras en la ermita, yo me quede sola en una sacristia que havia en ella. Cómence a pensar una gran merced que me havia hecho el Espiritu santo una vispera de esta fiesta, y vinome gran deseo de hacerle un muy señalado servicio; y no hallava cosa que no la tuviese hecha, al menos determinada, què hecho todo deve ser falto; y acorde que puesto que el voto de la obediencia tenia echo que se podia hacer con mas perfeccion, y representoseme que le seria agradable prometer lo que ya tenia propuesto de obedecer al p^e M^o fray Jeronimo. Por une parte me parecia no hacia en ello nada, porque ya estava determinada a hacerlo. Por otra se me hacia una cosa recisima, considerando que con los perlados que se hace voto, no se descubre lo ynterior, y se mudan y si con uno no (3) se halla bien, viene otro, y que era quedar sin ninguna libertad exterior y ynteriormente toda la vida, y apretome esto harto para no lo hacer.

Esta mesma resistencia que hiço mi voluntad me causo afrenta y parecerme que ya se ofrecia algo

(1) C'est ainsi que la Sainte cite ce verset.

(2) La Sainte a mis *Ejiça* et non *Ecija*.

(3) Nous pensons que ce *no* est mis par distraction.

que hacer por Dios que no lo hacia que era cosa recia para la determinacion que tengo de servirle. El caso es que apreto de manera la dificultad que no me parece he hecho cosa en mi vida ni el hacer profesion que se me hyciese tan grave, salvo quando sali de casa de mi padre para ser monja.

Y fue la causa que se me olvido lo que le quiero y las partes que tiene para mi proposito, antes entonces como a estraño le considerava que me ha espantado; sino un gran temor si no era servicio de Dios, y el natural que es amigo de libertad devia hacer su oficio aunque yo ha años que no gusto de tenerla; mas otra cosa me parecia era por voto como a la verdad lo es.

A cabo de un rato de batalla diome el Señor una gran confianza pareciendome era mijor mientras mas sentia, y que pues yo hacia aquella promesa por el Espiritu S^o que obligado quedava a darle luz para que me la diese, junto con acordarme que me le havia dado Nuestro Señor, y con esto me ynque de rodillas y prometí de hacer todo quanto me dijese toda mi vida por hacer este servicio a el Espiritu Santo, como no fuese contra Dios y contra los perlados que tengo mas obligacion. Adverti que no me obligava a cosas de poco momento, como es si yo le ymportuno una cosa y me dice que lo deje y me descuydo y torno, u en cosas de mi regalo; en fin que no sea en naderias que se hacen sin advertencia y que de todas mis faltas y pecados y ynterior no le encubriria cosa a sabiendas, que esto tambien es mas que lo que se hace con los perlados; en fin tenerle en lugar de Dios exterior y ynteriormente,

No sé si es así, mas gran cosa me parecia haver hecho por el Espiritu Santo, al menos todo lo que supe y bien poco para lo que le devo. Alabo a Dios que crio persona en quien quepa, que de esto quede confiadisima que le ha de hacer Sa Magestad mercedes nuevas. Y yo tan alegre y contenta que de todo punto me parece havia quedado libre de mi y pensando quedar apretada con la sujecion, he quedado con muy mayor libertad. Sea el Señor por todo alabado.

Son cosas de conciencia.

XXXIII. — 1575. ÉCIJA (1).

Un jour de fête de la Pentecôte, une personne (2) qui se trouvait à Écija se rappela une grande grâce dont Notre-Seigneur l'avait favorisée une veille de cette solennité. Désireuse d'accomplir quelque chose de très spécial pour sa gloire, il lui semblait bon de promettre de ne rien voiler, ni des fautes ni des péchés qu'elle

(1) Second papier relatif au Père Gratien, copié par Jean Vasquez del Marmol, notaire apostolique, et contresigné par le Père Laurent de la Mère de Dieu. Nous le traduisons tel qu'il est; il offre plusieurs ressemblances avec ce que nous avons vu dans la relation précédente. Marie de Saint-Joseph reproduit cette relation dans son *Libro de Recreaciones; novena recreacion*, éd. Burgos 1905.

(2) La Sainte elle-même.

commettrait depuis lors jusqu'à la fin de sa vie, à un confesseur qui tenait près d'elle la place de Dieu, car on ne s'engage point à cela vis-à-vis des supérieurs. Cette personne, il est vrai, avait déjà fait vœu d'obéissance, mais par la promesse dont il s'agit, elle pensait ajouter quelque chose à son vœu. Elle voulait aussi s'engager à faire tout ce que ce confesseur lui dirait, pourvu que ce ne fût point contre son vœu d'obéissance, mais en choses importantes, bien entendu. Au début, cette promesse lui paraissait difficile; elle la fit cependant. La première raison qui l'y détermina fut de comprendre qu'elle rendait par là quelque gloire à l'Esprit-Saint; la seconde, qu'elle regardait comme un grand serviteur de Dieu et un grand théologien celui qui était choisi; aussi elle était persuadée qu'il saurait guider son âme et l'aider à servir davantage Notre-Seigneur. Ce confesseur n'eut connaissance de la promesse que plusieurs jours après. Il s'appelle le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

XXXIV. — 22 JUILLET 1575. SÉVILLE.

Un jour de la fête de sainte Madeleine, je considérais l'amour que je devais porter à Notre-

Seigneur, à cause de ce qu'il m'avait dit de cette Sainte. Je souhaitais ardemment l'imiter, lorsque Sa Majesté m'accorda une grande grâce et me dit : *Redouble de ferveur ; désormais tu dois me servir plus que tu ne l'as fait jusqu'à présent.* Je sentis alors le désir de ne pas mourir de sitôt, afin d'avoir le temps de travailler à sa gloire, et je me trouvai avec la détermination énergique de souffrir.

XXXV. — 1575. SÉVILLE (1)

Jésus ! Un jour que j'étais très recueillie et que je recommandais *Élisée* (2) à Dieu, j'entendis : *C'est mon véritable fils ; je ne manquerai pas de l'aider*, ou une autre parole de cette sorte, car je ne me la rappelle pas exactement.

XXXVI. — 9 AOUT 1575. SÉVILLE (3).

La veille de saint Laurent, au sortir de la communion, mon esprit était tellement distrait

(1) *Peregrinacion de Anastasio*, dial. 16.

(2) Le Père Gratien, ainsi appelé durant ses grandes épreuves par la Sainte.

(3) *Peregrinacion de Anastasio*, dial. 16.

et troublé que je ne pouvais me recueillir; je commençai à porter envie à ceux qui habitent les déserts, persuadée que, n'entendant et ne voyant rien à l'extérieur, ils devaient être exempts de ces distractions; j'entendis alors ces paroles : « Tu te trompes beaucoup, ma fille; les tentations du démon y sont, au contraire, plus fortes qu'ailleurs; prends patience; tant que dure la vie, on ne saurait échapper à ces épreuves. » Je réfléchissais à ces paroles, quand tout à coup il me vint un recueillement intérieur accompagné d'une lumière si grande que je me croyais dans un autre monde; mon esprit se trouva au dedans de lui-même comme au milieu d'un bosquet ou jardin délicieux; je me rappelai ce que dit le livre des Cantiques : *Veniat dilectus meus in hortum suum*. J'y vis mon *Élisée*; il n'était nullement noir, à coup sûr, mais ravissant de beauté; il portait sur la tête une sorte de guirlande de pierres très précieuses; des vierges en grand nombre le précédaient; elles tenaient à la main des palmes et chantaient toutes des cantiques à la louange de Dieu. Je ne m'appliquais qu'à ouvrir les yeux pour distraire mon attention, sans y réussir; il me semblait même qu'il y avait un concert de petits oiseaux et d'anges; mon âme en goûtait la suavité sans les entendre pour-

tant, car elle était tout entière plongée dans la joie. Comme je m'étonnais de ne voir là aucun autre homme, il me fut dit : « Celui-ci a mérité d'être au milieu de vous autres, et cette fête que tu vois aura lieu le jour qu'il fixera en l'honneur de ma Mère; hâte-toi, si tu veux arriver là où il est. » Cette vision à laquelle je ne pouvais faire diversion, tant était excessive la joie de mon âme, dura plus d'une heure et demie, chose qui ne m'arrive pas pour les autres visions. Je retirerai de là un amour plus grand pour *Élisée*, et je me rappelle plus souvent avec quelle beauté il m'apparut. J'ai craint que ce ne fût là une tentation. En tout cas, ce ne pouvait être une imagination.

XXXVII. — 1575. SÉVILLE (1).

Un jour, je vis comment le Seigneur se trouve dans toutes les créatures. Il me vint la comparaison d'une éponge, qui est complètement imprégnée d'eau.

(1) *Peregrinacion de Anastasio*, dial. 16.

XXXVIII. — AOÛT 1575. SÉVILLE.

Quand mes frères (1) furent de retour des Indes, je ne manquai pas d'avoir quelques entretiens avec l'un d'eux, auquel je dois beaucoup; je m'occupais de son âme et de sa tranquillité; tout cela me causait de la fatigue et de la peine: néanmoins, j'offrais cette mortification au Seigneur, parce que je me croyais obligée de rendre ce service. Je me suis rappelé alors un point de nos Constitutions où il est dit de nous tenir à l'écart des parents; je me demandais si j'étais tenue de rompre ces rapports, lorsque le Seigneur me dit : *Non, ma fille; vos instituts ne doivent pas manquer de se guider d'après ma loi.* Et à la vérité, le but que les Constitutions poursuivent est que nous soyons détachés des parents; or, c'est plutôt pour moi un ennui et une fatigue d'avoir à traiter avec eux.

(1) Cf. Lettre de la Sainte à sa sœur doña Jeanne, 12 août 1575. Il s'agit de don Laurent de Cepeda et de Pierre de Ahumada. Le premier avait déjà aidé la Sainte lors de la fondation du couvent de Saint-Joseph d'Avila. Il devait l'aider encore à Séville. — *Fondations*, ch. 25.

XXXIX. — 28 AOÛT 1575. SÉVILLE.

Je venais de faire la communion, le jour de la fête de Saint Augustin, quand il me fut donné, je ne sais s'il faut dire d'entendre et presque de voir, mais par une vision intellectuelle très rapide, comment les trois Personnes de la très Sainte Trinité, dont l'image est empreinte en mon âme, sont une même nature. Je le compris par une représentation si élevée et une lumière si claire que cela m'a produit un effet tout différent de celui de la foi. De là il est résulté que je ne puis penser à l'une des trois Personnes divines sans songer immédiatement qu'il y en a trois. Je me demandais donc aujourd'hui comment, les trois Personnes formant une unité si parfaite, le Fils seul s'est fait homme; or, le Seigneur me montra alors que les trois Personnes, n'ayant qu'une seule nature, sont néanmoins distinctes entre elles. Ce sont là des faveurs tellement élevées que l'âme sent en elle un désir nouveau de quitter ce corps qui en empêche la jouissance. Vu notre faiblesse, nous semblons peu capables de saisir quelque chose de ces mystères sublimes; toutefois, il suffit d'un instant pour que l'âme retire alors, sans savoir comment, un

profit incomparablement plus grand que si elle avait passé de longues années à les méditer.

XL. — 8 SEPTEMBRE 1575. SÉVILLE.

Je passe ordinairement la fête de la Nativité de la Sainte Vierge dans une profonde allégresse intérieure. Cette fête arrivée, il me semblait bon de renouveler mes vœux ; au moment où j'allais le faire, j'aperçus la Vierge Notre-Dame par une vision intellectuelle ; il me semblait que je prononçais mes vœux entre ses mains et que cet acte lui était agréable. Cette vision dura plusieurs jours ; la Sainte Vierge se tenait près de moi, du côté gauche.

XLI. — 1575. SÉVILLE.

Un jour, après avoir reçu la communion, il me sembla vraiment que mon âme devenait une même chose avec le corps sacré du Sauveur, dont la présence m'était sensible. Cette faveur produisit en moi les plus précieux avantages.

XLII. — 1575. SÉVILLE.

Je me demandais une fois si l'on me donnerait l'ordre d'aller réformer un monastère ; cette perspective me causait de la peine, lorsque j'entendis ces paroles : *Que craignez-vous ? Que pouvez-vous perdre, sinon la vie que tant de fois vous m'avez offerte en sacrifice ? Je vous aiderai.* Cette faveur me fut accordée à un moment où j'étais en oraison, et mon âme fut très satisfaite (1).

XLIII. — 1575. SÉVILLE.

Après avoir parlé un jour à une personne qui avait renoncé à de grands biens par amour pour Dieu, je considérais que je n'avais moi-même rien laissé pour lui, et que je ne l'avais pas encore servi selon l'étendue de mes obligations, vu les grâces de choix dont il m'a favorisée. Ma peine devenait très vive, quand le Seigneur me dit : « Tu sais déjà les fiançailles qu'il y a entre moi et toi ; dès lors ce que j'ai est à toi ; je te donne

(1) Il s'agit du monastère de Paterna, près de Séville.

donc tous les travaux et toutes les souffrances que j'ai endurées; tu peux demander à mon Père tout cela comme un bien propre. » J'avais déjà entendu dire que nous en sommes participants, mais je l'appris alors d'une manière bien supérieure. Il me sembla que j'étais en possession de richesses du plus haut prix. Je ne saurais exprimer ici avec quel amour me fut accordée cette faveur. Il me semble que la personne du Père avait cela pour agréable, et depuis lors je regarde les souffrances de Notre-Seigneur sous un jour tout différent; je vois en elles un bien à moi, et ce m'est d'un secours très précieux (1).

XLIV. — 1575. SÉVILLE.

Je désirais rendre quelque service à Notre-Seigneur dans une circonstance qui se présentait; après réflexion, je m'en jugeai bien incapable, et je dis en moi-même : *Pourquoi, Seigneur, voulez-vous mes œuvres?* Il me répondit : *Pour voir ta volonté, ma fille.*

(1) La Sainte parle également de cette faveur dans son *Château de l'âme*, VI, chap. 5.

XLV. — 1575. SÉVILLE.

Le Seigneur m'avait donné un jour une lumière toute spéciale sur un point que j'étais très heureuse de comprendre; or, peu de jours après, le souvenir s'en effaça subitement, et je ne pouvais plus me rappeler ce que c'était; comme je m'y appliquais de nouveau, j'entendis ceci : *Tu sais déjà que je te parle de temps en temps; n'omets donc point d'écrire ce que je te dis : alors même que tu n'en retirerais pas de profit, cela pourra être utile à d'autres.* Je me demandai alors si, à cause de mes péchés, j'allais inspirer aux autres la crainte de Dieu et me perdre moi-même; il me répliqua : *Ne crains pas.*

XLVI. — 1575. SÉVILLE (1).

Je jouissais un jour, dans le recueillement, de cette compagnie que j'ai toujours en mon âme; il me semblait que Dieu s'y trouvait de telle sorte que je songeais à cette parole de saint

(1) *Informations de Valladolid* — Marie-Baptiste, 1610.

Pierre : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, car Dieu était vraiment vivant en moi. Cette vision ne ressemble pas aux autres ; elle élève la puissance de la foi ; on ne saurait douter que la Trinité est en notre âme par une présence spéciale, par sa puissance et par son essence. Cette vision est extrêmement avantageuse pour faire entendre une telle vérité. Comme j'étais tout étonnée de voir une si haute Majesté dans une créature aussi vile que mon âme, j'entendis cette parole : Ton âme n'est pas vile, ma fille, car elle est faite à mon image. J'entendis en outre, plusieurs autres choses sur le motif pour lequel Dieu met ses complaisances dans les âmes plutôt que dans les autres créatures, mais elles sont très élevées ; si mon entendement les a comprises sur l'heure, il est incapable d'en donner une idée.*

XLVII. — 1575. SÉVILLE (1).

J'avais éprouvé un tel chagrin de la maladie de notre Père que j'en perdais le repos. Or, un jour

(1) Copie de Marmol, à Saint-Joseph d'Avila, et *Peregrinacion de Anastasio*, dial. 16.

après la communion je suppliais avec instance le Seigneur qui me l'avait donné pour guide de daigner me le conserver et Notre-Seigneur me dit : *Ne crains pas.*

XLVIII. — 1575. SÉVILLE.

Un jour, je considérais en mon âme cette présence des trois Personnes divines. La lumière était tellement vive, qu'il n'y avait nul doute que ce ne fût là le Dieu vivant, le vrai Dieu; on me donnait en même temps à comprendre des choses que je ne puis expliquer. Entre autres choses, on me montrait comment la Personne du Fils s'est incarnée, et non les deux autres. Je ne puis, je le répète, rien exprimer de tout cela; quelques-unes de ces choses se passent tellement dans l'intime de l'âme que l'entendement semble comme une autre personne qui dort ou est à moitié endormie, et s'imagine entendre quelques paroles. Je songeais combien la vie est amère, puisqu'elle nous empêche de nous tenir toujours dans une si admirable compagnie, et je disais intérieurement : *Seigneur, donnez-moi quelque moyen de supporter cette vie.* Le Seigneur me dit :

Sache, ma fille, qu'après cette vie, tu ne pourrais plus me servir comme maintenant; que tu manges ou que tu dormes, quoi que tu fasses, fais-le par amour pour moi, comme si tu ne vivais plus toi-même, mais moi en toi; c'est là ce qu'a proclamé saint Paul.

XLIX. — 1575. SÉVILLE.

Un autre jour aussitôt après la communion, il me fut donné d'entendre comment le corps sacré du Christ est reçu par le Père Éternel au-dedans de notre âme; je comprends et je vois que les trois Personnes divines sont là, et que le Père a pour souverainement agréable l'offrande que nous lui faisons de son Fils, en qui il met toutes ses délices et complaisances; je veux dire ici-bas, car la Sainte Humanité de Notre-Seigneur n'habite pas notre âme, mais seulement sa Divinité; cette offrande, le Père l'accepte et l'agrée d'une manière ineffable; en retour, il nous enrichit des plus hautes grâces. Je compris, de plus, qu'il accepte le sacrifice de l'autel, alors même que le prêtre serait en état de péché; mais dans ce cas, celui-ci ne reçoit pas les faveurs réservées aux

âmes qui sont en état de grâce. Cela ne vient pas de ce que ces faveurs célestes perdent de leur force, car elles procèdent de l'acceptation du sacrifice lui-même par le Père; mais plutôt des mauvaises dispositions de celui qui doit les recevoir. Ce n'est pas, non plus, la faute du soleil s'il ne resplendit pas quand ses rayons tombent sur de la poix, comme quand ils tombent sur le cristal. Dans le cas où je m'expliquerais maintenant sur ce point, je ferais bien comprendre ma pensée; il est important de savoir comment cela est; car il y a en nous de profonds secrets lorsque nous recevons la communion. Il est regrettable que notre corps oppose tant d'obstacles à la jouissance de cette faveur.

Autres Visions (1) vers 1575

Se trouvant un jour de la Fête-Dieu devant le Saint-Sacrement exposé, elle vit le Sauveur descendre de la custode et se diriger vers elle. Il paraissait triste et avait la tête ensanglantée. Il lui dit : *Ce sont les chefs de mon Église qui m'ont mis en cet état.*

Elle avait omis un jour de dire quelque chose à son confesseur; je ne sais plus si c'était une faute ou quel motif elle avait eu d'agir ainsi. Or, Notre-Seigneur lui dit *de ne plus faire cela*, car ce serait un signe qu'elle le cacherait également à Sa Majesté, si elle le pouvait.

(1) *Informations*, Valladolid — Marie-Baptiste. — Cf. La Fuente, t. II Apendices, seccion 4^a, n. 75.

L. — 1575. SÉVILLE (1).

Dans l'octave de la Toussaint, j'avais passé deux ou trois jours très pénibles au souvenir de mes grands péchés ; j'éprouvais, en outre, de très vives craintes au sujet des persécutions qui m'attendaient, craintes qui n'avaient d'autre fondement que les calomnies dont on allait me noircir, et je ne sentais pas ce courage dont je suis ordinairement animée quand il s'agit de souffrir pour Dieu (2). Je faisais cependant des efforts pour me stimuler et je produisais des actes de générosité, car je voyais quels fruits j'en pourrais retirer ; néanmoins, tout cela me servait de peu ; la crainte ne me quittait pas. C'était un combat terrible. Soudain, mes regards tombent sur une lettre où mon bon Père (3) rappelle la parole de saint Paul : *Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons souffrir*. Cette parole me

(1) Copie de Marmol.

(2) Une novice du couvent de Séville avait dénoncé à l'Inquisition la Sainte et toute la communauté. — Cf. *Fondations*, c. 25.

(3) Le P. Gratien.

soulagea beaucoup, mais ne calma pas toutes mes appréhensions. Le jour suivant, je fus même très affligée de me trouver sans le secours de ce Père. Je n'avais personne à qui recourir dans cette tribulation : je me voyais dans un grand isolement. Une chose encore augmentait ma peine, c'est que je n'ai plus personne, excepté lui, qui puisse me consoler. Comme il devait être habituellement absent, mon chagrin était profond.

Le soir suivant, je pris un livre et je lus une autre parole de saint Paul qui m'apporta quelque consolation.

Me trouvant un peu recueillie, je considérais quelle présence intime j'avais précédemment de Notre-Seigneur, qui me semblait si véritablement le Dieu vivant. Je m'entretenais de cette pensée, quand le Seigneur m'apparut dans une vision intellectuelle au plus intime de moi-même, comme du côté du cœur, et me dit : *Je suis là, mais je veux que tu voies le peu dont tu es capable sans moi.*

Aussitôt, je recouvrai mon assurance, et toutes mes craintes furent dissipées. Le soir même, à Matines, le Seigneur m'apparut dans une vision intellectuelle si élevée qu'elle me semblait presque imaginative; il se plaça dans mes bras, de

la même manière qu'on le représente dans la cinquième douleur de la Sainte Vierge (1).

J'étais très troublée de cette vision, qui se manifestait bien évidente et tellement rapprochée de moi que je me demandais si ce n'était pas une illusion. Le Seigneur me dit : *Ne t'étonne pas de cela, car l'union de mon Père avec ton âme est incomparablement plus grande.* Cette vision a duré jusqu'à ce moment. Ce que j'ai dit de Notre-Seigneur m'a duré plus d'un mois, mais c'est déjà passé.

LI. — NOVEMBRE 1575. SÉVILLE.

J'étais, un soir, dans une profonde affliction, parce que depuis longtemps je ne recevais aucune nouvelle de mon Père (2), et qu'il ne se trouvait pas encore bien portant la dernière fois qu'il m'avait écrit. Cette peine m'étreignait moins que celle que j'avais eue tout d'abord de son

(1) La Vierge des Douleurs est très honorée en Andalousie. Il s'agit ici non de la cinquième, mais plutôt de la sixième douleur. Cf. P. Silverio.

(2) Le Père Gratiën. *La Peregr.*, dial. 15, met ici : *notre Père.*

mal et j'étais confiante; d'ailleurs, je n'ai jamais depuis lors éprouvé la même peine. Néanmoins, la préoccupation m'empêchait de faire oraison. Or, ce Père m'apparut tout à coup. La vision fut de telle sorte qu'elle ne pouvait être l'œuvre de l'imagination. Une lumière se répandit dans mon intérieur: j'aperçus le Père qui venait par le chemin, tout joyeux; son visage était blanc, ce qui provenait sans doute de cette lumière. D'ailleurs, il me semble que tous les habitants du ciel sont resplendissants: je me suis demandé si la blancheur du visage des saints ne vient pas de l'éclat et de la lumière que répand Notre-Seigneur. J'entendis alors cette parole: *Dis-lui de commencer immédiatement sans crainte aucune; la victoire est à lui* (1).

Le lendemain de son arrivée, je m'occupais, le soir, à remercier Notre-Seigneur de toutes les grâces dont j'avais été comblée, quand Sa Majesté me dit: *Que me demandes-tu, ma fille, que je ne fasse?* (2)

(1) Le P. Gratien ajoute (*Peregr. de Anast.*): « Ceci eut lieu à l'époque où j'avais reçu le Bref du Nonce Ormaneto et les lettres du roi pour faire la visite des Carmes chaussés de l'Andalousie auxquels je venais montrer ce Bref à Séville. J'avais été malade, il est vrai, mais pas gravement. »

(2) Copie d'Avila; celle de Tolède dit: *que je n'aie déjà fait.*

LII. — 21 NOVEMBRE 1575. SÉVILLE.

Le jour où l'on présenta le Bref, je me trouvais dans une telle affliction que j'en étais toute troublée, et que je ne pouvais pas même faire une prière vocale. On était venu me dire que notre Père courait un grand danger, qu'on ne le laissait pas sortir et qu'il y avait beaucoup de tumulte. J'entendis alors ces paroles : *O femme de peu de foi, sois tranquille ; les choses sont en très bonne voie.* C'était le jour de la Présentation de Notre-Dame, en 1575. Je résolus, si la Sainte Vierge obtenait enfin de son Fils que nous nous vissions, notre Père et nous, délivrés de ces religieux (1), de demander à Sa Paternité qu'on célébrât tous les ans cette fête avec solennité dans nos monastères de Carmélites déchaussées (2).

(1) Les Carmes mitigés.

(2) La *Peregrinacion* donne les détails suivants : « Quand je présentai le Bref concernant la visite aux Carmes chaussés de Séville, ils refusèrent d'obéir ; je les déclarai alors excommuniés. Ils sortirent du chapitre en poussant de grands cris et en faisant du tapage ; puis ils fermèrent les portes du couvent ; je crus alors que je ne pourrais leur échapper. Mais je pus faire envoyer un message à l'arche-

Au moment où je prenais cette résolution, je ne me rappelais pas avoir entendu qu'il devait lui-même établir cette fête dont j'avais eu la vision. En relisant maintenant ce petit cahier, jé me suis demandé si cette fête n'était pas celle de la Présentation.

LIII. — 1575 ou 1576. SÉVILLE OU TOLÈDE.

Me trouvant un jour en oraison, je sentis mon âme si unie à Dieu et perdue en lui que le monde semblait disparaître pour moi ; il me fut donné alors de comprendre, d'une manière que je ne saurais oublier, ce verset du *Magnificat* : *Et exultavit spiritus meus.*

vêque de Séville, car les religieux qui étaient restés hors du couvent, voyant la porte fermée et tout ce tapage, s'adressèrent à lui. Aussitôt l'archevêque ayant envoyé quel qu'un, on ouvrit les portes, et je sortis en liberté. »

LIV. — 1576. TOLÈDE (1).

Je pensais dans une circonstance au projet qu'on avait de détruire ce monastère de Carmélites déchaussées (2), et je me demandais si l'on n'avait pas pour but d'arriver peu à peu à les détruire tous. J'entendis alors : *C'est là ce que l'on voudrait; mais on ne le verra pas; c'est tout le contraire qui aura lieu.*

LV. — AOUT 1576. TOLÈDE.

J'avais commencé à me confesser à quelqu'un de la ville où je suis présentement (3). Après m'avoir montré beaucoup de dévouement et m'avoir prouvé sa bonne volonté depuis qu'il s'était chargé de mon âme, il cessait de venir m'entendre. Me trouvant un soir en oraison et

(1) Yépès, *Vida*, l. II, ch. 28 (Eugenio de Ocho, Paris), suppose cette relation écrite à Tolède, bien qu'elle paraisse l'avoir été à Séville.

(2) Il s'agit vraisemblablement du couvent de Séville, et non de celui de Tolède.

(3) Diégo Yépès, prieur des religieux hiéronymites de la Sista, à Tolède. — Cf. *Lettre de la Sainte au P. Gratiën*, septembre 1576.

considérant le vide que son absence me causait, je compris que Dieu l'empêchait de venir, parce qu'il me convenait de traiter des intérêts de mon âme avec un autre confesseur de la même localité (1). Pour moi, j'étais chagrinée d'avoir à me faire connaître à un nouveau confesseur, qui peut-être ne me comprendrait pas et me jetterait dans le trouble, tandis que je laisserais un ami dévoué. Cependant, je ne pouvais ni le voir ni l'entendre prêcher, sans éprouver un contentement spirituel ; je voyais, il est vrai, un inconvénient à m'adresser à lui, parce qu'il était très occupé. Le Seigneur me dit : *Je ferai en sorte qu'il t'écoute et te comprenne : expose-lui toutes les difficultés de ton âme : il te sera de quelque secours dans tes épreuves.* Cette dernière parole fut dite, je pense, parce que j'étais alors très fatiguée de me trouver absente de Dieu. Sa Majesté me dit encore en cette circonstance : *Je vois bien l'épreuve où tu es ; mais il ne peut en être autrement, tant que tu seras dans cet exil ; tout cela est pour ton plus grand bien.* Cette parole me consolait beaucoup. Les choses se sont passées

(1) Le docteur Vélasquez. Cf. *Lettres*, l. c. — Devenu évêque d'Osma, il continua à s'intéresser à la Sainte et à la réforme du Carmel, comme il l'a prouvé à la fondation de Soria. Cf. *Fondations*, ch. 30, et la *Relation VIII*, p. 85.

comme elles m'ont été annoncées. Ce nouveau confesseur est heureux de venir; il dispose son temps pour cela; il a compris mon âme, et m'a été d'un secours précieux. C'est un grand théologien et un saint.

LVI. — 21 NOVEMBRE 1576. TOLÈDE.

Un jour de la Présentation, je recommandais avec instance à Dieu une personne. Il me semblait que ses richesses et la liberté dont elle jouissait étaient un obstacle à la sainteté que je lui désirais; je voyais par ailleurs qu'elle avait peu de santé, et qu'elle travaillait beaucoup au salut des âmes. J'entendis alors : *Elle me sert très fidèlement; mais c'est une grande chose de me suivre dans le dénûment complet où je me suis trouvé sur la croix. Dis-lui d'avoir confiance en moi.* Cette dernière parole faisait allusion à la pensée que j'avais eue que cette personne, à cause de sa mauvaise santé, ne pourrait mener une vie aussi parfaite.

LVII. — 1576. TOLÈDE.

Je considérais, un jour, la peine que j'avais d'être obligée de manger de la viande et de ne pas faire pénitence, quand j'entendis : *C'est quelquefois plus par amour-propre que par désir sincère de pénitence.*

LVIII. — 1576. TOLÈDE.

Un jour, je pleurais amèrement mes péchés, quand Dieu me dit : *Tous tes péchés sont devant moi, comme s'ils n'avaient jamais existé; il te faut maintenant prendre courage; car tu n'es pas à la fin de tes épreuves.*

LIX. — VERS 1576.

VISION ET RECOMMANDATION DE SAINT ALBERT (1)

Ma fille, il est nécessaire de séparer le grain de la paille.

(1) La Sœur Marie de la Croix a déposé au Procès de Valladolid, 1595-1610, que peu de jours avant de mourir

LX. — 6 JUIN 1579. AVILA (1).

La veille de la Pentecôte, je me trouvais dans l'ermitage de Nazareth, à Saint-Joseph d'Avila. Je me rappelais une très grande grâce dont Notre-Seigneur m'avait favorisée environ vingt ans auparavant, à pareil jour (2), quand je fus saisie d'un tel transport et d'une telle ferveur spirituelle que je tombai dans un ravissement. Au milieu de ce recueillement profond, j'entendis de Notre-Seigneur les paroles suivantes : Tu diras de ma part aux Pères Carmes déchaussés de s'appliquer à garder quatre choses ; tant qu'ils y seront fidèles, cette Réforme ira toujours grandissant, mais le jour où ils ne s'y conformeront

la Sainte lui raconta que saint Albert lui était apparu et lui avait fait cette révélation, et que, comme elle n'en comprenait pas la signification, elle en avait parlé le jour suivant à son confesseur ; ayant vu clairement alors qu'il s'agissait de séparer les Carmes de la réforme d'avec les autres, elle s'était appliquée de suite à réaliser ce projet.

(1) La Sainte a laissé au moins trois autographes de cette relation : le premier se trouve à l'Escorial, intercalé dans le livre des *Fondations*, le second au monastère des Carmélites (*Corpus-Christi*), à Alcalá de Hénarès, et le troisième au monastère des Carmélites de Chiaia, Naples.

(2) Cf. *Vie*, c. 38.

plus, qu'ils sachent qu'ils dégénèrent de leur ferveur primitive :

La première, que les supérieurs aient uniformité de vues ;

La seconde, que, malgré le grand nombre de monastères, il y ait peu de religieux dans chacun ;

La troisième, que les religieux aient peu de rapports avec les personnes du dehors, et encore pour le seul bien des âmes ;

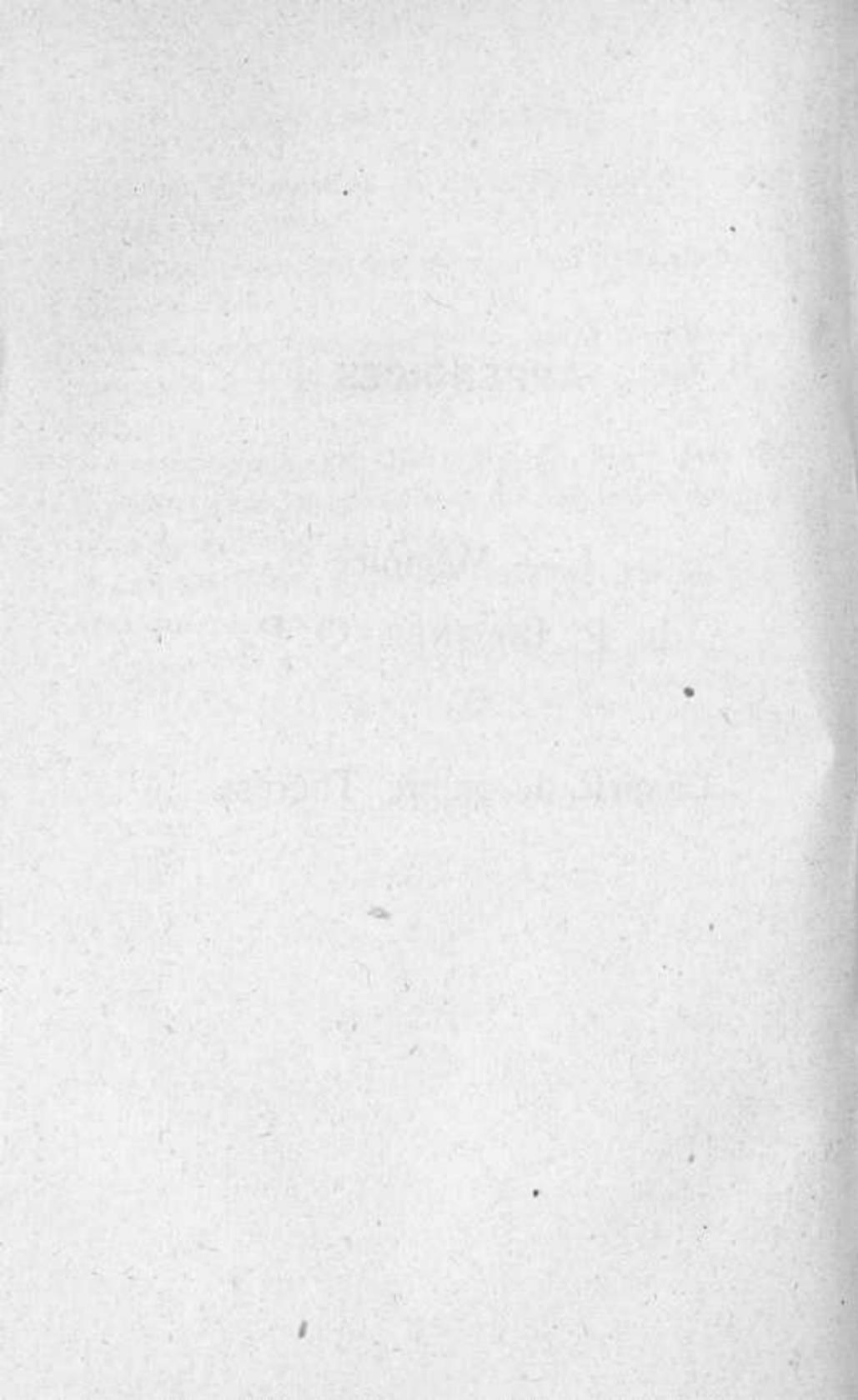
La quatrième, qu'ils prêchent plus par les œuvres que par les paroles.

Cela arriva en l'année 1579, et comme c'est la pure vérité, je le signe de mon nom.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

APPENDICES

I. — Mémoire
du P. IBAGNÈS, O. P.
sur
l'Esprit de sainte Thérèse



INTRODUCTION

Ce mémoire est du P. Ibagnès, de l'Ordre de Saint-Dominique (Cf. *Historia del Carmen Descalzo*, l. V, c. VII, *Jeronimo de San José* — à la Bibl. de Saint-Isidore, Madrid) (1). Theresita, nièce de la Sainte, avait signalé son existence dans les *Informations* d'Avila 1610, pour la cause de sa tante. Elle nous y raconte que le P. Ibagnès l'a composé pour prouver dans une réunion de personnages doctes et graves que la Sainte était vraiment guidée par Dieu. Ce travail doit se rapporter à l'année 1563 ou 1564 (2). C'est peut-être le mémoire le plus important qui ait jamais été composé en faveur de la sainteté de la réformatrice du Carmel. Il est même d'autant plus remarquable qu'il fut rédigé vingt années avant la mort de la Sainte et à une époque où les faveurs dont elle se disait l'objet étaient sérieusement discutées par les théologiens. Nous sommes d'autant plus heureux de le publier qu'il est à peine connu.

Le P. Ibagnès, après avoir prononcé ses vœux de religion au couvent des Dominicains de Salamanque, le 5 avril 1540, fut professeur de Théologie à Avila et recteur à Valladolid. Il mourut le 2 février 1565 à Trianos, province de Léon.

La Sainte le consulta en 1561 sur le projet de la Réforme du Carmel. Elle en reçut les plus précieux encouragements, ainsi que l'ordre d'écrire sa *Vie*. Elle se plaît, au chapitre XXXIII de son récit, à faire l'éloge de sa haute vertu, et au chapitre XL elle raconte comment elle le vit entrer au ciel, sans qu'il passât par le purgatoire.

(1) Cf. M. Mir., I, 779, et P. Silv. t. II, ap. XIII, p. 133.

(2) Cf. les trois premières *Relations* du présent tome III.

MÉMOIRE

SUR L'ESPRIT DE SAINTE THÉRÈSE

Il y a dans la ville d'Avila une nouvelle maison de religieuses déchaussées de l'Ordre du Carmel, qui sont pauvres et vivent d'aumônes. Elle a été fondée et elle existe grâce à l'initiative d'une religieuse du monastère de l'Incarnation qui se trouve dans la même ville et qui est du même Ordre. Cette dame, qui s'appelait précédemment doña Thérèse de Ahumada, porte aujourd'hui le nom de Thérèse de Jésus. Elle est native de cette ville et descend des chevaliers dont elle porte le nom. Cette dame reçoit tant de visions, elle donne des preuves si claires de la plus haute sainteté qu'on en est dans la plus vive admiration. Comme c'est une chose si peu connue, surtout à notre époque, que la vertu et le progrès spirituel dans un degré aussi étonnant, il y en a qui disent que c'est là une œuvre du démon et très dangereuse. D'autres, plus avisés, n'osent pas la condamner et se demandent si c'est Dieu qui agit en elle, ou si c'est là une illusion du démon. Il y en a d'autres qui regardent cette dame comme une très grande servante de Dieu. Toutefois, cette opinion est basée plutôt sur l'affection qu'on lui

porte, que sur des raisons capables de prouver cette estime et cette manière de voir. Aussi n'y aurait-il d'autre but, en éclaircissant cette question, que de confirmer dans la vérité ceux qui y sont, et de détromper ceux qui ne voient pas clairement ou n'arrivent pas à comprendre ce qui en est, qu'il me paraît très légitime de faire un petit travail pour mettre au jour ces choses, d'autant plus que, si elles sont vraies et viennent de Dieu, ce sera pour la plus grande gloire de Sa Majesté, qui opère des œuvres si héroïques dans une femme si faible et si infirme. Ce sera, en outre, un stimulant pour nous, les faibles et les imparfaits; car nous nous efforcerons de servir Dieu, en voyant combien de merveilles il opère sous nos yeux dans une personne plus faible que nous. De plus, notre mémoire se rappellera les trésors que Sa Majesté communiquait dans ces heureux temps qui nous ont précédés et où il y eut tant de saints. J'ajoute que si cette religieuse est une sainte, il y aura un grand avantage pour nous à nous recommander à ses prières et à profiter de son crédit auprès de Dieu.

Bien que ces motifs soient suffisants pour résoudre cette difficulté, il s'en offre encore un autre très important, c'est qu'il est nécessaire pour tout chrétien avisé, et très difficile, d'indiquer comment on connaît ceux qui vraiment ont des visions et révélations de Dieu, ou comment on découvre qu'il y a illusion soit chez nous, soit chez les autres.

Cette servante de Dieu, doña Thérèse de Ahumada, a commencé dès l'enfance à donner des marques de profonde piété. Sa Majesté a jeté les yeux sur elle, pour la retirer du monde, et l'appeler à le

servir lui-même dans la religion, loin des conversations du siècle. Toute jeune encore, elle entend parler, à la maison paternelle, du ciel et de la joie immense qui y est réservée aux bons comme aussi des tourments affreux qui attendent les méchants. Elle entend, en outre, parler des martyrs qui par leurs souffrances ont obtenu une si belle gloire. Voilà pourquoi elle conçut le désir de s'en aller au pays des Maures, afin d'y endurer la mort pour Notre-Seigneur. Voyant qu'il ne lui était pas permis à cause de son jeune âge d'exécuter un tel projet, elle se retirait à un jardin de la maison paternelle et y bâtissait des ermitages pour se séparer du monde. Elle le faisait en compagnie de jeunes filles de son âge qui n'avaient pas des vues aussi élevées qu'elle, mais recherchaient la vanité si en vogue chez les grandes et les jeunes personnes.

Ses désirs de perfection n'ont pas reçu d'accroissement jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. A cette époque, Dieu daigna se servir de l'exemple d'une sainte religieuse pour l'amener à entrer au monastère de l'Incarnation d'Avila (1). Une fois là, elle s'entretint dans une foule de bons désirs, mais elle eut aussi beaucoup d'obstacles qui lui venaient ou de ce qu'elle ne s'adonnait pas assez à l'oraison, ou de ce qu'elle ne regardait pas comme mauvaises certaines conversations qui l'empêchaient de traiter avec Dieu et de jouir pleinement de lui. Enfin elle vit ce qui

(1) C'est alors qu'elle dut concevoir l'idée d'être religieuse. Mais en réalité elle avait vingt et un ans et demi lorsqu'elle prit l'habit de carmélite. La sainte religieuse dont il est ici question s'appelait doña Jeanne Suarez.

lui convenait le mieux. Instruite par ses propres infirmités et par les conseils d'un Père dominicain qui la confessait (1), elle comprit quel obstacle c'était, non seulement pour son avancement spirituel, mais encore pour son salut d'entretenir beaucoup d'amitié et de familiarité avec des personnes qui n'étaient point complètement à Dieu. Aussi, brisant toutes ces chaînes, elle se mit tout de bon à l'exercice de l'oraison, et se livra à beaucoup de pénitences et de jeûnes rigoureux, comme aussi à une obéissance complète à son confesseur. D'après ce qui sera rapporté plus loin, les saintes œuvres de cette servante de Dieu durent être nombreuses et très parfaites, puisque Sa Majesté a daigné se communiquer si intimement à elle.

Elle fut l'objet de faveurs très spéciales. Par exemple, il lui semblait, d'après ce qu'elle éprouvait, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui parlait, qu'il lui enseignait beaucoup de vérités, qu'on lui révélait des mystères et des choses très cachées ou des événements futurs, concernant les hérésies qui ravageaient la France, ou certaines œuvres qu'elle devait accomplir elle-même. Il lui semblait, en outre, que Dieu lui commandait de dire certaines choses à ses confesseurs et à d'autres personnes. Il lui semblait, de plus, qu'elle avait à sa droite Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'accompagnait pour la protéger et la diriger. Cette servante de Dieu, se voyant si faible et si misérable, éprouvait une peine extrême à la pensée qu'elle était trompée par le démon, puisqu'elle n'avait pu mériter tant de faveurs et de

(1) Le P. Vincent Baron.

délices divines. Bien plus, elle se représentait ses péchés et se figurait que c'était pour l'en punir que Dieu permettait qu'elle fût trompée et tourmentée.

Ce qui l'entretenait, en outre, dans cette pensée, c'étaient les événements qui eurent lieu alors dans ces royaumes. Des femmes et des personnes qui paraissaient très saintes, ou qui fréquentaient beaucoup les sacrements, furent déclarées trompeuses et hérétiques, et cela à très juste titre. Le bruit se répandit même que certaines de ces femmes qui furent condamnées avaient été victimes des illusions et des apparitions du démon, et que cela avait contribué à leur perte. Aussi ces événements causaient une peine très vive à cette religieuse, et elle gémissait sur son sort.

A ces craintes s'ajoutaient les peines qui lui venaient de ses confesseurs. Ils lui certifiaient que tout ce qu'elle éprouvait était l'œuvre du démon. Outre les confesseurs, il y avait d'autres personnes très vertueuses et très adonnées à l'oraison, qui la critiquaient et assuraient qu'elle était trompée et qu'elle ne devait rien négliger pour sortir de cette voie. Tous d'un commun accord allèrent la trouver après une grande conférence et lui notifier leur avis. Aussi tous ceux qui furent mis au courant de cette affaire à Avila la condamnaient d'une façon absolue.

Cette personne s'affligeait encore beaucoup, parce que, malgré sa résistance aux visions et aux raisons qui lui étaient données au temps de l'oraison, elle ne pouvait les empêcher. Elle était donc la plus angoissée du monde, en se voyant comme sans

remède. D'un côté, elle ne pouvait cesser d'ajouter foi à ses confesseurs ainsi qu'aux autres qu'elle considérait comme théologiens très entendus dans les questions d'oraison, quand par ailleurs elle était à ses propres yeux très ignorante et très misérable. D'un autre côté, quand elle était favorisée de ces ravissements, visions ou paroles divines, elle ne pouvait les éviter et s'imaginait que c'était à cause de ses péchés que Dieu la délaissait et voulait la châtier.

Dans ces ravissements il semble que l'âme abandonne le corps et ne s'occupe nullement d'agir avec ses sens ; elle est comme enlevée, et cependant elle n'est pas séparée de son corps. Cette sorte d'élévation se voit non seulement chez les bons où se montre une opération divine, mais elle a coutume de se produire aussi par l'œuvre du démon. Voilà pourquoi ceux qui s'occupaient de cette religieuse n'arrivaient pas à se convaincre que ce qui se passait en elle était l'œuvre de Dieu.

Lorsqu'elle se trouvait dans l'acte de ces visions et de ces ravissements, elle avait, lui semblait-il, une grande certitude que cela venait de Dieu et non du démon ; mais en dehors de là, comme elle craignait Dieu et ne mettait nulle confiance en elle-même, elle regardait comme certain ce que les autres en disaient ; et ces derniers tiraient même de là un argument pour dire que c'était de l'illusion ; car le démon parle bien souvent ; il dit qu'il est Dieu ou envoyé de Dieu, et c'est le moyen ordinaire dont il se sert pour tromper les âmes qui ne se tiennent pas sur leurs gardes ; et si sous prétexte de faire du bien le démon arrive avec des conseils, des avis et

des tentations, il cherche surtout à singer le bon ange par des visions et des apparitions.

Voilà pourquoi les serviteurs de Dieu en question qui assuraient que ce qui se passait en doña Thérèse était illusion, et les autres qui, sans être consultés sur ce point, l'avaient condamnée, ne manquaient pas de raisons, même assez fortes, pour amener celui qui n'y ferait pas attention, à mépriser la personne, objet de telles faveurs, et ses dévotions (1).

La première de ces raisons c'est qu'on voit je ne sais combien d'illusions et de mensonges dans des personnes qui avaient, disaient-elles, des révélations, et à qui Dieu parlait. On a vu en même temps des hommes doctes et religieux se tromper au point d'approuver ces visions, comme celle dont je parle le leur a montré. On pourrait nommer les personnes qui ont été trompées, et qui néanmoins avaient l'approbation d'hommes de doctrine; le monde a vu clairement leur illusion, et cependant ces visions semblaient de Dieu; car pour confirmer la vérité, Dieu faisait, ce semble, des miracles. Ces illusions se voient spécialement chez les femmes et très peu chez les hommes. Or comme la raison nous dicte que, quand il s'agit d'approuver ou de condamner, il faut se guider d'après ce qui arrive communément, il semble qu'il faille condamner le cas dont nous nous occupons, puisque l'on voit si ordinairement des choses semblables accompagnées de moquerie et d'illusion.

La seconde raison, c'est que, comme les révélations et visions sont des faveurs que Dieu accorde

(1) Cf. *Vie de la Sainte*, ch. XXIII-XXX.

ordinairement à ses serviteurs, à des hommes saints qui vivent dans une intime familiarité avec lui, nous devons, pour les bien reconnaître, suivre la doctrine et les avis des saints; ainsi nous disons, quand il s'agit de théologie, qu'il faut croire les théologiens; quand il s'agit des choses de la guerre, il faut s'en remettre aux chefs. Dans chaque état, il faut donner sa confiance à ceux qui s'en occupent et en ont l'expérience. Or les saints ont toujours enseigné qu'on ne doit accepter comme vraies que très peu de visions et de révélations, et quand il y en a une grande nécessité, tandis que ceux qui veulent grandir dans l'amour de Dieu, non seulement ne les désirent pas, mais les fuient régulièrement comme une chose dangereuse. Aussi beaucoup de serviteurs de Dieu ont à peine vu, d'après ce qu'on peut en juger extérieurement, des anges ou des choses de Dieu, qu'ils n'ont pas voulu les recevoir, comme le Père Jean Hurtado qui disait, lorsqu'une de ces apparitions lui vint au moment de l'oraison : « Je ne veux pas pour moi de ces faveurs; je crois très bien sans ces miracles. » Cassien, en outre, raconte quelques exemples de ce genre. Il suit de cette doctrine et de l'expérience des saints que nous devons condamner ces visions et ces apparitions, spécialement lorsqu'elles sont en nombre considérable comme chez cette religieuse.

La troisième raison, c'est que c'est une chose très certaine que ces visions et apparitions, si elles sont vraies, sont des miracles. Or, pour accepter un fait comme miraculeux, il faut une grave nécessité. Il ne convient pas, en effet, que des faveurs si élevées se donnent sans qu'il y ait beaucoup de nécessité,

et c'est ce que l'on ne voit pas ici. Le but principal des miracles est de confirmer la foi et la doctrine qui est prêchée au nom de Dieu, et tout cela ne se vérifie point dans une religieuse du cloître, où tout se passe entre Dieu et elle. Une grande publicité est requise pour les miracles afin de confirmer la foi contre les hérétiques. Il en faut également pour confirmer une doctrine qui vient du ciel. Cela est d'autant plus vrai qu'il y a dans la Sainte Écriture une défense pour les femmes d'enseigner. Aussi il ne semble pas y avoir de raison pour que l'on reconnaisse si facilement aux femmes ce don de faire des miracles.

La quatrième raison qui a aussi beaucoup de force, c'est que non seulement les saints mais tous les savants sont très peïnés que l'on publie les faveurs particulières qu'ils reçoivent de Dieu, et spécialement lorsqu'il s'agit d'apparitions et de visions. Les saints, il est vrai, en avaient souvent, mais ils veillaient avec soin à les tenir cachées; ils regardaient d'ailleurs comme certain que, s'ils les avaient manifestées, Dieu les aurait châtiés et privés de ces hautes faveurs. Il paraît même bien clair que l'humilité ne s'accommode pas avec la publication de faveurs si élevées que Dieu accorde en particulier à ses fidèles serviteurs. L'humilité, en effet, nous porte à désirer que tous nous regardent comme pécheurs et comme ayant offensé Dieu; les miracles et les merveilles sont un signe que nous sommes dans l'amitié et la grâce de Dieu.

La dernière raison, c'est que cela peut être un mensonge et une illusion; et il ne semble pas y avoir de motif pour obliger de penser autrement;

aussi ne doit-on pas regarder cela comme vrai. Quand pour certains motifs cela paraît vrai, que l'on n'admette pas ces motifs comme suffisants, car les illusions du démon sont de telle sorte qu'elles se présentent si bien revêtues des apparences du vrai, qu'elles semblent ne manquer de rien pour cela. Elles sont même enveloppées de beaucoup de vérités afin de mieux insinuer le mensonge. Si à cela nous ajoutons que même les méchants peuvent faire des miracles et posséder l'esprit de prophétie, dit Notre-Seigneur lui-même, il n'y a plus aucun motif de regarder ces choses comme vraies et faisant autorité. Nous devons donc suivre ici l'expérience des anciens et leur doctrine, puisqu'ils ont eu tant de difficultés pour faire accepter des choses semblables comme vraies et saintes.

Le sujet que nous traitons est déjà connu depuis longtemps dans l'Église. Il semble que, dans beaucoup de cas, il y ait eu la même chose dont nous nous occupons aujourd'hui. Pour éviter des longueurs, je me contente d'en rapporter une. C'était à l'époque où l'on célébrait le concile de Constance en Allemagne, il y a environ cent cinquante ans. Dieu suscita à Sienne en Italie un grand esprit d'oraison et une sainteté héroïque dans une femme, appelée Catherine, qui a été ensuite canonisée; il s'agit de sainte Catherine de Sienne. Elle arriva à avoir une telle familiarité avec Dieu qu'elle raconte elle-même des choses qui semblent incroyables : elle ne mangeait point; elle ne se nourrissait que de l'Eucharistie; Notre-Seigneur lui enlevait son cœur et lui en donnait un autre, et autres choses de ce genre que la raison répugne à admettre. En

apprenant cela, un écolâtre de Paris, nommé Gerson, renommé par sa vertu et par sa science, qui nous a laissé beaucoup d'ouvrages de haute spiritualité, prit la plume pour la condamner; il insista très sérieusement pour que l'on fit le silence sur ces révélations et fut d'avis que le Concile interposât son autorité en condamnant et en réprouvant ces choses. Nous lisons, en outre, que d'autres personnages importants et plus rapprochés du Pape s'opposèrent vivement à la bienheureuse. Comme ils ne l'avaient pas traitée en particulier, ils jugeaient ce qui se passait en elle d'après leurs vues humaines; c'est pour cela que la vertu et ceux qui la pratiquent sérieusement sont d'ordinaire l'objet d'une grande contradiction. De plus, ces personnages se sont fixé comme but principal de persuader aux autres que ces âmes étaient des trompeuses. Nous n'avons pas vu, ni lu que quelqu'un adonné à la vie spirituelle et avancé dans l'amour de Dieu n'ait pas eu de contradicteurs cherchant à détruire l'estime et la bonne réputation dont ces bons jouissaient au milieu des hommes. Aussi ces gens si prudents à leurs propres yeux ont-ils été punis de leurs péchés. Comme ils sont surpassés dans des biens aussi précieux que ces faveurs de Dieu, qu'ils sont animés de quelque jalousie et ne souffrent pas qu'on l'emporte sur l'éminence de leur savoir et leur manière de vivre, Dieu permet qu'ils soient trompés, et persécutent le bien, quoique ce soit avec un beau zèle. Quelques-uns ont coutume de donner leur avis dans des choses semblables contre la vérité. De là il suit que si cette servante de Dieu est un objet de contradiction de la part de ceux qui la blâment, ce

n'est pas un motif pour qu'un homme prudent traite d'illusions les faveurs que Sa Majesté lui accorde. Cela est d'autant plus vrai que ceux qui persévèrent dans cette manière de voir erronée, n'ont jamais parlé à doña Thérèse ni traité avec elle, ni cherché à prendre des informations spéciales sur ces choses elles-mêmes, mais se sont fait cette opinion par la voie vulgaire et en se basant sur quelques-unes des raisons que nous avons exposées.

De plus, afin de mieux comprendre cette vérité que nous recherchons, il faut considérer qu'il y a beaucoup de choses qui considérées en elles-mêmes semblent mauvaises ; et tout le monde les condamne ; mais si on leur ajoute quelque circonstance, elles deviennent très saintes et très vertueuses. Ainsi, par exemple, est-il permis de prendre le bien d'autrui ? Tous répondent que c'est mal. Cependant si on ajoute que l'on prend le bien d'autrui pour l'avantage du propriétaire et l'empêcher de se tuer ou de tuer une autre personne, il est clair que l'on fera une œuvre très sainte. De même, si vous croyez facilement aux révélations et aux visions, ce n'est ni très sage ni prudent ; mais dans un cas particulier et au milieu de certaines circonstances, ce sera très juste.

De plus, il est nécessaire de considérer qu'il n'y a jamais eu en ce monde une seule époque où Notre-Seigneur n'ait eu une grande intimité avec certaines âmes. Il leur exposait et leur révélait beaucoup de secrets et de choses qu'il devait faire. Cette vérité est abondamment prouvée par les révélations que Dieu, comme nous le lisons dans la Sainte Écriture, accordait à Abraham, ainsi qu'aux saints qui ont

vécu sous la loi naturelle et la loi ancienne, mais surtout sous la loi de grâce où il y a eu un nombre infini de saints, de prophètes et de révélations. Le prophète Amos en particulier est très explicite. Il expose ses raisons pour prouver que Dieu l'a envoyé aux Juifs, leur donner des avis et les prévenir des châtimens que le Seigneur leur réserve, et il ajoute : Est-ce que Dieu par hasard fera une chose sans la révéler à ses prophètes et sans la leur communiquer? C'est comme s'il disait : Dieu a tant d'estime pour l'homme, que comme l'homme éprouve tant de joie à connaître les secrets et que c'est une marque d'amitié que de parler de ses intérêts et de ses secrets à un ami, Dieu a voulu faire de même avec nous. De là il suit que tant que le monde durera, il ne manquera ni de prophètes ni d'amis de Dieu dans l'Église. Il y en aura plus ou moins selon les temps ; mais il y en aura toujours. Généralement ceux à qui Dieu accorde de hautes faveurs sont des hommes très adonnés à l'oraison, à la contemplation et à la quiétude.

En outre, il faut bien remarquer que, sans doute, dans les temps passés qui ont été plus rapprochés de la Passion de Notre-Seigneur, il y a eu un plus grand nombre de saints, et que ces saints en général étaient plus élevés et plus enrichis des biens spirituels que ceux de notre triste époque. Néanmoins, il s'en trouve certainement quelques-uns, cachés sans doute, et que Sa Divine Majesté ne veut pas manifester au monde à cause de ses péchés, et qui sont aussi avancés dans la vertu que plusieurs des saints des temps antérieurs et que même beaucoup d'entre eux. Ils se livrent autant qu'eux à l'o-

raison et se dévouent de toutes leurs forces au service de Sa Majesté. Dieu ne fait acception de personne. Mais de même qu'il donne son amitié à celui qui s'y prépare, et ne la donne point à celui qui ne veut nullement s'y préparer, de même il donne une grâce égale à ceux qui apportent une égale préparation, quels qu'ils soient, où qu'ils soient et à quelque époque que ce soit.

Il y a encore une autre raison. Comme Dieu donne des saints pour le bien de son Église, afin que par leurs prières et leur intercession ils soient utiles aux autres et apaisent son courroux dont le monde est menacé, et comme ces nécessités existent également de nos jours et sont même plus grandes que dans les temps antérieurs, il convient à sa Providence de donner à son Église des personnes qui lui soient tellement intimes qu'elles l'apaisent au temps de ses nécessités.

De ces considérations on tire une raison très forte pour la question que nous devons traiter. Puisque Dieu a aujourd'hui quelques saints dans son Église, on aurait tort de s'offenser quand un saint en particulier est signalé par ceux qui le connaissent et ont traité avec lui; il ne peut pas, en effet, y avoir de saints en général, sans qu'il y en ait quelques-uns en particulier. Or s'il doit y avoir quelques saints, et si nous devons les reconnaître comme tels, ceux-là seront ceux qui donnent dans leur vie et leurs coutumes le plus de marques et de signes de sainteté. Et quand on doute si Dieu est vraiment l'auteur d'une révélation ou merveille que l'on nous raconte d'une personne, nous aurons une très forte preuve qu'elle est vraie et vient de Dieu si

nous savons que cette personne vit dans une sérieuse perfection chrétienne.

Beaucoup ont écrit pour donner les signes auxquels on reconnaît si l'esprit qui paraît bon l'est en réalité, et si la révélation qui semble venir du ciel vient vraiment de Dieu. Malgré toute la doctrine que l'on a donnée, on ne peut pas bien préciser dans les cas particuliers, et beaucoup de ceux qui possédaient la doctrine nécessaire pour résoudre cette difficulté se sont trompés. Gerson, qui a le plus travaillé pour aplanir cette voie par la quantité de documents qu'il a apportés, en est venu à sourire des visions et révélations de sainte Catherine de Sienne; il se guidait par des raisons naturelles et les sciences humaines. Mais ces sciences ne sont pas suffisantes pour réprover et condamner d'une façon absolue des choses si merveilleuses. D'abord, parce qu'il y a beaucoup de choses cachées dans les sciences et que, malgré toutes nos études, nous ne pourrions jamais connaître; celles même que nous ignorons et qui passent chaque jour par nos mains sont plus nombreuses que celles que nous connaissons; en second lieu, parce que Dieu opère dans ses saints beaucoup de choses miraculeuses qui dépassent notre raison naturelle. Malgré tout cela, nous poserons certains jalons et principes très certains; puis, nous en déduirons la vérité de ce que nous cherchons.

Pour cela, il faut comprendre que, ne pouvant connaître le cœur de notre prochain en lui-même, ni le voir, nous devons chercher un autre moyen pour savoir s'il est bon ou mauvais. Il faut en examiner les effets et les fruits. Le médecin connaît la

maladie intérieure du corps par ses effets ou le dérèglement du pouls; de même, la vérité intérieure, la santé de l'âme se connaît d'une certaine manière par les œuvres et la beauté de sa vie.

Il faut considérer, de plus, que ces révélations et visions ne peuvent être que bonnes et vraies ou mauvaises et mensongères, que le bon et le vrai viennent de Dieu, mais que le péché et le mensonge viennent du démon. Quand il y a doute, on voit que cela vient de Dieu si on y trouve le cachet, la marque de Dieu; au contraire, quand il y a ruse ou astuce du démon, nous avons la preuve que la chose vient de lui.

Aussi nous établirons les règles suivantes pour arriver à un bon discernement :

1^o Lorsque la personne qui reçoit ces révélations éprouve, dans le temps qu'elle en est favorisée et après, le mépris d'elle-même et la connaissance de ses fautes, quand elle se reconnaît plus faible et plus misérable que les autres, c'est un signe manifeste que cette révélation est vraie et vient de Dieu. Ce signe s'est trouvé chez tous les serviteurs de Dieu qu'il y a eu dans le monde, et a fait défaut chez tous les mystificateurs que le démon a trompés. Les vraies visions et révélations étaient une cause de bien et d'édification pour le prochain; ce qui provenait du démon engendrait suffisance et admiration chez ceux qui en avaient connaissance, et rien plus. De même que le feu chauffe et embrase par où il passe et que le froid glace et fait partir le chaud, de même quand Dieu se manifeste à une âme par vision ou révélation, il y met une empreinte de ce qu'il produit et désire, c'est-à-dire de

l'humilité et de l'amour; le démon, au contraire, n'apporte que de l'orgueil et du trouble. C'est ce que l'on voit clairement dans Notre-Dame et sainte Elisabeth, quand elles eurent leurs révélations. La Sainte Écriture nous dit que Notre-Dame se troubla quand l'ange lui apparut et la salua. Elle se disait que cette ambassade solennelle et cette salutation dépassaient, à son avis, sa dignité et ses mérites. Sainte Élisabeth eut à peine vu Notre-Dame que, remplie de l'esprit de révélation, elle dit qu'elle n'était pas digne que la Mère de son Dieu vint vers elle. Mais c'est tout le contraire que l'on a vu chez les personnes qui ont été trompées par le démon et sont tombées dans l'illusion.

Seconde règle. Pour savoir si certaines visions et révélations sont de Dieu ou du démon, il faut considérer si celui qui en est l'objet est porté, une fois qu'il les a reçues, au recueillement et au détachement de tout. S'il fuit alors le monde, ne lui parle plus, ne l'estime plus, s'il le tient plutôt dans l'oubli et le dédain complet, c'est un signe évident que ce qu'il a reçu vient de Dieu et n'est pas une illusion. Mais quand ces visions et révélations suscitent l'esprit d'indépendance, portent à être vu et admiré du monde, à montrer combien de faveurs on reçoit de Dieu, ou si, dans le temps que l'on ressent quelque opération qui est merveilleuse au regard des hommes, on cherche les uns et on fuit les autres, ou si l'on veut que cela ait lieu dans un endroit où l'on est vu de tous et dans un temps où il y a un grand concours de monde, c'est sans aucun doute une illusion. Prenons d'une façon générale quelques exemples, sans nommer personne.

Certains personnages ont eu des visions et des apparitions. A peine les avaient-ils reçues qu'ils ont changé de vie; ils se sont retirés dans les déserts, ou se sont faits moines ou religieux; ils ont abandonné le monde. C'était là un signe certain de l'œuvre de Dieu. D'autres personnages ont eu aussi des visions, et se sont empressés de changer leur mauvais état de vie; on en conclut que c'était là une œuvre de Dieu. D'autres, au contraire, ont eu des visions et entendu des paroles qui semblaient venir de Dieu; mais après cela, ils ont abandonné la solitude où ils vivaient, ils ont fréquenté les places publiques et les foules, et ils ont cherché à se montrer à la cour des rois; c'est là un signe certain que cela n'est pas de Dieu. Nous en avons rencontré, en outre, qui, ayant eu quelques révélations et visions, ont voulu que certaines choses merveilleuses leur vinssent dans un endroit où on les aurait vus et admirés, par exemple, que, durant la Messe, il y eût là des gentilshommes et personnages de qualité, pour contempler comment on s'élevait de terre et on tombait en extase, mais non des pauvres et gens du vulgaire. La raison de cela c'est que l'orgueilleux recherche l'estime de tous; il veut qu'on parle de lui, qu'on admire ses grandeurs et ses singularités et non celles des autres, et que le monde estime celui qui les possède. Au contraire, l'amour, l'esprit de Dieu et l'humilité fuient tout cela et ne recherchent que le mépris du monde.

Ce signe, ce mode sûr pour discerner quelles sont les vraies révélations et visions ou le véritable esprit de Dieu, est basé sur des raisons profondes, les exemples des Saints et les sentences de la Sainte

Écriture. Afin d'abrégé, je ne veux pas m'étendre sur ce point. Je cite seulement cette parole du prophète Isaïe : *Mon secret est pour moi*. C'est comme s'il disait : Les grâces et les faveurs que Dieu me fait sont pour moi ; il ne faut ni les publier, ni les manifester. Certains saints, il est vrai, arrivés à une profonde intimité avec Dieu, ont été poussés par lui à accomplir des œuvres en son nom, ce qui les a fait connaître comme étant vraiment de grands serviteurs de Dieu. Or, dans ces circonstances, ils n'allaient pas par leur propre volonté se montrer comme des serviteurs de Dieu ; c'est forcés par l'obéissance qu'ils se manifestaient ; et quand cela leur arrivait, ils n'agissaient pas dans le but de se donner du crédit et de l'autorité devant le monde, mais ils recherchaient la gloire de Dieu et obéissaient au détriment de leur propre repos.

Troisièmement. Pour connaître sûrement si ces révélations et visions sont de Dieu ou trompeuses, il faut examiner si la personne qui les reçoit est très adonnée à l'oraison ou non ; de plus, si dans ses paroles, rapports avec le prochain et conversations, elle montre un amour de Dieu qui ne soit pas de surface, mais véritable et reconnu tel. D'abord au sujet de l'oraison, il y en a des exemples évidents dans la Sainte Écriture. Rébecca n'avait pas d'enfants ; elle alla consulter le Seigneur, et il lui fut révélé qu'elle mettrait au monde deux fils, qu'elle aurait conçus en même temps ; on lui disait, en outre, quelles seraient leurs qualités. Or si elle consulta le Seigneur, ce fut dans l'oraison ; aussi on a regardé comme vraie la prophétie ou révélation qui lui a été faite. Samuel a entendu fréquem-

ment des paroles divines, lorsqu'il était dans la maison de Dieu, à Silo. Anne, la prophétesse, vit Notre-Seigneur enfant quand la Reine des Anges le présenta au temple. Or, saint Luc avait commencé par dire quelle était la ferveur de son oraison et ajouté qu'elle ne s'éloignait jamais du temple. Comme preuve de ce que nous avançons, il suffit de dire qu'on n'a jamais vu une personne très adonnée à l'oraison, et persévérant dans cet exercice, qui fût trompée par le démon; mais au contraire qui ne fût pressée par lui de l'abandonner. Sans doute, certaines personnes ont été trompées; elles en sont venues à de grandes fautes contre la foi et sont tombées dans beaucoup de vices, bien qu'elles semblassent très adonnées à l'oraison et exemptes de fautes. Pourtant il n'en était pas ainsi; elles étaient, au contraire, très amies des conversations, et très intimes avec d'autres personnes qui ne les aidaient point à progresser dans la vertu. C'est en effet une chose constante que l'oraison, pratiquée comme il faut, rapproche de Dieu, porte à un plus grand amour de Dieu et détache de ces autres amitiés qui ne rapportent aucun profit spirituel et n'y sont même pas ordonnées. De plus, le démon est radicalement exclu par l'amour de Dieu; il n'y a rien qu'il ait plus en horreur. Aussi, quand quelque vision ou révélation qui porte à l'amour de Dieu se présente, le démon ne saurait y avoir quelque part ou coopération; cet amour de Dieu s'obtient par une profonde oraison, et ce que le démon cherche surtout, c'est d'éloigner de l'oraison; car s'il n'y a plus d'oraison, la faveur et la grâce de Dieu nous abandonnent et nous restons avec notre faiblesse.

Quatrièmement. Quand la personne qui a ces révélations et visions a grand soin de consulter ceux qui ont de la doctrine, un bon jugement sur ces matières ou choses semblables, surtout quand elle les expose à ses confesseurs, qu'elle leur dévoile tout, sans rien cacher, c'est un signe certain qu'il n'y a aucune illusion, dès lors qu'elle fait ce qu'on veut ou ce qu'on lui conseille. C'est là une vérité très manifeste qui est prouvée par l'expérience et par la raison.

Nous lisons dans la Vie des Pères et des Saints que quelques-uns traitaient au début intimement avec Dieu. Le démon leur tendait mille pièges et mille artifices qui paraissaient des faveurs de Dieu. Or ceux qui avaient soin d'aller immédiatement faire part de ce qui se passait en eux à leurs supérieurs, Dieu les éclairait comme des serviteurs fidèles et les guidait pour découvrir s'il y avait illusion. Ceux, au contraire, qui se laissaient conduire d'après leur propre jugement et leur manière de voir, venaient à tomber dans la plus profonde illusion.

Voici encore une raison très forte pour avoir la certitude que Notre-Seigneur ne laisse personne sans secours. Celui qui a bonne intention et désire n'être point trompé se sert des moyens que Dieu lui-même a mis à notre portée, car sa fidélité et sa bonté sont telles qu'il ne le laissera pas dans l'illusion. Sans doute, il peut y avoir certaines ignorances chez les serviteurs de Dieu tant qu'ils sont sur cette terre, et cela a lieu quand le démon les trompe par des visions et des illusions. Aussi faut-il pour que celui qui les reçoit ne pêche point, qu'il comprenne qu'elles viennent de l'ennemi. Si donc

il fait ce qui dépend de lui pour n'être point trompé, Dieu ne manquera pas de l'éclairer.

Autre remarque. Quand une personne ne se fie pas à elle-même, mais qu'elle consulte quelqu'un qui la comprenne, pour prendre son avis, elle fait un acte de profonde humilité; aussi elle mérite que Notre-Seigneur l'aide et ne la laisse pas tomber dans l'illusion. Si c'est un grand acte d'humilité que de laver les pieds du prochain, de lui rendre service et de le préférer à nous-mêmes, c'en est un beaucoup plus grand de lui soumettre notre entendement, qui est la plus noble puissance que Dieu ait imprimée en notre âme.

Il suit de cette vérité que, quand une personne a quelque vision ou révélation qui peut être de Dieu ou du démon, si elle ne veut pas en parler à quelqu'un d'entendu en ces questions, et qu'elle approuve tout elle-même vu son peu d'humilité et le peu de soin qu'elle a de rechercher la vérité, il faut croire qu'il y a illusion du démon. Dieu, en effet, produit l'humilité quand il vient dans nos âmes en même temps qu'une vue profonde de notre faiblesse et de notre misère. Car découvrir nos tentations et nos épreuves à un autre afin de suivre son avis est un puissant moyen de triompher du démon.

Cinquièmement. Pour arriver à la vérité dans ces questions, il faut s'en rapporter à l'avis de ceux qui les connaissent et à celui de nos propres confesseurs à qui nous découvrons notre conscience; et alors on marche dans le vrai. Je m'explique. Voici une personne qui a quelques visions et révélations, elle voit combien elle est misérable et elle se

désolé, car elle craint que Dieu ne veuille l'abandonner. Si cette personne s'en va avec humilité et désir de connaître la vérité trouver son confesseur et ceux qui peuvent lui donner le meilleur conseil dans ce cas, d'après l'opinion généralement reçue, malgré l'avis contraire de quelques-uns, elle n'a rien à craindre; qu'elle ne manque pas de se confier aux savants, et de croire que ce qui se passe en elle est vrai et qu'il n'y a aucune faute à cela. Dans toutes les choses humaines il y a des opinions diverses, parce que les intelligences sont diverses et que divers sont les désirs; parce que, de plus, on n'est pas également au courant de ce dont il s'agit. Or comme la vérité est une, et que les avis sont contraires, elle ne peut être chez tous, mais seulement chez quelques-uns; et ces derniers sont les confesseurs, ceux qui ont un meilleur jugement, et ceux qui sont consultés sur le conseil même du confesseur. Aussi, de même que, quand il s'agit d'un autre sujet, il est imprudent de continuer à en discuter surtout avec des gens peu instruits après avoir reçu l'avis des confesseurs et des savants, de même dans le cas présent, la personne dont nous nous occupons, une fois bien fixée par ses confesseurs et des savants, n'a plus à s'inquiéter ni à rechercher auprès d'autres personnages une plus haute certitude; sans quoi il y aurait beaucoup de fautes, et il n'en résulterait aucun bien.

Et ici il y a deux choses à noter. D'abord au sujet du point que nous traitons et des choses de l'âme qui ne sont point des contrats mais des tentations spirituelles, on ne saurait se former un bon jugement avec le secours seul de la théologie scolasti-

que; il faut, de plus, quelque connaissance des choses spirituelles et de perfection, dont on ne discute point à l'école, et qui ont une difficulté spéciale; pour les comprendre, il faut avoir lu et étudié les questions de la vie spirituelle. Si on n'en a pas une expérience personnelle, on ne les comprend pas, malgré toutes les démonstrations que l'étude fournit. C'est une science affective qui a ses principes particuliers, qu'on ne saurait bien exposer si on n'en a pas l'expérience. Voilà pourquoi il importe peu que des théologiens qui ne connaissent pas par expérience ces choses de l'oraison approuvent ou réprouvent le cas dont nous parlons. En second lieu, quand tous les confesseurs de celui qui a ces révélations et visions, et tous ceux qu'il a consultés sur ce point viennent à les approuver et à les regarder comme vraies et non comme pleines d'illusions, il n'y a plus à en douter ni à s'en préoccuper, surtout si les personnages consultés sont des hommes de science, de haute vertu et de sainteté, comme cela a eu lieu dans le cas présent, ainsi que nous le dirons.

Sixième moyen pour atteindre notre but. Examinons si la personne dont nous nous occupons a enduré de sensibles oppositions et contradictions, sans avoir rien fait qui lui attirât tant d'épreuves, et si la persécution qui l'a atteinte à l'époque de ces révélations lui est venue des gens de bien qui, animés d'un beau zèle et du désir du bien, la critiquaient et persécutaient. Cette règle est très vraie. Quand en effet une âme a soin de servir son Dieu et de se sauver, et qu'à l'heure de la tribulation et de l'épreuve elle se tient dans la patience, la Sainte

Écriture dit que Dieu vit et habite dans son cœur. Or, si Sa Majesté habite notre âme, on ne peut pas croire que le démon se soit emparé de nous et qu'il ait alors le pouvoir de nous détruire ; c'est au contraire une preuve que ce que souffre l'âme est une consolation envoyée par Dieu comme récompense ; car Notre-Seigneur n'a pas coutume d'envoyer, comme prix de la patience que nous avons exercée, quelque illusion du démon. Nous en avons dans Job un exemple palpable. Dieu permet au démon de l'éprouver, de le frapper dans ses biens, dans ses enfants et dans son corps. Job supporte tout avec la plus grande patience. Il a eu ensuite des visions et des révélations très certaines de Dieu lui-même, où l'ennemi n'a eu aucune entrée. Mais comme l'épreuve et la persécution sont le creuset où Dieu purifie l'âme, l'épure et lui enseigne sa doctrine afin qu'elle ne soit pas trompée, plus la tentation et l'épreuve sont sensibles, plus aussi l'âme reçoit la faveur de Dieu afin de n'être pas trompée. Le comble de la persécution pour celui qui travaille à son salut, c'est de se voir un objet de contradiction de la part des serviteurs de Dieu et des gens de bien, d'être humilié et persécuté par eux. Il est alors grandement tenté de défiance envers Dieu ; il craint parce qu'il est éprouvé et condamné par les serviteurs de Dieu, que c'est Dieu lui-même qui les dirige et que c'est pour sa gloire qu'ils agissent de la sorte ; aussi le pauvre se trouve-t-il désemparé. Cela se vérifie surtout quand ce sont les confesseurs, les prédicateurs, ceux que l'on regarde comme les plus saints, qui contredisent et persécutent celui qui travaille sérieusement à son salut. Quand, au

contraire, la persécution vient d'ailleurs, il éprouve une très vive consolation ; car ce sont alors les ministres du démon qui cherchent à lui nuire ; c'est en quelque sorte le démon lui-même qui, jaloux de notre vertu, nous harcèle pour nous tenter, mais non pour nous condamner.

Il y a une autre manière de discerner la différence qui existe entre ces révélations. Tout le monde, il est vrai, peut la connaître en partie. Mais seuls les confesseurs et ceux qui s'occupent de la conscience de l'âme le peuvent complètement. Elle consiste à se rendre compte de la pureté de conscience de l'âme et de la profondeur de sa vertu. Pour expliquer ma pensée, il faut savoir que l'homme peut tromper son semblable en lui faisant croire qu'il est bon, et cela dans la confession ou en dehors de la confession. Mais il n'est pas possible que, si elle est mauvaise, quelqu'un de ceux qui s'en occupent et la confessent ordinairement ne découvre pas certaines de ses faiblesses. On ne saurait, en effet, dissimuler et cacher longtemps la malice de la volonté, sans qu'il n'en transpire quelque chose au regard des plus avisés, surtout quand ils sont nombreux, savants et prudents, et quand il y a dans la même maison des personnes vraiment pieuses dont l'unique ambition est de se rendre compte de ce qui en est pour y remédier et le rendre public.

Cette manière de rechercher s'il y a illusion dans les révélations est très sûre et efficace ; car les faveurs que Dieu accorde sont le partage de ceux qui gardent leur âme très pure et à l'abri du péché. Ils se sont armés d'un mâle courage pour triompher du démon, et c'est dans une humilité profonde qu'ils

le méprisent. Aussi le démon n'ose-t-il pas les attaquer. Comme cet ennemi est si orgueilleux, et qu'il craint de se voir si humilié et vaincu, il n'ose s'attaquer souvent à ces âmes avancées qui tiennent leur conscience pure; jaloux comme il est de la couronne qu'il leur procure par ses tentations, il n'ose pas les attaquer si facilement à cause de leur solide et profonde vertu.

Il faut noter encore ici que les saints qui ont été, dès cette vie, favorisés par Dieu de visions et de révélations n'ont reçu ces grâces qu'à cause de leur extrême pureté de conscience. Aussi nous devons croire que Dieu veut traiter très intimement avec l'âme qui possède un bien si élevé. Et comme Sa Majesté nous le dit par l'organe de saint Matthieu, ce sont ceux qui ont le cœur pur qui doivent voir Dieu dans le ciel; voilà pourquoi ceux qui ont une plus parfaite pureté de conscience voient plus de secrets et de merveilles de Dieu, même dès cette vie, ainsi que le démontrent de nombreuses raisons.

Huitièmement, pour discerner si c'est l'esprit de Dieu ou du démon qui agit dans ces visions et ces révélations, considérons le profit qu'en retirent ceux qui traitent familièrement avec la personne qui les a, et qui lui parlent. Car, ainsi que les saints l'enseignent, il y a cette différence entre la grâce qui nous rend amis de Dieu et les grâces que l'on appelle *gratis datae*, que la première nous est donnée pour le bien de notre âme, pour la justifier et la diviniser, et que les autres le sont pour procurer le bien du prochain et l'amener à l'amour de Dieu. De là, il suit que les révélations et l'esprit de prophétie sont rangés parmi les grâces *gratis datae* et

ordonnées au bien de notre prochain. Quand donc nous voyons des effets qui sont bons et qui sont un sujet d'édification non pas seulement pour un individu en particulier, mais pour tous ceux avec qui nous traitons et les portent vers Dieu, il n'y a plus aucun doute à avoir pour discerner si c'est l'esprit de Dieu ou non. C'est le signe que nous donne expressément saint Matthieu. Il nous raconte que Sa Majesté nous recommande de nous tenir soigneusement en garde contre les faux prophètes ; et afin que nous ne nous y trompions pas, il ajoute que nous devons bien regarder leurs fruits, et que c'est à cela que nous les reconnaitrons. Si donc ce qui résulte des révélations et prophéties est l'indépendance, l'orgueil, la recherche, les aises, cela ne vient pas de Dieu ; c'est le démon qui s'est travesti en ange de lumière pour nous tromper. Mais alors même qu'il y aurait beaucoup de bons effets, si vous reconnaissez que l'un d'eux ne l'est pas, sachez que cela vient de l'ennemi qui a usé d'un plus subtil artifice pour vous tromper. Quand au contraire tout ce qui en résulte est bon et porte au bien tous ceux avec qui on a des rapports, certainement cela vient de Dieu. Or ce seul signe que Sa Majesté nous a donné pour faire ce discernement se trouve réalisé d'une manière admirable dans la personne dont nous nous occupons. Nous avons vu en effet et on voit toujours quelques personnages qui semblent vivre dans l'intimité de Dieu et avoir reçu de lui des dons particuliers pour accomplir de très bonnes œuvres ; de fait en y regardant bien, il n'y a qu'à admirer et à se réjouir d'avoir contemplé quelque chose qui rappelle les apôtres et les serviteurs de Dieu, en voyant

ces personnages se signaler par de rapides progrès, d'ardents désirs, et une ferme résolution de se donner à Dieu.

Neuvièmement, pour arriver d'une manière sûre et certaine à élucider ce doute, il faut examiner ce qui est dit et révélé à cette personne qui est l'objet de pareilles visions et révélations. On peut y trouver deux choses : d'abord, que cette personne, tout en disant à d'autres quelque chose de ce qu'elle voit ou entend, ne découvre pas tout, et qu'elle ne veut pas le manifester ni le dire à ceux qui ont la science, qu'au contraire elle les fuit et les traite d'ignorants, et ce cas se vérifie quand celui qui a les révélations est ignorant; car s'il est instruit, ce serait une autre affaire. En second lieu on remarque qu'il y a dans ces révélations des choses inutiles, de pure curiosité ou de peu d'édification. Dans ces deux cas il n'y pas à discuter ni à douter; il y a évidemment des raisons suffisantes pour regarder ces révélations comme venant de l'esprit mauvais. Quand, au contraire, on en fait un rapport très simple à tous ceux qui peuvent en juger et les comprendre, sans cacher quoi que ce soit, et que tout ce qui est révélé est très prudent, très sûr et très éloigné du mal, et en particulier que c'est ce qu'enseigne en général à tout le monde la sainte Écriture, il n'y a pas à craindre, mais à recevoir ce message comme un don qui vient manifestement du ciel. C'est l'exemple bien connu qui découle de la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand quelqu'un, dit l'Évangile, cache sa doctrine aux personnes doctes et chrétiennes, par le fait même, nous dit-il, il faut mépriser cette doctrine, toute bonne qu'elle paraisse. De même, si elle

ne s'accorde pas avec les vérités révélées par Dieu, il faut la fuir.

Autre manière de déduire cette vérité. Quand ceux qui apportent beaucoup d'attention dans leurs rapports avec la personne qui a ces révélations ne trouvent rien à reprendre dans sa compagnie et sa conversation, où tout manifeste une vertu profonde, et cessent d'en douter dès qu'ils abordent cette personne et l'entendent, qu'ils ne découvrent aucun vestige de vanité dans sa conversation et ses paroles, il y a là une raison évidente pour croire que cela est vrai. Voici une expérience commune. Vous voyez un prédicateur qui est vaniteux ; il n'a qu'à prêcher une fois pour le montrer. Si quelqu'un est prudent et homme de doctrine, il n'a qu'à en écouter un autre une seule fois pour voir jusqu'au plus intime de son âme et découvrir son faible. Voici une personne qui agit avec franchise et droiture vis-à-vis de toutes les personnes qui lui parlent ; on lui trouve une vertu très profonde, on ne découvre rien en elle qui puisse faire douter ou soupçonner qu'elle est dans l'illusion ; il n'y a donc rien à craindre, et il faut reconnaître que ce que cette personne voit et entend dans ces révélations vient de Dieu. On a entendu parler de certaines personnes que beaucoup regardaient comme saintes et vertueuses ; on croyait aux apparitions et révélations qu'elles avaient. Mais des personnages prudents, ayant mieux examiné leur cas, ont trouvé des motifs pour les condamner ; et de fait, la condamnation a eu lieu. Mais quand tous et spécialement les hommes de doctrine approuvent une personne, il n'y a pas de doute que cela soit de Dieu.

La dernière raison, le dernier moyen pour s'assurer de ce qui en est, c'est de se rendre compte de l'attitude du démon vis-à-vis de cette personne. S'il l'approuve, et lui manifeste de la satisfaction, c'est un très mauvais signe. Mais s'il la persécute, s'il lui cause du mal, s'il se montre à elle sous un aspect horrible, afin de l'effrayer et de la maltraiter, c'est un signe certain qu'il ne possède pas cette âme, car ce sont seulement les serviteurs de Dieu qu'il veut effrayer et tromper par ses menaces. Telle est la différence avec laquelle il est apparu jusqu'à présent aux saints et aux méchants; aux bons il se montre horrible; à ses amis qui sont déjà dans l'illusion il se montre calme. Or si chacune de ces raisons et de ces règles est suffisante pour permettre d'affirmer sans témérité qu'une personne en particulier a de vraies révélations et apparitions, combien plus certain cela sera-t-il, si toutes ces raisons se trouvent réunies dans la personne dont nous parlons?

On pourrait en appliquant toutes ces règles à cette servante de Dieu composer un long traité, car il y a beaucoup à dire au sujet de chacune d'elles; mais pour abréger, je dirai quelques choses seulement entre beaucoup d'autres que l'on pourrait ajouter.

Parlons tout d'abord de son humilité et du mépris qu'elle avait d'elle-même. Toutes ses paroles, ses lettres, ses relations sont remplies d'humilité. Elle désire ardemment que tout le monde connaisse ses fautes ou ses misères passées, et en parle; elle se désole extrêmement qu'on la considère comme bonne. Quand les faveurs divines commencèrent à augmenter, elle se mourait de peine au début, dans

la crainte qu'on en eût connaissance et qu'on ne la soupçonnât d'être bonne. Elle ne s'est jamais fiée à elle-même, quoiqu'elle ait un très bon jugement; elle a toujours voulu être dirigée par d'autres. Elle aime beaucoup à s'occuper des offices les plus bas et les plus humbles. Ses compagnes m'affirment que, la semaine où elle remplit son office de cuisinière, la maison ne manque de rien; on remarque bien avec quel soin Notre-Seigneur pourvoit les Sœurs la semaine où elle doit préparer les repas (1). Quand on sait sur quel pied la pauvreté est établie dans le monastère, que les Sœurs ne doivent être vues de qui que ce soit et qu'elles ne peuvent sortir, que personne ne doit leur parler, si ce n'est ceux qui s'occupent d'oraison, on a une preuve bien claire de sa profonde humilité, surtout quand elle a déjà réalisé de grands progrès et qu'il y a longtemps que Dieu lui parle. Sans doute dans les débuts de ces communications surnaturelles, on ne reconnaît pas très clairement si c'est Dieu qui parle ou si c'est une illusion, mais avec le temps on arrive peu à peu à reconnaître très clairement et très distinctement que c'est lui. On ne voit pas néanmoins l'essence divine, ainsi que le remarque Jérémie : En vérité Dieu m'a envoyé vers vous, je sais que c'est lui qui m'a dit ce que je dois vous proposer : je suis envoyé par lui. Or malgré cela, cette personne ne reçoit

(1) D'après ce récit, le présent mémoire n'a pu être écrit avant le milieu de l'année 1563. C'est en effet vers le milieu du Carême de cette année que la Sainte est rentrée définitivement au Carmel de Saint-Joseph, avec la permission de son provincial le P. Ange de Salazar.

aucune révélation, n'entend aucune parole qu'elle ne s'en ouvre à son confesseur ou à un homme de doctrine qu'elle choisit pour traiter avec plus de sûreté de sa conscience et de ces questions. Je veux raconter quelques traits de sa grande humilité.

Avant d'avoir bien compris que l'esprit de Dieu était en doña Thérèse, ses confesseurs, et ils étaient nombreux ceux qui s'occupaient de cette affaire, mus par certaines raisons, décidèrent en la voyant si affligée de lui déclarer qu'après y avoir mûrement réfléchi, ils étaient tous unanimes à penser que c'était une illusion du démon (1). Dès lors qu'elle ne pouvait y résister, elle devait, en voyant celui qui lui parlait, lui faire force niques et se munir du signe de la croix, bien qu'elle éprouvât un notable progrès dans son âme, après avoir entendu ses paroles et reçu ses révélations (2).

Elle s'appliqua à obéir; toute persuadée qu'elle était que ces choses venaient de Dieu, elle ne voulut pas mettre sa confiance en elle-même. Elle fut néanmoins très sensible à l'obligation où on la mit de traiter ainsi son Maître et Époux. Elle pleurait et suppliait Sa Majesté de ne pas la laisser tomber dans les pièges du démon. Elle conjura saint Pierre et saint Paul, le jour précisément de leur fête, de la secourir et de ne pas permettre qu'elle fût trompée (3). Depuis lors, elle les voyait très souvent près d'elle du côté gauche; ils lui donnaient l'assurance qu'ils ne laisseraient pas le démon la tromper.

(1) *Vie*, ch. XXV.

(2) *Vie*, ch. XXIX.

(3) *Vie*, ch. XXIX.

Ayant eu une autre vision du Christ, elle s'empessa d'exécuter l'ordre de ses confesseurs, mais elle suppliait en même temps son Sauveur de lui pardonner, car si elle agissait ainsi, c'était pour obéir à ses ministres. Notre-Seigneur lui disait de ne pas s'en troubler et d'obéir, et qu'il leur ferait connaître la vérité. Or les confesseurs, étant eux-mêmes dans l'illusion, donnaient des conseils erronés et parfois lui commandaient de ne pas faire oraison, puisque c'était alors qu'elle avait ces choses surnaturelles. Le Sauveur se montrait alors très mécontent et la chargeait de les prévenir que cela était de leur part de la tyrannie et il se mit à lui donner des raisons pour lui prouver que cela n'était pas de l'illusion.

Je lui écrivis qu'elle recevrait peut-être la visite d'une dame de haut rang qui était persuadée de la vérité de telles faveurs. Elle en fut profondément affligée dès lors qu'elle était si petite à ses propres yeux, et répondit que ce lui serait un vrai tourment de recevoir la visite des grands de ce monde; ce sentiment lui venait surtout de la crainte qu'on la crût bonne (1). Notre-Seigneur lui recommanda de ne pas s'en chagriner; car il convenait que l'on connût les grâces merveilleuses qu'elle recevait de Sa Majesté, et qu'elle répondit à ceux qui lui parlaient de ces seigneurs et des grands de ce monde, avec liberté et simplicité, qu'elle n'avait pas besoin d'eux, que c'étaient eux plutôt qui avaient besoin d'elle.

A une certaine époque, je la pressais de demander à Sa Majesté si je lui rendrais plus de gloire dans une certaine localité; c'était un désir; il n'y a aucun

(1) Il n'est pas possible de préciser de qui il s'agit.

motif de le marquer ici, ni de mêler une affaire personnelle à la cause d'une si sainte femme. Elle me répondit que je ne devais lui parler de cette affaire en aucune manière, car, malgré la pensée qu'elle avait que je connaissais les hautes faveurs dont Notre-Seigneur la comblait, elle craignait que, si elle l'interrogeait sur un point ou sur le cas qui me concernait, de voir aussitôt la terre s'ouvrir sous ses pieds et d'être condamnée pour une telle audace. Enfin son humilité est quelque chose d'incroyable, comme l'attesteront ceux qui ont plus de rapports que moi avec elle.

On a vu, en outre, cette vérité dans la seconde règle. Lorsque Sa Majesté, en effet, lui accorda cette grâce si haute que de l'admettre à une telle intimité, elle n'a songé qu'à se retirer, le plus que cela est possible à une religieuse en cette vie, dans sa petite demeure, comme nous le savons. On a beaucoup admiré comment elle a osé entreprendre cette fondation du monastère de Saint-Joseph et comment elle a réussi. Comme témoin oculaire, je dis qu'il est évident pour tous que Dieu a favorisé alors cette dame, et que tout ce que nous pouvons affirmer de sa sainteté est vrai. Elle a réalisé cette fondation à la suite d'une révélation que Notre-Seigneur lui en a faite très souvent. La sainteté éminente de cette maison en rend bon témoignage; et je regarde comme certain que cette sainteté est appelée à jeter le plus vif éclat.

Un jour qu'elle avait récité l'hymne *Veni Creator*, et était déjà depuis près de deux heures en oraison, il lui vint tout à coup un ravissement, qui fut d'une telle force, qu'il la tira presque hors d'elle-même.

Elle entendit ces paroles : Je veux que tu ne converses plus avec les hommes, mais avec les anges (1). C'est le premier ravissement qu'elle ait eu. Aussi elle fut épouvantée ; mais d'un autre côté, elle était grandement consolée, et elle se trouva dans une telle disposition qu'il lui était impossible de douter que ce ne fût Dieu. Depuis lors, cette servante de Dieu, comme elle le certifie, n'a jamais pu avoir d'amitié particulière avec personne, même avec ses proches, mais seulement avec ceux qui, elle le comprend, s'appliquent vraiment à servir Dieu.

Ses compagnes qui vivent dans la même maison rendront un très bon témoignage du troisième signe ; elles attesteront qu'elle ne s'occupe jamais que de l'oraison ou de ce qui la concerne. Je la priai un jour de me dire comment elle passait son temps, car je m'imaginai qu'elle consacrait quelques heures à l'oraison, et que le reste de la journée elle s'occupait des autres exercices de la communauté. Elle me répondit que je touchais un point difficile, que je lui donnais une peine de conscience, qu'on ne pouvait pas imaginer une personne qui aimât autant qu'elle Notre-Seigneur, ni qui lui fût possible d'être sans celui qu'elle aimait, pour se consoler avec lui, parler toujours de lui ou avec lui.

Au sujet de la quatrième règle, il est très vrai qu'elle a toujours eu un très grand soin de consulter tous les gens de bien instruits qui étaient à Avila, ou y passaient, sans en excepter un seul, surtout ceux qui étaient éminents en théologie, ou, s'occupant des choses d'oraison, possédaient aussi la

(1) *Vie*, ch. XXIV.

doctrine. C'est ce qu'elle conseille aux personnes qui auraient également des révélations, bien qu'il y ait des effets excellents qui, d'après elle, prouvent encore que cela est bon et vient de Dieu.

Parmi ceux qu'elle a consultés, il faut citer un saint religieux franciscain que j'ai connu : il s'appelait le père Pierre d'Alcantara (1). C'était un homme de beaucoup d'oraison et de pénitence et très zélé pour son Ordre. Ce saint n'avait pas beaucoup de motif de venir à Avila. Sa Majesté toutefois l'y amena pour consoler cette religieuse, sa servante fidèle, à l'époque où on la persécutait le plus sur les points dont nous venons de parler. Il l'assura que ces faveurs venaient de Dieu, et qu'elle n'était nullement trompée par le démon. Il fit la lumière complète sur la manière dont elle voyait Dieu, sur les révélations et les paroles divines qu'elle recevait, et la tranquillisa. Comme il lui donna tant de crédit et lui témoigna une amitié si spéciale, tous ses confesseurs à partir de cette époque l'approuvèrent et elle-même se trouva dans une paix profonde. Aussi tous ceux qui ont été consultés sur son cas, déclarent avec assurance que c'est l'esprit de Dieu qui est en elle, et qu'il n'y a aucune illusion du démon. Au début ils étaient nombreux ceux qui la contredisaient fortement et la terrorisaient ou discutaient son cas; mais aujourd'hui tous la regardent comme une grande servante de Dieu et l'honorent en tout ce qu'ils peuvent. De sensibles épreuves vinrent fondre sur elle, à cette époque, et spécialement dans son couvent qui était grand

(1) *Vie*, ch. XXX.

et où beaucoup d'avis lui étaient défavorables; elle y était alors très sensible parce que sa vertu n'était pas encore très élevée (1). Mais Sa Majesté a établi son âme dans la plus complète sérénité, depuis qu'elle a la certitude qu'il n'y a rien à craindre sur ce point. Elle a donné également cette assurance à tous ceux qui se sont occupés de son cas. Aussi il semble bien, comme cela est en réalité, qu'il s'agit d'une œuvre admirable du Seigneur, et que ce soit là la plus forte preuve que nous puissions avoir de la vérité de ces faits.

Mais il faut remarquer que la pureté de conscience de cette religieuse est si parfaite que nous en sommes dans l'admiration, nous qui la confessons et avons des rapports avec elle, ainsi que ses compagnes. Car on peut bien dire qu'elle ne pense qu'à Dieu et ne s'occupe que de Dieu; elle dirige tout à la gloire de Dieu et au bien spirituel des âmes. Pour rien au monde elle ne commettrait un péché véniel quelque petit qu'il soit, si elle comprend que c'est mal. En un mot toute son ambition est de se perfectionner chaque jour et de grandir dans la vertu. C'est pour ce motif qu'elle a bâti ce petit monastère de Saint-Joseph, où elle a établi toute la perfection que l'on puisse désirer sur la terre pour les femmes et pour les hommes, comme le raconteront ceux qui connaissent le genre de vie qu'on y mène.

Mais si nous voulions dire quelque chose de tous les fruits spirituels que l'on retire des entretiens que l'on a avec cette servante de Dieu, nous

(1) *Vie*, ch. XXIII.

n'en finirions plus, car ce qui se passe là est une vraie merveille de Dieu. Je ne veux rien dire de ma personne. Car je n'ai rien à dire à cause de mes démérites, et cependant j'ai maintes fois constaté en moi-même depuis que je suis en rapport avec elle, que Notre-Seigneur m'a accordé une foule de grâces; et j'y ai vu clairement un secours spécial de Dieu; aussi ne puis-je m'empêcher de l'honorer comme sainte ou déclarer que je ne la connais pas. Elle m'a dit bien des choses que Dieu seul pouvait savoir, et qui regardaient l'avenir, le fond du cœur ou le progrès de l'âme; elles paraissaient impossibles, et cependant je les ai trouvées toutes absolument conformes à la vérité (1).

Il y avait quelqu'un qui n'achevait pas de se déterminer à servir Dieu avec une parfaite pureté de conscience. Je m'imaginai qu'il avait déjà commencé, parce qu'il en avait été ainsi décidé entre lui et moi; considérant la chose comme faite, je ne voulais plus aller lui demander de nouveau où il en était. Or cette sainte me parle, elle me raconte que son Maître, c'est-à-dire le Christ, veut que je lui demande où il en est et que je lui porte un message bien court, parce que tout cela était de Dieu et de sa part. Or jusqu'alors doña Thérèse s'était excusée avec Dieu et lui avait dit: « Pourquoi m'imposez-vous une pareille corvée? Est-ce que vous ne pouvez pas le leur dire vous-même? Pourquoi me commander de me mêler de cette affaire? » Notre-Seigneur lui répondit: « Je le fais afin que, comme tu ne peux rien faire de plus, tu m'aides au moins

(1) *Vie*, c. XXXIII, XXXVIII.

à en amener d'autres à me servir ; lui, n'est pas disposé à ce que je lui parle de la sorte ; et, si je le faisais, comme il n'est pas encore très adonné à l'oraison, il ne me croirait pas. » — Ces raisons si divines montrent quel esprit animait cette servante de Dieu. J'arrive donc à ce personnage et je lui remets le message. Il se met à pleurer ; le voilà touché jusqu'au plus intime, et cependant c'est un homme fort, qui serait capable de gouverner un monde ; il n'a rien d'efféminé qui le porte à pleurer, je le répète, c'est un homme fort (1).

Il y a à Avila une dame veuve qui, par son genre de vie et sa condition, ne semblait pas préparée à s'occuper beaucoup de sainteté ; elle était même très discréditée dans le peuple à cause de sa dissipation et de ses dépenses. Dieu voulut en faire une de ses fidèles servantes. Une occasion de peu d'importance lui fit faire la connaissance de doña Thérèse, et elle voulut l'avoir quelque temps dans sa maison. Elle est devenue une sainte. Elle laisse sa situation et son majorat, qui est considérable, se met à Saint-Joseph (2), et je puis bien attester quel progrès considérable a réalisé son âme depuis qu'elle se trouve en compagnie de cette servante de Dieu (2).

(1) Il semble qu'il s'agisse d'un Père dominicain, peut-être du P. Vincent Baron.

(2) Il s'agit peut-être de doña Yomar de Ulloa. Le motif pour lequel nous n'osons l'affirmer, c'est que le P. Ibagnès représente la dame en question comme étant très riche, tandis que la Sainte nous dit (lettre du 23 déc. 1561 à son frère don Laurent) qu'elle possédait peu de chose. — Elle ne dut pas prendre l'habit de la réforme à l'époque où

Il y a beaucoup d'exemples de ce genre qui prouvent que Sa Majesté a voulu accomplir des choses extraordinaires à la prière de sa fidèle servante.

Si nous examinons le neuvième moyen de discerner les véritables révélations, nous trouvons des raisons pour nous convaincre de tout ce qui a été révélé à cette sainte ; ce sont les admirables effets spirituels, la profonde consolation des affligés, en un mot le progrès notable dans l'amour de Dieu. Il serait trop long de vouloir les énumérer tous, et même de raconter une partie de ce qui lui a été révélé. Comme je l'ai dit, c'est contre sa volonté que ces révélations avaient lieu. Elle se trouvait alors en effet très éprouvée, et discutait longuement sur ce sujet avec Notre-Seigneur. Une fois entre autres elle lui dit : « Seigneur, n'y a-t-il donc pas d'autres personnes, et en particulier des hommes et des gens de doctrine ? si vous leur parliez, ils feraient ce que vous me commandez bien mieux que moi qui suis si mauvaise. » Le Seigneur lui répondit sur le ton de quelqu'un qui souffre dans son cœur : « Dès lors que les hommes et les gens de doctrine ne veulent pas se disposer à traiter avec moi, je viens, comme quelqu'un qui est dans la nécessité et rejeté par eux, chercher de pauvres petites femmes auprès de qui je trouve du repos et avec qui je traite de mes intérêts. » Telles sont les paroles du Seigneur. Elle reconnaît elle-même qu'elle a eu des révélations très nombreuses et très élevées, et, ainsi que

écrivait le P. Ibagès ou dut sortir promptement. Ce qui est certain, c'est qu'en 1578 (Lettre du 7 mai), elle y fit un essai qui fut infructueux à cause de sa santé.

le lui avait dit son Maître, elles se sont toutes réalisées, sans qu'il y manquât un seul détail. Il est clair que si le démon avait été l'auteur de ces choses, on y aurait découvert quelque mensonge, car Sa Majesté nous dit dans saint Jean que le démon est le père du mensonge, et que c'est à cela qu'on le reconnaît.

Avant de raconter ce qu'elle a souffert de la part du démon, disons à ce propos ce qui se passa un jour avec le Christ, qu'elle appelle son Maître. Elle était très désolée de ces paroles et de ces visions dont elle était l'objet. D'un côté elle ne pouvait les éviter et, au moment où elle les recevait, il lui était impossible de ne pas reconnaître que c'était Dieu et non une illusion du démon ; d'un autre côté, une fois la faveur passée, elle était critiquée par les serviteurs de Dieu, qui lui disaient que c'était le démon et une affaire même qui relevait de l'Inquisition. Comme, par ailleurs, elle se voyait si mauvaise, elle était la plus angoissée du monde, et suppliait tout en larmes Sa Majesté de daigner la conduire par un autre chemin. Notre-Seigneur lui répondit. Il la consola et lui donna les raisons pour lesquelles elle devait croire que ce n'était pas le démon, vu le sentiment qu'elle éprouvait quand elle était avec Sa Majesté. Notre-Seigneur terminait en lui disant de considérer que le démon ne pouvait pas donner ce contentement intérieur, ni cette joie spirituelle qu'elle éprouvait avec lui son Dieu : le démon, non plus, ne produisait pas par ses paroles cet amour et ce progrès dans les vertus qu'elle ressentait quand Notre-Seigneur lui parlait. Il l'assurait donc qu'il ferait comprendre que c'était lui, et non le

démon, qui lui parlait et lui donnait des enseignements. A coup sûr, le démon n'a ni le pouvoir ni la prétention d'arriver par ses artifices à mettre dans la paix nos âmes et nos cœurs, à leur donner une augmentation d'amour et de vertu, comme l'expérimentent ceux qui reçoivent de Dieu ces faveurs spirituelles.

Quant à la dernière règle dont nous avons parlé, elle s'applique à elle d'une manière très certaine pour toutes les fois que cette servante de Dieu a vu le démon, pour la manière dont il lui est apparu, et pour ce qu'il lui a fait.

Elle se trouvait un jour dans un oratoire, lorsque le démon lui apparut sous une forme abominable ; sa bouche en particulier était quelque chose d'épouvantable d'où sortait une flamme immense de feu. Il lui dit qu'elle avait bien pu s'échapper de ses mains, mais qu'elle y retomberait, qu'elle ne devait pas croire que les religieux de la Compagnie pourraient la délivrer, et qu'au contraire ils la délaisseraient. A cette parole, elle fut tout effrayée et fit le signe de la croix sur elle-même. Comme il revint deux autres fois, elle prit de l'eau bénite et en jeta du côté où il était. Il s'en alla et cette fois-là ne revint plus (1).

Dans une autre circonstance, elle se trouva cinq heures durant tellement affligée intérieurement et extérieurement qu'elle ne savait déjà plus que devenir ; néanmoins elle suppliait Sa Majesté de lui continuer cette épreuve, si c'était pour sa gloire. Aussitôt Notre-Seigneur daigna lui faire connaître

(1) *Vie*, ch. XXXI.

ce que c'était. Elle vit près d'elle un petit nègre abominable qui grinçait des dents de n'avoir pu réussir (1).

D'autres fois, le démon lui est apparu pour lui nuire et l'effrayer. Or il ne l'aurait pas osé avec tant d'évidence si elle avait été à lui, et s'il l'avait fait tomber dans ses pièges.

Il reste à ajouter peu de chose à ce que nous avons dit pour montrer que ce n'était pas une illusion.

D'abord, il n'y a aucune personne trompée par le démon qui non seulement ait eu autant de raisons et de preuves pour croire que c'était véritablement Dieu qui lui faisait ces faveurs, mais, de plus, qui en ait eu une seule d'une manière complète, comme je l'ai dit ici; bien au contraire. Il y a toujours eu des personnages saints et des gens de doctrine qui, connaissant son cas et apprenant ce qui se passait, l'ont rassurée et ont eu raison.

En second lieu, les saints n'ont pas enseigné que nous ne devions en aucune manière recevoir certaines révélations ni reconnaître certains personnages comme très saints; car cela serait très dangereux pour l'Église et les chrétiens. Cela, en outre, serait très faux, et opposé à ce que les saints ont expérimenté. Ce qu'ils disent, c'est que nous n'y ajoutions pas foi facilement. Or quand il y a des choses si élevées, il n'y a pas de légèreté à les croire.

Troisièmement, Sa Majesté, désirant consoler ses fidèles serviteurs et par eux sauver d'autres âmes, a toujours eu la coutume d'accorder de ces faveurs extraordinaires à certaines personnes. Or il y a une

(1) *Vie*, ch. XXXI.

foule de raisons pour croire que cette religieuse est favorisée de Dieu, et il n'y en a aucune pour le nier, car ce serait sans fondement aucun, et, après ce que nous avons dit, ce n'est ni probable ni vraisemblable.

Quatrièmement, au début ce n'est qu'à ses confesseurs et à ceux qui pouvaient l'éclairer qu'elle exposait ces faveurs sous le plus profond secret et avec la recommandation de n'en rien dire à personne. Si ces choses se sont ensuite ébruitées, ç'a été contre sa volonté, et maintenant elle consent à ce que ses confesseurs s'en entretiennent pour s'informer de ce que Notre-Seigneur lui dit chaque jour, et pour accomplir ce qu'ils lui commanderont.

Je termine en disant que, visitant un jour un de ses proches qui était malade du rein et désespéré des médecins, elle fut touchée de compassion et se mit à conjurer Notre-Seigneur de lui rendre la santé. Aussitôt le malade se trouva guéri, et depuis lors il n'a jamais plus souffert de ce mal (1).

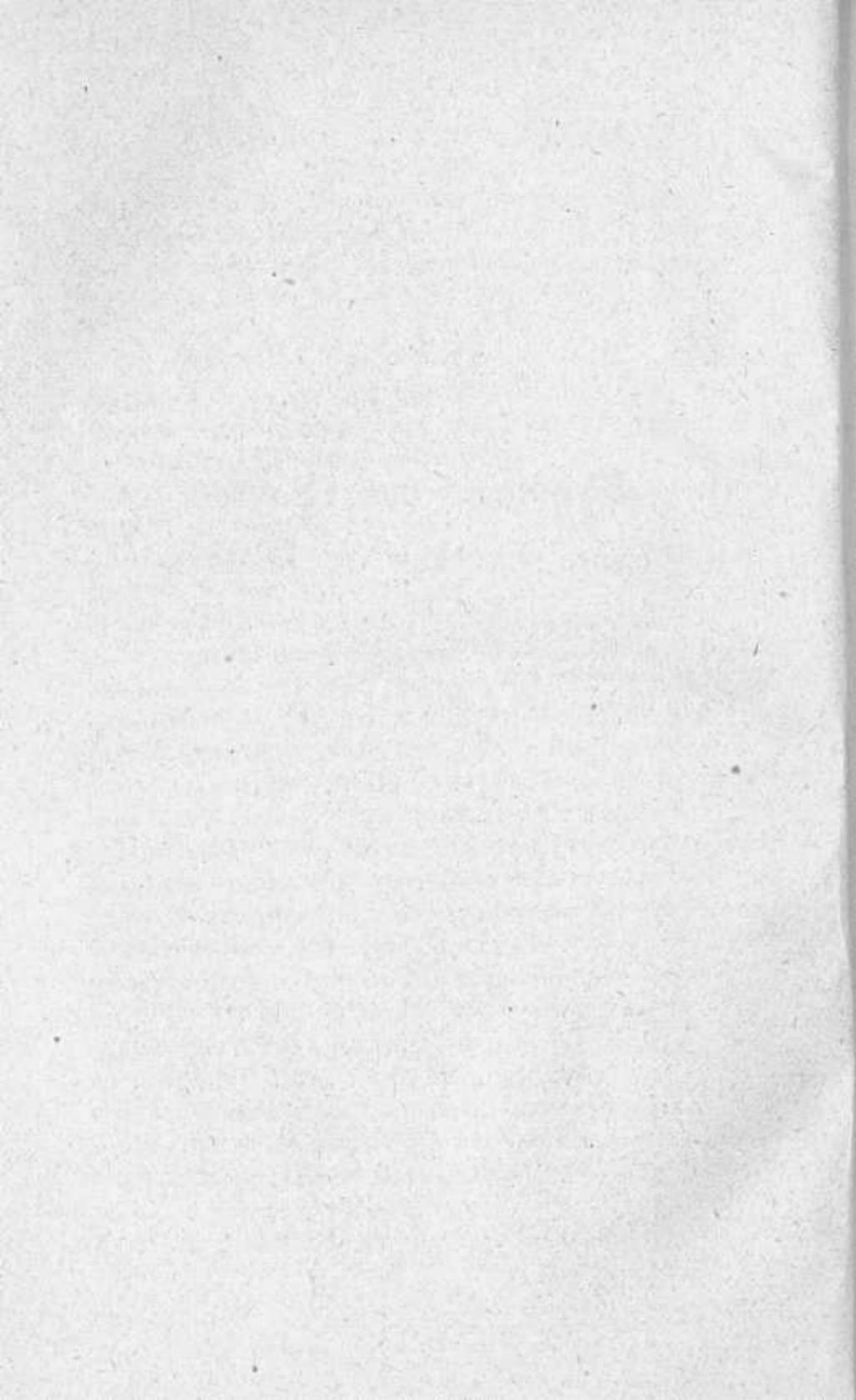
Une autre fois, elle priait avec instances Notre-Seigneur pour une personne envers laquelle elle avait de grandes obligations et qui avait perdu subitement la vue. Elle craignait de n'être pas exaucée, quand Notre-Seigneur lui apparut et, lui montrant la plaie de son côté, lui dit entre autres choses qu'elle ne demanderait rien que Sa Majesté ne lui accordât (2). Et aussitôt la personne pour laquelle elle avait prié a vu comme précédemment, de telle sorte que cette sainte a opéré des miracles même sur les corps. Gloire soit rendue à Sa Majesté!

(1) *Vie*, ch. XXXIX. — (2) *Vie*, ch. XXXIX.

II. — Apologie des Œuvres
de sainte Thérèse de Jésus

PAR

LOUIS DE LÉON, O. S. A.



APOLOGIE DES ŒUVRES DE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

par LOUIS DE LÉON (1)

Quelques-uns, ai-je appris, ou pour n'en pas savoir davantage, ou pour se donner l'apparence d'hommes instruits, ou inspirés par d'autres sentiments peu louables, ont parlé d'une façon moins respectueuse qu'ils auraient dû faire, des livres de la bienheureuse Thérèse de Jésus que nous avons livrés à l'impression l'année dernière, et qui se sont répandus par toute l'Espagne. Je ne sache pas qu'ils

(1) Louis de Léon, de l'Ordre de Saint-Augustin, fut professeur d'Écriture Sainte à l'Université de Salamanque. Chargé en 1586 par l'Ordre du Carmel d'éditer les Œuvres de sainte Thérèse, il publia son ouvrage en 1588 à Salamanque même. C'est alors qu'ayant entendu certaines critiques contre ces Œuvres, il en fit l'Apologie que nous donnons d'après l'*Hist. Gén. des Carmes et Carmélites de la Réforme*, 1907, I. V, app. D., qui la tire du II^e vol. de l'édition italienne de Brescia.

N'ayant pu nous procurer le texte espagnol, nous nous contentons de reproduire la traduction de l'*Hist. Gén.*, en y faisant quelques légères corrections de style.

aient trouvé rien à reprendre à ce qui regarde la pureté de la doctrine. Seulement, prétendent-ils, ce genre de lecture ne convient pas, et cela pour trois raisons : 1° Parce que ces livres enseignent cette sorte d'oraison qu'on appelle d'union, de laquelle ils ne jugent pas à propos qu'on traite, mais sans en dire le motif ; 2° Parce qu'il s'y rencontre certaines choses obscures qui ne peuvent être comprises par tous ; 3° Parce que la bienheureuse Mère y raconte un grand nombre de visions dont elle a été favorisée. A quoi je répondrai brièvement.

1. Relativement à l'oraison d'union, afin qu'on voie que c'est purement par envie d'invectiver qu'on parle, je suppose comme un principe que l'oraison d'union est une suspension de l'âme en Dieu, ce qui a lieu lorsque, étant en oraison et occupée à discuter avec l'entendement, elle se sent envahie par la lumière et la force de Dieu qui alors l'approche de lui, suspend les fonctions de l'entendement et enflamme la volonté d'un amour unitif. Ceci admis comme certain, j'accorde qu'il est parlé de cette union dans ces livres, qu'on y dit ce que c'est et en quoi elle consiste, qu'on en fait connaître les bons effets, et qu'on indique la manière de discerner la vraie de la fausse. Si cela s'appelle enseigner l'union, je ne puis le nier, la Sainte l'enseigne. Mais d'ailleurs, je le demande, quel mal peut faire cet enseignement ? Quel inconvénient en peut-il résulter ? Car s'ils entendent dire que ce genre d'oraison n'existe pas, c'est une erreur énorme qu'ils soutiennent ; c'est se mettre en opposition avec les saints Docteurs qui ont écrit sur cette matière. Je dis plus. On attaque les vérités enseignées par la foi, puisqu'il

est constant, d'après le témoignage de la sainte Écriture, qu'il faut admettre l'oraison de ravissement ou d'extase, et par conséquent celle d'union, car là où est le ravissement, l'union doit également se trouver. Si on admet cette sorte d'oraison, comme on y est obligé, on ne pourra pas dire que c'est une chose mauvaise, puisque c'est Dieu qui la donne. Or, si l'existence de cette oraison est certaine, si par ailleurs c'est une chose bonne, comment peut-il être mal d'en parler, d'en montrer les qualités et de mettre les âmes en garde contre les illusions qui s'y peuvent rencontrer, afin d'en préserver ceux qui marchent par cette voie?

Si on dit qu'on ne peut donner des règles et des préceptes pour arriver à cette oraison, on est absolument dans le vrai, et c'est précisément la première chose que ces livres font observer. Aussi on n'y formule ni règles ni principes dans ce but; mais on prévient ceux qui s'adonnent à l'oraison que, si on veut parvenir à l'union, on doit vivre dans une grande pureté de conscience, détacher son cœur de toute affection aux objets créés et tendre sans cesse à la pratique de ce qu'il y a de plus parfait, c'est-à-dire des commandements et des conseils évangéliques. Si donc cette voie de l'union est bonne et parfaite, il est de même bon et nécessaire qu'il y ait des livres qui en traitent et en fassent connaître la nature, les effets et les différents degrés. Car pourquoi condamner comme mauvais un ouvrage qui traite d'une voie qui est bonne?

Si en effet on ne doit pas écrire sur ce sujet, ce ne peut être que parce qu'il ne convient pas qu'on le connaisse, et s'il ne convient pas qu'on le con-

naisse, la raison en doit être qu'il faut l'éviter comme dangereux. Or personne ne sera assez fou ou ignorant pour l'affirmer.

Si, au contraire, cette voie est bonne et utile, il est nécessaire qu'on la connaisse, et par là même il est avantageux qu'il y ait des livres qui en traitent. Que les adversaires veuillent nous dire à qui la connaissance de cette union est préjudiciable? A ceux qui marchent par cette voie? Erreur, parce qu'au contraire elle les aide à y avancer d'un pas plus sûr et avec plus de profit. A ceux peut-être qui ne marchent pas par cette voie? Pas davantage, parce que la lecture qu'ils feront de ces livres produira nécessairement en eux ou un sentiment d'admiration à la vue des faveurs et des tendresses dont Dieu comble les siens, ou un désir de suivre eux aussi cette voie, et de tout quitter pour trouver un Dieu si bon. Il est donc bien évident que, d'un côté comme de l'autre, il n'y a rien que d'utile.

On serait tenté de croire que ceux qui attaquent ces livres n'en ont jamais vu de ce genre et qu'ils ignorent même que d'autres auteurs aient écrit sur cette matière; autrement on ne pourrait que taxer d'injustice ce zèle amer et ces défiances contre des ouvrages qui ne parlent que de ce dont mille autres ont parlé. Qu'ils ouvrent saint Bonaventure, Richard de Saint-Victor, Jean Gerson, et s'ils veulent des livres en langue vulgaire, qu'ils lisent la 3^e partie de ceux qu'on appelle les Abécédaires, et ils verront que ce que dit la B^{se} Mère Thérèse sur l'union n'est rien en comparaison de ce que l'on rencontre dans ces auteurs.

2. On critique en second lieu l'obscurité de ces

livres. Or si l'obscurité suffit pour les interdire, il faudra également interdire tous les autres, car ceux mêmes qui sont chargés de les expliquer ne les comprennent pas en beaucoup d'endroits. Combien de théologiens en effet qui ne saisissent pas toujours le sens de saint Augustin, de saint Denis? Et ce que je dis de ceux-ci, je le dis de presque tous les saints Pères, qui, dans une foule de passages de leurs écrits, parlent un langage non moins obscur que l'arabe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, non seulement pour ceux qui savent le grec et le latin, mais même pour ceux qui professent la philosophie et la théologie. Les docteurs scolastiques eux-mêmes sont à peine compris de leurs disciples qui cependant les étudient avec tant de soin et d'attention. Bien souvent saint Thomas n'est pas compris; Scott l'est moins encore par ceux de son école. De même, Alexandre de Halès, Durand et d'autres.

J'ajoute que ce qu'il y a d'obscur dans les livres de la B^{ne} Mère, et qui, dans le fond, se réduit à peu de chose, ne nuit à personne et fait du bien à beaucoup; ceux qui les comprennent en retirent du profit; ceux qui ne les comprennent pas n'en reçoivent aucun préjudice. Je m'exprime mal. Ceux mêmes qui ne les comprennent pas en recueillent quelque fruit, parce que l'obscurité n'étant pas dans les paroles, mais dans les choses, dont on ne saurait se faire une idée, quand on n'en a pas l'expérience, ce que l'on ne comprend pas inspire d'ordinaire de l'admiration et un désir de l'expérimenter, deux choses qui sont très utiles à l'âme.

3. On critique les révélations. Si on le fait, c'est qu'on nie les révélations en général, ce qui est mani-

festement contre la foi, ou qu'on s'imagine que celles-ci sont fausses, ce qui est un jugement téméraire et n'a de fondement que dans l'imagination ; ou bien on les regarde comme douteuses, quand tout indique qu'elles sont vraies : la sainteté de la personne, la vérité de la doctrine, les grands effets de sanctification produits dans cette personne et ceux qui s'appliquent à l'imiter, l'examen sérieux auquel cette personne s'est soumise et l'approbation que lui ont donnée une foule d'hommes éminents en savoir et en vertu.

Mais, diront-ils avec leur esprit de critique, si bonnes et si vraies que soient ces révélations, il ne faut ni les publier ni les écrire. Parler de la sorte, c'est avancer une proposition nouvelle et inouïe dans l'Église. Personne ne l'ignore, on y a toujours eu, au contraire, depuis le commencement, l'habitude d'écrire les révélations que Dieu a faites aux hommes. Nous en trouvons beaucoup dans les saints Livres et davantage encore dans l'histoire ecclésiastique ; elles sont sans nombre dans les Vies des saints. Qu'on jette un coup d'œil sur les Chroniques de l'Ordre de Saint-François, de celles de Saint-Dominique, de Saint-Augustin..., et l'on y rencontrera plus de révélations que de pages. Or, ces révélations furent faites non seulement aux saints fondateurs et aux saints canonisés, mais encore à plusieurs autres serviteurs de Dieu auxquels on donne le nom de bienheureux. Celles de sainte Brigitte forment un gros volume, celles de sainte Gertrude un autre. La vie de sainte Catherine de Sienne n'est qu'un tissu de révélations et de miracles les plus extraordinaires. Dernièrement encore on imprimait à Valence

la Vie du B^s P. Louis Bertrand, qui est toute remplie de révélations et d'annonces prophétiques. Et de fait, pourquoi faudrait-il cacher ce qui est bon, ce qui excite un sentiment d'admiration pour Dieu, ce qui nous inspire le respect et l'amour et encourage à la pratique de tout bien et de toute vertu ?

On dit, en outre, que le désir de ces sortes de faveurs devient, pour les femmes qui sont naturellement crédules, un danger d'être trompées par le démon et de tomber dans l'illusion. Que le désir désordonné des révélations puisse occasionner ce danger, j'en conviens. Mais je le nie pour ce qui concerne la lecture des révélations qui sont bonnes et vraies. Au reste, il n'est rien dont ces livres ne détournent plus soigneusement les âmes que de semblables désirs. Mais on insiste et on dit que la lecture de ces livres fait naître ce désir. Cela étant, eh bien, qu'on brûle l'Écriture sainte et les annales de l'Église, qu'on déchire le *Flos sanctorum*, les Vies des saints, les Dialogues de saint Grégoire, l'histoire de ceux qui ont fondé et propagé les Ordres religieux. L'Église, qui jusqu'à ce jour a écrit et voulu qu'on lise tous ces ouvrages, qui sont comme autant de portes ouvertes pour donner passage aux illusions du démon, l'Église, dis-je, a été trompée ; et maintenant de peur que celui-ci ou celui-là, triste jouet de sa vanité, ne rencontre là une occasion de tomber dans les pièges du démon, qu'on ait soin de cacher ce qui fait éclater la puissance et la bonté de Dieu, qu'on ne sache rien des merveilles de sa grâce, qu'on ferme cette voie où tant d'âmes trouveraient des motifs et des secours spirituels pour l'aimer et le servir. Combien qui simulent la sain-

teté et en affectent les dehors ! Donc qu'on bannisse la vertu, ou au moins qu'on n'écrive point, qu'on ne loue point les actions saintes et vertueuses, dans la crainte que les hypocrites ne s'en fassent un motif de chercher à paraître saints ; d'autant plus qu'il y a un plus grand nombre d'hypocrites à se perdre à cause de cela, que d'âmes trompées par le démon pour avoir lu les révélations venant de Dieu. Mais qu'on y fasse attention, ce n'est pas le mauvais usage des choses qu'en font quelques-uns qu'il faut considérer, mais le bien qu'en retire la généralité. Or, celui que produisent ces livres quand la raison ne serait pas là pour nous le dire, l'expérience, qui en est un témoin sûr et fidèle, nous le montre d'une manière assez évidente. Qu'on regarde plutôt les religieux et les religieuses de la Réforme qui ont été nourris de cette doctrine et l'ont si bien apprise, et qu'on nous dise s'ils sont dans l'illusion, s'il est personne qui les devance ou les surpasse en véritable esprit religieux, en sainteté et en amour de Dieu.

Enfin on dit qu'on ne croit pas à ces révélations. Et alors, parce qu'ils ne veulent pas y croire, il faudra les interdire aux autres ? Présomption intolérable vraiment, et qui ne va à rien moins qu'à prétendre imposer à tout le monde son sentiment personnel. Ces adversaires n'y croient pas parce qu'ils n'en ont pas une expérience personnelle, et par suite il ne leur semble pas possible que d'autres l'aient. Mais qu'ils vivent, oui, qu'ils vivent de la manière que ces livres enseignent, et ils ne tarderont pas à sentir combien ces choses sont croyables.

J'ajoute qu'ils sont déraisonnables de ne pas les

croire. Car s'ils le font parce que ces révélations sont extraordinaires, c'est un tort, attendu qu'elles ne le sont pas en réalité et qu'elles ne diffèrent point de celles que les livres racontent d'autres saints et ne s'écartent en rien de la saine doctrine. Si c'est parce qu'ils ne veulent pas que la Mère Thérèse soit aussi sainte, comme ce n'est point à eux qu'il appartient de répartir la sainteté, il peut bien y avoir des saints qu'ils ne connaissent pas; aussi, elle peut bien avoir été sainte, quoi qu'ils en disent. S'ils le nient, qu'ils me disent ce qu'il y a en elle qui n'en porte pas la marque et qui n'en soit pas la preuve éclatante. Ils ne s'aperçoivent pas que s'ils ne la considéraient pas comme une sainte, ils font un jugement tout à fait téméraire et dénué de toute raison. De plus, ils chargent par là gravement leur conscience, puisque, si, comme ils le prétendent, ce qu'elle dit n'est pas vrai, ils sont nécessairement obligés de convenir qu'elle a été une femme mauvaise, une trompeuse, pour avoir trompé le monde sous le masque de la sainteté. D'où cette première conséquence, qu'ils sont déraisonnables de ne pas croire à ses révélations.

Mais j'ajoute, s'ils refusent d'y croire : Que leur importe que d'autres les admettent? Que risque-t-on à se persuader que celle qui a fondé un Ordre si réformé, qui y a terminé sa vie, qui n'a cherché et aimé autre chose que le Souverain Bien, a été une grande servante de Dieu? C'est de la part de ses détracteurs ou envie, ou présomption, ou confiance en eux-mêmes, ou vanité enracinée jusque dans la moelle des os, ou incurable aveuglement, ou, pour mieux dire, tout cela réuni. Ils ne veulent pas croire

ces révélations? Ils sont libres; qu'ils n'y croient pas. Qu'ils aient telles idées qu'il leur plaît, et personne ne les en empêche. Qu'ils soient défiants, présomptueux, incrédules, tant qu'ils le voudront. Mais si, moi, je crois ces choses, s'il plaît à quelqu'un de les croire comme moi, à qui cela fait-il tort? Est-ce que par hasard il y aurait du mal à bien penser de celui qui paraît bon dans toute sa conduite? à croire que celle qui durant sa vie et depuis sa mort se présente avec tous les signes qui distinguent les vrais amis de Dieu, le soit en réalité? à être convaincu que Dieu se plaît à faire éclater ses merveilles dans tous les temps et tous les instituts? D'où il résulte que fermer volontairement les yeux et repousser inconsidérément les révélations, ne pas vouloir qu'on écrive ni qu'on lise rien qui ait trait aux visions, et cela sans se donner la peine de prouver l'impossibilité ou la fausseté d'aucune en particulier, c'est une prétention qui heurte le bon sens.

J'ai su néanmoins qu'il en est une qu'ils ont spécialement attaquée, quoique d'ailleurs je ne voie pas sur quel fondement ils se basent pour le faire. Donc, la sainte Mère dit que le P. Pierre d'Alcantara s'est montré à elle à diverses reprises, non seulement depuis sa mort, mais même pendant sa vie, bien qu'il fût loin d'elle. Voir les morts en vision est une chose qui arrive à beaucoup de saints et souvent aussi à d'autres qui ne le sont pas. Le même fait a eu lieu pour des personnes vivantes qu'une certaine distance séparait de ceux qui les voyaient, et l'on en trouve des exemples dans la vie de saint Nicolas de Myre, de saint Ambroise, de saint Martin et d'une foule d'autres. Quelle difficulté

trouvent-ils en cela? Quelle impossibilité? Qu'y a-t-il là de nouveau? Des impossibilités, il n'y en a pas ici pour Dieu, et la chose n'est ni nouvelle, ni inouïe, car un homme absent peut être vu de deux manières, ou en sa propre personne, ou en vision et dans son image; les Livres saints nous fournissent des exemples de l'une et de l'autre. Pour la première, nous voyons Habacuc et l'apôtre saint Philippe transportés en un instant d'un lieu à l'autre. Pour la seconde, nous savons ce que Jésus-Christ dit à Ananie, quand il lui ordonna d'aller baptiser saint Paul : « Va, lui dit-il, parce qu'il est maintenant en oraison et qu'il te voit en vision entrer dans sa chambre et lui imposer les mains sur la tête. »

Mais voici, je tiens pour chose incomparablement difficile de satisfaire celui qui ne veut pas l'être et s'obstine bon gré mal gré dans son idée, non pas tant par ignorance et manque d'intelligence que par entêtement. D'où je conclus en disant qu'il est pour moi de toute évidence que ceux qui ne parlent pas de ces livres avec tout le respect qu'ils devraient sont le jouet d'une illusion du démon, et que, sans aucun doute, c'est lui qui leur met les paroles dans la bouche et s'en sert comme d'instruments pour empêcher, s'il le pouvait, le bien que produisent ces ouvrages. Une preuve incontestable qu'il en est ainsi, c'est que, s'ils obéissaient en cela à une impulsion de l'Esprit de Dieu, ils commenceraient par blâmer les livres de galanterie, ceux de chevalerie et mille autres productions en vers et en prose, toutes ces œuvres vaines et immondes qui distillent le poison dans les âmes. Mais comme ce n'est point

Dieu qui les inspire, ils ne disent mot de ce qui ne tend à rien moins qu'à ruiner la vertu et à corrompre les bonnes mœurs pour diriger traitreusement leurs coups contre des livres qui portent si puissamment au bien et ont une si merveilleuse efficacité pour retirer de la voie du mal et faire marcher dans celle qui conduit à Dieu.

Errata DU TOME II

- p. 59, au lieu de : *la met*, lire : *met l'âme...*
 p. 112, au lieu de : *ils prenaient, il est vrai*, lire : *ils prenaient, sans doute.*
 p. 133, au lieu de : *pour ainsi dir*, lire : *pour ainsi dire.*
 p. 181, au lieu de : *de grands progrès*, lire : *de sérieux progrès.*
 p. 361, au lieu de : *je me garderais*, lire : *je me regarderais.*
 au lieu de : *vertueux et savant*, lire : *vertueux et savants.*
 p. 383, au lieu de : *orto*, lire *otro.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
------------------------	---

I^{re} Série. — RELATIONS ADRESSÉES A SES CONFESSEURS

I. 1560, au P. Ibagnès, O. P.	5
II. 1562 —	31
III. — —	36
IV. 1571, au P. X.	44
V. 1572, au P. X.	49
VI. 1576, au P. Rodrigue Alvarez, S. J.	52
VII. — —	69
VIII. 1581, à don Alphonse Vélasquez, évêque d'Osma	85

II^e Série. — RELATIONS DIVERSES

I, 1569	95
II-VI, 1570	96
VII-XVIII, 1571	100
XIX-XXX, 1572	109
XXXI-LII, 1575	125
LIII-LIX, 1576	156
LX, 1579	161

APPENDICES : I. Mémoire du P. Ibagnès, O. P., sur l'esprit de sainte Thérèse	163
II. Apologie des Œuvres de sainte Thérèse par Louis de Léon, O. S. A.	213



LA VIE SPIRITUELLE

Mensuelle, par fascicules de 96 à 144 pages

Maison Lacordaire, JUVISY (Seine-et-Oise)

Directeur : R. P. M.-Vincent BERNADOT, O. P.

SON BUT : Éclairer les âmes chrétiennes sur les richesses de la vie intérieure. Enseigner tout ce qui peut être utile aux prêtres et aux fidèles pour se rapprocher de Dieu. Exciter une piété forte, éclairée, fondée en doctrine.

Aux prêtres elle enseigne l'art de la direction des âmes. —
Aux religieux elle révèle tous les trésors de leur saint état. —
Aux fidèles elle expose tout ce qui se rapporte à la vie intérieure.

ÉDITION ORDINAIRE (20 fr. par an ; Étranger, 30 fr.)

Chaque numéro contient des articles sur :

Les Principes et la Pratique : Études sur la perfection et ses degrés, sur telle vertu particulière, les fêtes liturgiques, la grâce, la prière, les sacrements, etc.

Les Maîtres et les Modèles : Les saints considérés soit comme docteurs, soit comme modèles de la vie spirituelle ; études variées sur leur vie et sur leurs œuvres.

Textes Anciens : Extraits des grands auteurs spirituels de l'antiquité oubliés ou d'accès difficile, toujours en vue de la vie spirituelle.

Les Idées et les Œuvres : Monographies des œuvres chrétiennes d'importance générale ; chroniques des principales manifestations de la vie spirituelle.

Bulletins Bibliographiques : Comptes-rendus très soignés des ouvrages anciens et nouveaux à conseiller aux fidèles pour les lectures spirituelles.

ÉDITION AVEC SUPPLÉMENT (30 fr. par an ; Étranger, 40 fr.)

Tous les deux mois, aux cent pages de l'édition ordinaire est ajouté un Supplément pour ceux qui s'intéressent aux questions d'érudition (études historico-doctrinales sur les œuvres des saints, les sources de la mystique, etc.).

COLLABORATION. — La revue est dirigée par des Pères Dominicains, mais elle n'est pas l'organe exclusif d'une école particulière : elle s'inspire constamment de la doctrine traditionnelle. Elle compte, parmi ses collaborateurs, des évêques, des prêtres séculiers, des religieux Bénédictins, Carmes, Franciscains, Capucins, Eudistes, Sulpiciens, Oratoriens, etc.

Chèques postaux : La Vie Spirituelle, Paris 1236.75.

MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús.

Número.....	3282	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....		Precio de adquisición. »	
Tabla.....		Valoración actual..... »	

3

VI
S
TH
101
101
101

